

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

François Suarez de la Compagnie de Jésus

d'après ses lettres, ses autres écrits inédits et un grand nombre de
document nouveaux

L' étudiant - le maitre

Scorraille, Raoul de

1912

Livre II: Le professeur de collèges

LIVRE II

LE PROFESSEUR DE COLLÈGES

CHAPITRE PREMIER

Dans les Collèges de Castille.

Ségovie — Avila — Valladolid

(Septembre 1571-Septembre 1580)

1. Chaire de philosophie à Ségovie. — 2. Première profession et sacerdoce. —
3. Direction spirituelle de la communauté. — 4. Essai passager de prédication. — 5. Doctrines accusées et justifiées. — 6. Demande d'aller étudier à Rome. — 7. Beaux exemples de ses disciples et de ses plus chers supérieurs. — 8. Suarez répétiteur de théologie à Valladolid : Luis de La Puente. —
9. Enseignement à Ségovie et à Avila : raison de ces changements. —
10. Chaire de théologie à Valladolid pendant quatre ans. — 11. Quelques lettres du consultant. — 12. Préventions du visiteur Avellaneda contre son enseignement. — 13. Apologie de Suarez, victorieuse en Espagne et à Rome.

1. — De nos jours Ségovie, avec son magnifique aqueduc romain, son alcazar arabe, sa belle cathédrale gothique, trois témoins des divers âges de son histoire, est encore une des villes d'Espagne les plus intéressantes et les plus instructives à visiter. Au XVI^e siècle, avec sa nombreuse population, ses industries florissantes, son activité commerciale, elle était aussi une des plus riches et des plus importantes cités de la Castille. La Compagnie de Jésus y avait été appelée en 1559. Mais au moment où nous en sommes, son collège venait, après plusieurs années de prospérité, de traverser des difficultés qui avaient paru, un instant, compromettre son existence. Par suite de la concurrence active, et favorisée par les autorités locales, d'un certain professeur de latin,

il avait été réduit à deux douzaines d'élèves, et encore d'élèves insoumis et intraitables. On l'avait donc fermé en 1570. Quelques mois ne s'étaient pas écoulés, que la population le redemandait à grands cris. Il fut rouvert à la fin de 1571, et les élèves y affluèrent.

« Ce collège, écrivait le provincial, pourra aussi recevoir dans de bonnes conditions un *Curso de artes* ou cours de philosophie. Notre province en a besoin, car on y reçoit peu de jeunes gens ayant déjà étudié cette science ; ou, s'ils l'ont étudiée, ils ont si peu d'exercice qu'ils ont besoin de suivre de nouveau ces cours (1). »

Le *curso de artes* y fut en effet établi en octobre 1571. Quatorze jeunes religieux y furent envoyés, et Suarez, appelé de Salamanque, fut chargé de leur enseigner, durant trois années, d'une manière très complète, cette philosophie qu'il n'avait pu que revoir en courant, l'année précédente, avec les élèves dont il était le répétiteur. C'est à ce moment que commence, à proprement parler, sa carrière de professeur. Elle remplira sa vie, au point de ne finir que peu de temps avant sa mort. Le choix qui fut fait de lui pour Ségovie est la meilleure preuve de la bonne opinion qu'on avait de sa vertu et de son talent, comme aussi du succès peu commun qui venait de couronner ses premiers essais à Salamanque. Sans le faire passer d'abord par l'enseignement de la grammaire et des humanités, usage qui prévalut de plus en plus, on l'appliquait immédiatement à celui des sciences supérieures. Et là, pour un cours de première importance, *cours de province* (2), comme on l'appelait, on le préférait, jeune homme de vingt-trois ans et demi, à des professeurs, assez nombreux déjà, qui auraient eu l'autorité de l'âge et de la pratique.

En dehors de son mérite seul, rien ne compensait sa jeunesse et son inexpérience, pas même le caractère sacerdotal ; car trop jeune encore pour être ordonné prêtre, il en restait à la tonsure et aux ordres mineurs de son enfance. On l'aurait pris plutôt pour l'un de ses élèves de philosophie que pour leur professeur.

(1) *Historia de la Provincia de Castilla*, por el P. Pedro de Guzman, S. J. (MS). — Gil Gonzalez, provincial de Castille, à Fr. de Borgia. Ségovie, 22 sept. 1570, et Medina del Campo, 5 avril 1572. — Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1570-1572.

(2) Descamps, II^e part., c. 1.

Mais ces disproportions entre l'homme et ses fonctions étaient alors comptées pour peu de chose. N'avait-on pas vu, par exemple, quelques années auparavant à Medina del Campo, le Père Pedro Sevillano, nommé recteur du collège avant d'être prêtre, prendre place, pour se préparer au sacerdoce, parmi les élèves du cours de philosophie que professait un de ses inférieurs, et, à Alcalá, le Père François de Villanueva, fondateur et recteur du collège sans être dans les ordres, assister, âgé de trente-cinq ans, à des classes de grammaire, pour pouvoir aborder enfin les études cléricales (1). Ces contrastes, qui surprennent et blessent la raison humaine, s'effacent et disparaissent à la lumière de la foi.

2. — Au reste, le jeune professeur allait, presque au début de son cours, le 5 janvier 1572, entrer dans sa vingt-cinquième année, et dès lors les lois canoniques ne s'opposeraient plus à son ordination. Mais un autre obstacle s'y opposait : quelques années auparavant, en 1565, le pape saint Pie V avait défendu d'ordonner les religieux avant qu'ils eussent fait leur profession. Grégoire XIII allait bientôt, par un bref du 28 février 1573, révoquer cette disposition ; mais elle était encore en vigueur à l'époque où nous nous trouvons. Cette défense, peu onéreuse pour les autres ordres où la profession se faisait aussitôt après le noviciat, l'était extrêmement pour la Compagnie, où le novice, incorporé à l'ordre au bout de deux ans par des vœux simples, doit attendre encore, pendant dix ou quinze ans d'étude ou d'enseignement, le moment où il sera admis aux vœux solennels. Différer l'ordination jusqu'à ce moment, c'eût été imposer aux religieux un trop dur sacrifice, et se priver trop longtemps des services qu'ils pouvaient rendre dans les ministères sacerdotaux, alors surtout que l'ordre, partout demandé, n'avait pas encore un grand nombre de prêtres.

Les Constitutions de saint Ignace fournirent le moyen de tourner la difficulté. Elles admettent une profession de second ordre, ou profession des trois vœux, qui peut être accordée dans certains cas, à des conditions de temps et de capacité moins

(1) *Historia de la Compañía de Jesus en la Asistencia de España*, por el P. Ant. Astrain, Madrid, 1902, t. I, l. II, c. VII et c. V.

rigoureuses que pour la profession des quatre vœux (1). On adopta donc la mesure suivante :

« Les jeunes religieux qu'on voudra faire ordonner devront auparavant faire la profession des trois vœux. Quant à la troisième année de probation, s'ils ne l'avaient pas faite, on pourra les en dispenser en tout ou en partie, selon que leur ordination sera plus ou moins urgente : car toutes ces concessions ne sont justifiées que par les besoins de la province (2). »

Suarez fut donc appelé à la profession des trois vœux, en attendant que son âge de religion permit de l'admettre à celle des quatre vœux. Il la fit le vendredi 14 décembre 1571.

L'ordonnance, citée tout à l'heure, nous fait comprendre pourquoi, dans les biographies de Suarez, on ne trouve pas trace de cette troisième année de probation, que saint Ignace impose à tous ses religieux prêtres, après leurs études : sorte de second noviciat destiné à compléter le premier, lorsque, à l'âge pleinement viril et avec l'expérience acquise de la vie religieuse, on peut en comprendre mieux les obligations et les embrasser plus généreusement. Certains documents, aussi, autoriseraient à croire que cette prescription de saint Ignace n'était point encore passée en usage général. Les supérieurs en recommandaient l'observation, mais les nécessités pressantes des ministères la rendaient difficile. Cette objection était encore faite, six ans après, en 1578, par le grave Père Jean Suarez et il fallait lui répondre de Rome que les jeunes prêtres, entrant dans la vie active, plus tard sans doute, mais plus affermis dans l'abnégation, feraient plus de bien en moins de temps (3). La même année, le 2 janvier 1578, le Père Domingo de Alçola, l'un des philosophes de Suarez à Ségovie, écrira du noviciat de Villagarcia où se faisait cette probation : « Le premier acte du Père visiteur a été d'établir dans cette

(1) Ainsi appelée, parce que, aux trois vœux ordinaires des religieux, elle en ajoute un quatrième, celui de partir pour toute mission, en pays chrétien ou infidèle, à laquelle il plairait au Souverain Pontife d'employer le profès.

(2) Arch. S. J., *Castell.*, *Catal. brev.*, 1559-1576. D'après ces catalogues, la province de Castille, en 1571, avait vingt-trois profès des trois vœux, tous, à l'exception de six, promus en vue de leur ordination. — Cf. Suarez, *Tractatus de Religione S. J.*, l. VI, c. III, n° IV.

(3) Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. gener.*, 1577-1580. — Éverard Mercurian à Jean Suarez, 25 août 1578.

province la troisième probation, pour ceux qui ont terminé leurs études (1). » Elle ne se trouvait donc pas encore établie, au moins d'une manière générale et régulière, lorsque Suarez aurait dû y être appelé. Concluons que pour ces divers motifs il fut dispensé du second noviciat, comme il l'avait été de la plus grande partie du premier, à moins qu'il ne l'ait fait, ainsi que le suppose Descamps, en même temps qu'il enseignait la philosophie, c'est-à-dire pour la forme (2). Mais il fallut, cette fois encore, que sa vertu parût assez solide et assez avancée pour qu'il pût se passer de cette dernière formation.

La profession faite, il n'avait plus qu'à se préparer au sacerdoce. Bientôt après, en effet, il reçut le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise, et célébra sa première messe le mardi de la semaine de la Passion, 25 mars 1572, fête de l'Annonciation (3). Le choix de ce jour dut ravir son âme : le Verbe divin commençait ainsi à descendre dans ses mains le jour où il était descendu sur la terre, et ce premier sacrifice était offert en l'honneur de la Vierge Mère qu'il aimait si tendrement.

(1) Arch. centr. S. J. *Epistolæ Hispan.*, 1579. — Domingo de Alçola à Éverard Mercurian, Villagarcia, 2 janvier 1578. — La suite de cette lettre renferme une critique humoristique des exercices de cette troisième probation, critique manifestement exagérée, mais qui, par ce qu'elle doit renfermer de vrai, prouverait que l'expérience n'avait pas encore enseigné, comme elle l'a fait depuis, la juste mesure : « Je désirais ce troisième an, écrit Alçola, et j'ai demandé au Père provincial de m'y envoyer, espérant y trouver un peu de temps et de calme pour converser avec Dieu. Or, nous sommes si bien tirillés par mille petites observances, qu'il nous faut réciter l'office divin lui-même à la hâte, comme les chasseurs entendent la messe. Je pensais que nous pourrions lire quelqu'ouvrage d'un saint, propre à nourrir notre âme, et repasser les cas de conscience pour nous préparer aux ministères : or, nos Règles, les Exercices spirituels, le *Contemptus mundi*, voilà toute notre bibliothèque. Tout autre livre est tentation du malin : lire la Bible ou un ouvrage de spiritualité, c'est compromettre sa réputation de religieux. En revanche, il faut être partout, et à toute besogne, à la cuisine, au réfectoire, aux conférences, à balayer à nettoyer, à cet office et en même temps à cet autre. Et tout cela est exigé avec une extrême rigueur : lever les yeux, rire ou tourner la tête, fautes énormes ! Nous sommes étourdis par tous les coups de clochette qui nous font aller et venir et rompus par tous ces mouvements. C'est fait pour ruiner le peu de santé qui a échappé à nos longues études et pour nous réduire à vivre désormais sans tête, sans estomac, sans poitrine. En vérité, Votre Paternité me permettra de le lui dire, celui qui aura passé par semblable épreuve aura bien gagné, non pas une, mais quarante professions des quatre vœux !... » Ce libre épanchement de mauvaise humeur était permis avec un supérieur. Le général dut en sourire. Mais peut-être aussi recommanda-t-il de laisser un peu plus respirer le jeune basque et ses compagnons de vie ascétique.

(2) Descamps, V^e part., c. 25.

(3) Arch. S. J. — Descamps, II^e part., c. 1. L'évêque de Ségovie était alors (1564 à 27 sept. 1577) Diego de Covarrubias y Leira : c'est lui sans doute qui ordonna Suarez. Nous n'avons pu trouver à Ségovie aucun document officiel se rapportant à ce fait.

La ferveur qu'il avait apportée à ces belles et douces fêtes ne s'attéridit pas dans son cœur. Prêtre pour l'éternité, il voulait garder, aussi longtemps que cette dignité resterait en lui, les sentiments avec lesquels il l'avait reçue; les saints sacrifices, qu'il offrirait toute sa vie, étant tous les mêmes que le premier, il voulait y apporter la même vivacité de foi et les mêmes ardeurs de charité. Il fut fidèle à sa résolution. Un des religieux qui vécut avec lui, le P. Diego de Ocampo, attesta qu'un attrait spécial le portait à parler de la sublimité du saint sacrifice, et qu'il le faisait avec des accents enflammés. Ainsi il l'entendit, en plusieurs circonstances, faire cet aveu qui jaillissait de la plénitude de son âme : « Pour moi, mes Pères et mes Frères, je puis le déclarer, chaque fois que je célèbre la messe et que je tiens dans mes mains le très saint Sacrement, je suis saisi de la même admiration, de la même confusion, de la même dévotion que la première fois où je montai à l'autel (1). »

3. — Ainsi, jusqu'à la fin comme dès le premier jour, Suarez, en célébrant de son mieux le saint sacrifice et en y cherchant l'aliment le plus fécond de sa vie spirituelle, ne cessa d'honorer son sacerdoce. Mais il fut appelé bientôt à en user aussi pour le bien des autres, par l'exercice de tous les pouvoirs qu'il confère. Peu après son ordination, le provincial ajouta à ses fonctions de professeur celles de confesseur et de directeur spirituel de la communauté. Communauté de trente-sept religieux, onze prêtres dont plusieurs se recommandaient par de longs et utiles travaux, dix-sept scolastiques encore à cet âge de l'adolescence religieuse qui demande la direction la plus sûre, dix de ces coadjuteurs dont la vie laborieuse devient facilement servile, si elle n'est puissamment aidée à se maintenir dans l'esprit surnaturel (2). Confier ces consciences à un jeune prêtre de vingt-cinq ans, c'était déclarer qu'on trouvait en lui toute la vertu et toute la sagesse,

(1) Sartolo, l. IV, c. xix.

(2) Arch. centr. S. J. — *Castellan. Litter. Ann.* 1572-1573. — Descamps fait observer que les jeunes religieux, étudiants de philosophie, confiés à Suarez, étaient à cet âge où ils ont le plus besoin d'un excellent directeur, « por ser la educacion de los Estudiantes mozos como los fundamentos de toda ella; y adonde necessitan mas de aquella es en el *Curso de las Artes*, como lo enseña la misma experiencia ». (II^e part., c. 1.)

qui ne s'acquièrent le plus souvent qu'avec l'âge. Suarez, confus du choix qui s'égarait, à son sens, sur le moins digne, mais confiant dans la grâce de l'obéissance, prit à cœur sa nouvelle tâche, plus encore que la première, ambitionnant sans doute de faire de ses élèves des savants, mais surtout des saints, leur prodiguant, en public et en particulier, ses exhortations, ses conseils, son affectueux dévouement et bien plus encore ses bons exemples. Les biographes (1) nous ont à ce sujet conservé quelques témoignages de ses disciples. L'un d'eux, le Père Jérôme Ballester, s'exprimait ainsi :

« On fit avec le Père François Suarez ce qui ne se fait, pour ainsi dire, jamais dans la Compagnie : dès que son âge le permit, il fut ordonné, et, à peine ordonné, il fut désigné par le Père provincial pour confesseur et père spirituel de toute la communauté. Il entendait nos confessions et guidait nos âmes en directeur parfait ; si bien que, à mon jugement, il aurait pu être aussi bien maître des novices que maître des philosophes. Nous allions avec une égale confiance lui soumettre nos difficultés, soit en matière de science, soit en matière de vie religieuse : aux unes comme aux autres il donnait des réponses qui satisfaisaient pleinement ou notre raison ou notre âme. Ainsi nous avions en lui tout à la fois un professeur et un père. »

C'est après la mort de Suarez que le Père Ballester envoyait, de Valence à Salamanque, les lignes qu'on vient de lire. Du fond du Mexique, un autre ancien philosophe de Ségovie, le Père Francisco Ramirez écrivait :

« Il était, de paroles et d'œuvres, le soutien de notre vie spirituelle, au point que, grâce à lui, nous ne sentions pas l'absence du Père Balthazar Alvarez, dont nous avons été presque tous les novices à Medina del Campo. Sa vie surtout nous offrait un modèle achevé de la sainteté à laquelle nous devons aspirer. »

Sur cette influence de l'exemple donné par le jeune directeur, nous devons citer encore le Père Diego de Ocampo, religieux de mérite, qui se fit apprécier comme prédicateur et comme supérieur :

« Je puis dire d'une manière générale, écrivait-il, que dans ma longue existence je n'ai rencontré personne, soit au sein de la Compagnie, soit au dehors, qui m'ait, autant que le Père François Suarez, édifié et puissamment

1) Sartolo, I. II, c. 1. — Descamps, II^e part., c. 2.

excité à la vertu par l'exemple de sa vie, par l'harmonie de toute sa conduite, par la perfection de tous ses actes. A Ségovie, l'observant avec grande attention à cause du fruit que j'en retirais, je fus surtout frappé de l'empire qu'il gardait sur lui-même en toute occasion, dans les récréations, dans les argumentations, partout. Il semblait toujours qu'il venait de sortir de son oraison ou plutôt qu'il n'en sortait jamais. S'il arrivait qu'un autre se montrât moins irréprochable à son égard, il ne s'écartait pour cela, ni d'un mot ni d'un geste, de cette parfaite possession de soi-même. Ce fut là bien des fois un grand sujet d'édification pour ceux qui étaient présents. Dans les récréations il était très recueilli. Un jour, après le dîner, me trouvant auprès de lui, je le vis, pendant que les autres Pères conversaient, tenir les yeux élevés au ciel avec un grand sentiment de dévotion et remuer en même temps les lèvres. Je cherchai à entendre ce qu'il disait et je distinguai ces paroles: *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*. Bref, pendant tout le temps que je l'ai connu, je n'ai rien remarqué en lui, rien dans ses propos, rien dans ses actes, qu'on pût regarder comme un péché véniel, ou même comme une simple imperfection. »

Cet éloge était, ajoute l'historien Descamps, confirmé, dans l'écrit du biographe Araña, par les attestations de deux autres disciples de Suarez, qui s'exprimaient à peu près dans les mêmes termes.

On fut alors frappé surtout de voir que la vertu de Suarez ne se démentait en rien, même dans les circonstances où il est le plus difficile à un jeune professeur de dominer tous les mouvements de la nature. Aux multiples et fatigantes questions que lui adressaient des élèves, encore peu ouverts à la science qu'il enseignait, il ne se lassait pas de répondre, sans aucun signe d'impatience, avec la plus bienveillante aménité. Dans les exercices scolastiques, dans les actes publics, qu'il présidât ou qu'il argumentât, qu'il attaquât une doctrine ou qu'il défendît la sienne, il ne montrait jamais ni vivacité, ni mécontentement, ni aigreur, restant calme, modeste et courtois, même quand son adversaire ne l'était plus. Il se fit si bien, dès sa jeunesse, une habitude de cette politesse religieuse et de cette délicatesse de procédés, qu'il y resta fidèle et en donna d'admirables exemples, nous le verrons, même lorsque plus tard l'âge et les succès auraient dû le rendre plus sensible aux manquements des autres. A ces moments où quelque froissement, quelque contrariété menaçait de l'irriter ou de le contrister, il se hâtait de refouler l'orage, en répétant de

cœur ou des lèvres ce mot qui lui devint familier : *Todo por mejor, tout est pour le mieux* (1). Ainsi toujours maître de lui, il tenait son âme unie à Dieu et son cœur ouvert à tous.

4. — Cependant ce dévouement, exercé à l'intérieur du collège sur des âmes d'élite, ne suffisait pas au zèle du jeune prêtre : il voulut consacrer aussi les prémices de son sacerdoce et de sa vie apostolique aux pauvres et aux ignorants. Il n'eut pas à les chercher bien loin. La contrée montagneuse, où se trouve Ségovie, cachait des villages et des hameaux retirés, dont les habitants étaient exposés à rester privés de secours spirituels. Suarez se mit à les leur apporter. Les dimanches et fêtes, il partait, de bonne heure, du collège, à pied, et s'en allait, jusqu'à deux et trois lieues, chercher le *pueblo* qu'il devait ce jour-là évangéliser. Il prêchait, enseignait la doctrine (2), visitait les malades, entendait les confessions, et ne reprenait que fort tard son long chemin, fatigué, parfois sans avoir rien pris depuis le matin, mais l'âme consolée et fortifiée par l'exercice d'un ministère si digne de sa vocation.

Néanmoins, ces saintes excursions n'eurent qu'un temps. Un soir, descendant de chaire tout baigné de sueur, à une heure déjà avancée, il se mit aussitôt en route pour rentrer à Ségovie. Saisi par le vent glacial qui soufflait sur ces montagnes, il n'arriva au collège qu'épuisé, se traînant et parlant à peine. C'était une grave congestion pulmonaire. Il en guérit ; mais sa voix resta faible, ainsi que sa poitrine, qui le fit souffrir dans la suite et l'obligea à beaucoup de précautions. Heureux accident, toutefois ! En lui fermant un apostolat qui l'attirait, Dieu le maintenait dans le sien. Il comprit qu'il devait renoncer à ces courses trop pénibles.

Il avait aussi renoncé à la prédication proprement dite, après s'être laissé pousser à un essai, qui ne put guère l'encourager. Ce fut le dimanche de la Passion et sur le texte tiré de l'évangile du jour : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Avec son inexpérience de la chaire et ses habitudes de professeur, il parla

(1) Descamps, V^e part., c. 20.

(2) En Espagne, le catéchisme est appelé *la Doctrina*, belle expression qui indique ce qu'il est : l'enseignement par excellence, la science des sciences.

longuement, mais pour établir, selon toutes les règles de la méthode scolastique, la thèse de l'impeccabilité de Jésus-Christ. Après le sermon, un de ses jeunes élèves, le Frère François Ramirez, lui dit pour tout compliment, avec une rare ingénuité : « Je crois que votre Révérence n'a pas reçu de Dieu la vocation de prêcher, mais celle d'enseigner. »

« Et telle était son humilité, raconta plus tard cet enfant terrible, qu'au lieu de faire de mon jugement le cas qu'il méritait, il s'en montra très reconnaissant, me disant entre autres choses que j'avais parfaitement raison, qu'il promettait, dans la mesure où il dépendrait de lui, de ne jamais plus faire de sermon, qu'il n'avait fait celui-là que par obéissance. Et il paraît avoir tenu parole, car je ne crois pas qu'il ait prêché une autre fois au cours de sa vie, bien qu'il fût doué pour exceller en tout. »

De fait, ajoute Sartolo de qui nous tenons ce témoignage, Suarez fut toujours regardé comme un homme sur qui il n'y avait point à compter pour la chaire : le ministère de la parole se borna pour lui à des instructions faites aux gens de la campagne et à des exhortations à la communauté. Ces instructions même cessèrent, comme il vient d'être dit, presque aussi vite que les sermons, et le jeune prêtre concentra dès lors sur l'étude seule ses forces et son temps, au grand avantage de la science catholique (1).

Plus tard, il attribuera ses succès à cette unité de vie, explication où se réfugiera son humilité et conseil qu'appuiera son expérience. Quand on lui parlera de son savoir et de ses travaux, il se plaira à répondre :

« Mais il y a dans notre Compagnie beaucoup de professeurs mieux doués que moi et capables de servir l'Église beaucoup mieux que je ne le fais. Seulement, la plupart n'arrivent ni à la pleine conscience ni à l'entier développement de leur talent, ne se bornant pas à l'œuvre spéciale que la grâce ou la nature leur destinait. Ils se mettent à ceci, puis à cela, ils essaient de tout et n'arrivent jamais à exceller dans ce qui répondait le mieux à leurs facultés (2). »

Observation très juste, sauf pour l'appréciation que faisait Suarez de son propre talent ; direction très sage aussi, mais malheureusement que tous ne peuvent pas suivre aussi pleinement

(1) Sartolo, l. IV, c. v.

(2) Descamps, II^e part., c. 2. — Sartolo, l. II, c. II.

que le fit le grand théologien, favorisé par les circonstances et surtout par des aptitudes supérieures, auxquelles ni lui ni les autres ne pouvaient se tromper.

5. — Il s'en fallut de peu cependant qu'elles ne fussent méconnues. Suarez avait à peine renoncé à toute œuvre extérieure pour se renfermer dans l'étude et l'enseignement, qu'il fut presque amené à renoncer aussi à ces travaux de l'esprit, et pour une cause plus pénible qu'une épreuve de santé (1). Il réussissait à merveille dans sa chaire de philosophie. De Ségovie, l'éloge du nouveau professeur se répandit dans les autres collèges de la province de Castille. On voulut avoir ses cours. Des fragments de ses dictées circulèrent de côté et d'autre, notamment à Valladolid et à Salamanque. Ces écrits furent appréciés et commencèrent à faire connaître, dans cette partie de l'Espagne, le nom de François Suarez, comme plus tard ses premiers ouvrages dans le monde entier. Mais en même temps, quelques religieux de la Compagnie se prirent à s'alarmer d'un enseignement, qui, par la méthode et par la doctrine, leur paraissait dévier vers de périlleuses nouveautés. De cette opposition les biographes trouvent une double cause, l'une dans ceux qui la suscitaient, peu honorable pour eux, l'autre dans celui qui en était l'objet, tout à son honneur. La première a été déjà indiquée dans un chapitre précédent. Bien des questions philosophiques et théologiques n'avaient pas encore été étudiées, ou étudiées aussi à fond qu'elles le furent bientôt après ; par suite, des opinions pouvaient sembler nouvelles, qui parurent plus tard très acceptables.

« Ceux qui enseignaient, dit expressément le biographe Descamps, se contentaient d'enseigner à la manière des autres, de faire comme ils avaient fait, de poser les pieds sur les traces des leurs, sans se hasarder à se frayer un sentier ou à s'engager dans quelque chemin qui n'eût pas encore été fréquenté (2). »

D'un autre côté, un génie tel que Suarez ne pouvait pas se tenir toujours sur la route battue. Avec sa vive pénétration et sa

(1) V. Sartolo, l. II, c. III. — Descamps, II^e part., c. 3.

(2) Descamps, II^e part., c. 3.

vaste compréhension des matières, il devait forcément creuser plus à fond les questions classiques et y découvrir des aspects restés jusqu'à ce jour inaperçus ; il devait aussi en soulever de nouvelles et leur donner des solutions auxquelles on n'avait pas encore songé, parfois aussi s'écarter d'opinions trop facilement admises et trop docilement transmises.

Les contradicteurs auraient dû examiner d'abord si cet enseignement avait d'autres torts que d'être quelque peu nouveau, et si le leur ne se reposait pas trop sur le mérite plus facile de ne pas l'être. Car enfin, sauf Dieu, tout commence par être nouveau, même la vérité, et tout finit par être ancien, même l'erreur. D'ailleurs s'agissait-il de cette ancienneté réelle, qui est le plus souvent un des caractères d'une doctrine vraie, ou plutôt de cette apparente ancienneté, qui n'est qu'une antériorité de mince valeur en bonne critique ?

Ces réflexions ne furent pas faites, ou elles ne réussirent pas à dissiper les préventions. Des lettres parvinrent au provincial, lui signalant le danger de ces innovations et le pressant d'y apporter un prompt et efficace remède. Il fallait, disait-on, faire examiner tous les écrits du professeur de Ségovie par des hommes compétents, et, si leur jugement était défavorable, le faire descendre de sa chaire, en lui ôtant tout espoir de remonter jamais ni dans celle-là ni dans aucune autre. Mieux valait priver la province d'un professeur distingué que laisser le mal y prendre racine et s'y étendre.

Le provincial était alors, pour la seconde fois, ce Père Jean Suarez qui avait admis François dans la Compagnie. Il avait pour lui autant d'estime que d'affection ; aussi ne pouvait-il croire que ces accusations fussent fondées. Persuadé qu'un examen plus sérieux les ferait tomber, il vint à Ségovie. Là, sans rien dire encore à Suarez, il se procura tous ses cours et les envoya aux Pères qui lui avaient écrit, les invitant à se rendre compte, pièces en mains, mieux que sur de simples bruits, de ce qu'était l'enseignement incriminé. Les réponses arrivèrent bientôt, plus défavorables que les premières lettres, plus pressantes à conseiller une mesure radicale qui écartât tout danger : il y avait là des opinions qui ne seraient certainement jamais acceptées. Or, à

certaines signes, il semblait que pour la Compagnie des temps difficiles se préparaient, où l'on s'en prendrait surtout à ses doctrines : il ne fallait pas fournir un prétexte aux attaques des adversaires. Grande fut la perplexité du provincial, placé dans la nécessité ou d'éteindre pour toujours un beau talent, ou de s'exposer à compromettre la pureté de doctrine dont il avait la garde, en passant par-dessus les avis, qu'il avait lui-même provoqués, de religieux savants, vertueux et animés d'un zèle très sincère. Il prit le parti d'agir, mais avec tous les ménagements que méritait le professeur. L'ayant appelé, il lui raconta tout ce qui s'était passé, et lui déclara que, s'il ne se conformait pas à l'enseignement commun, il devrait lui-même, bien qu'à son grand regret, lui retirer sa chaire et l'appliquer à de tout autres fonctions.

Suarez était loin de s'attendre à une pareille communication. Il écouta cependant avec calme et sérénité, puis répondit, avec une parfaite modestie, qu'il n'avait point été conduit à la Compagnie par le désir de briller dans l'enseignement et d'occuper des chaires honorables, mais bien de se sanctifier et d'assurer son salut ; que d'ailleurs les sentiments d'indifférence qu'il y avait apportés ne s'étaient point attiédies dans son cœur ; qu'il priait donc son provincial de disposer de lui en toute liberté. Cesser d'enseigner était chose sans importance pour le but unique de sa vie. Mais en serait-il de même, s'il se mettait à enseigner autrement qu'il ne l'avait fait ? Il n'avait eu d'autre souci que celui de la vérité, et s'il n'avait pas enseigné en tout comme ses devanciers, ce n'avait jamais été par ostentation et par vanité. Maintenant sa conscience serait-elle en paix, s'il déclarait faux ce qu'il avait donné et tenait encore pour vrai, si sa parole était en opposition avec sa pensée ? Était-ce bien aussi le moyen de se rendre utile aux élèves qu'on lui avait confiés ? Réfutant ensuite par de solides raisons les reproches qu'on lui faisait, il montra combien étaient imaginaires les craintes qu'inspiraient ses opinions.

Son abnégation, la droiture de sa conduite, la conception élevée qu'il se faisait de son rôle, ainsi que sa lumineuse justification, convainquirent et touchèrent le provincial. Heureux de voir qu'on s'était trompé, il serra avec émotion le jeune religieux dans ses bras, en lui disant ; « Oui, enseignez, enseignez long-

temps, et comptez sur l'aide de Notre-Seigneur pour accomplir dans cette carrière tout le bien que vous avez en vue. » Autrefois Jean Suarez, malgré l'avis de ses conseillers, avait conservé à la Compagnie le jeune postulant de Salamanque : cette fois, en dépit de toutes les oppositions, il lui conservait le philosophe et le théologien qui devait l'illustrer.

Suarez avait fait l'apprentissage de la contradiction. Cette expérience devait lui servir plus d'une fois encore dans la suite, car, « on ne peut nier, dit le biographe Sartolo, c'est un fait avéré, que ses doctrines rencontrèrent certains esprits singulièrement inquiets et chagrins, épris aussi outre mesure de leurs jugements personnels et de leurs prétendus principes. » D'autres, moins prévenus, n'eurent besoin, pour cesser tout à fait de l'être, que de pouvoir mieux se rendre compte des choses. Tels furent ces quelques religieux des plus savants de l'ordre en Espagne, parmi lesquels les Pères Mariana et Siguenza, qui vinrent à Ségovie, écrivait plus tard François Ramirez, pour discuter avec Suarez, et qui se retirèrent avec autant de confiance en son orthodoxie que d'admiration pour son talent (1).

Il serait intéressant de savoir en détail quelles étaient les opinions de Suarez qui avaient soulevé cet orage ; mais rien ne nous l'indique. Il est à croire que, tout simplement, fidèle à sa résolution de peser par lui-même la valeur de toute assertion et de toute preuve, il avait donné à quelques questions classiques, une solution différente de celle qu'on s'était habitué, sans trop y regarder, à tenir pour la seule vraie et la seule sûre ; ou que, présentant les théories ordinaires avec une ampleur toute personnelle, y cherchant, avec son infatigable curiosité, des aperçus nouveaux, il avait paru sortir des voies traditionnelles. Mais fallait-il donc lui reprocher d'apporter à l'étude de la philosophie un esprit philosophique ?

6. — C'est pendant la seconde année du cours triennal, en 1573, que survint cette bourrasque. Elle ne l'arrêta pas un instant. Fort de l'approbation et des encouragements affectueux de son

(1) Sartolo, l. II, c. III.

supérieur, il poursuit sa tâche avec une nouvelle ardeur et l'amena à bonne fin avec un remarquable succès. Les notes officielles, envoyées, deux ans après, sur son compte, renferment ces mots : « Il a enseigné le cours de philosophie avec un très grand profit (1). »

Ce n'est pas qu'il n'eût rien à souffrir : le travail, les austérités, le climat rigoureux de Ségovie lui occasionnèrent de prématurées et pénibles épreuves de santé : ce fut à l'honneur de sa vertu et de son énergie.

A la dernière année de ce professorat se rapporte la plus ancienne des lettres de Suarez que nous avons pu retrouver. Nous la donnons en entier traduite de l'espagnol, parce qu'elle montre quelles étaient, à cette époque, les pensées intimes du jeune maître et ses vues sur son propre avenir. Il écrivait de Ségovie, le 29 novembre 1573, au Père Éverard Mercurian, tout récemment élu général de la Compagnie :

Mon très Révérend Père en Jésus-Christ, j'écris à V. Paternité pour lui demander, en toute charité, une chose qui me paraît très conforme au service de Notre-Seigneur. Je vais achever cette année, ici à Ségovie, de professer le cours de philosophie. Or je vois que je n'ai ni l'âge ni les aptitudes requises pour les autres fonctions qu'on pourrait m'assigner. La pensée m'est donc venue que, durant trois ou quatre ans, la meilleure manière de servir Notre-Seigneur serait de m'occuper de moi-même, pour acquérir ce qui me manque de vertu, de science, de connaissance théorique et pratique de l'esprit de notre institut. Et en vue de ce but, je suis convaincu qu'il m'importerait souverainement de passer ce temps à Rome. Je paraîtrais sans doute y être inutile, mais je m'y préparerais à rendre ensuite, sans interruption, plus de services avec plus de moyens. Je prie V. P., par l'amour de Notre-Seigneur, de ne pas me refuser cette grâce, s'il lui est possible de me l'accorder. Je n'en dis pas davantage sur ce désir ni sur les raisons qui me l'inspirent, parce que le Père Gil Gonzalez, qui est auprès de V. P. et à qui j'écris aussi, me connaît et pourra fournir tous les renseignements sur l'objet et sur les motifs de ma demande. Si V. P. l'approuve et si elle juge que je ne serai pas trop à charge à Rome, ce sera pour moi une grande faveur. En même temps ce sera un puissant secours pour me rendre capable de me porter ensuite à tout ce qu'on voudra et de servir la Compagnie avec tout le dévouement et toute l'utilité que je désire. Si au contraire V. P. préfère disposer de

(1) « A leido un curso de Artes con muy buen progreso. » — Arch. centr. S. J., *Castell. Catal.*

moi autrement, sa décision, quelle qu'elle soit, me laissera paix et consolation. Qu'elle veuille bien, pour l'amour de Dieu, se souvenir du dernier de ses fils, malgré son indignité, dans ses prières et saints sacrifices. Je ne parle pas de l'état du collègue ni du cours de philosophie, sachant que d'autres ont envoyé sur tout cela d'abondantes informations.

De Votre Paternité

Le dernier des fils et l'indigne serviteur en J. C.

FRANCISCO SUAREZ (1).

Un mois après, le 30 décembre, Suarez, craignant que sa lettre n'eût pas été expédiée par une voie sûre, écrivait de nouveau pour le même objet et presque dans les mêmes termes. « Je m'efforcerai, ajoutait-il modestement, d'être au collègue romain, le moins à charge que je pourrai. » Et il sollicitait une prompt réponse, « parce que, disait-il, si elle est négative, je n'y penserai plus et me tiendrai dans la paix, et, si elle est favorable, je voudrais me préparer à partir dès que mon cours sera fini, au mois d'août (2). »

Le désir d'aller à Rome n'aurait-il pas été inspiré à Suarez par le départ tout récent de l'ancien condisciple de Salamanque dont il avait été aussi le répétiteur, Grégoire de Valencia, départ que signale une lettre du provincial Gil Gonzalez écrite le 13 septembre 1592 au général :

« Cette lettre vous sera apportée par les Frères François Luzando et Grégoire de Valencia. Le Frère Grégoire de Valencia a terminé ses études de philosophie et de théologie, et il peut enseigner ces sciences avec succès. Il a beaucoup de talent et une grande facilité naturelle pour la prédication, de l'aptitude aussi pour les langues. Il s'est toujours montré bon religieux, et, ses études finies, a terminé sa probation. Il a l'âge et le temps de vie religieuse requis pour recevoir les ordres. C'est un des premiers que j'indiquai au P. Maître Polanco pour l'Allemagne (3). »

Ce billet de présentation semblait pressentir la brillante et féconde carrière de Valencia, comme professeur de philosophie au collègue romain, puis, pendant vingt-quatre ans, de théologie à Dillingen et à Ingolstadt.

(1) Arch. centr. S. J. — Cod. *Epistol. Hispan.* 1573. Lettre 508 du recueil. Autographe.

(2) *Ibid.* — Cod. *Hispan. Epistol.* 1594. Lettre 385. Autographe.

(3) Arch. centr. S. J. — *Hispan.* 117, fol. 173.

Les mêmes éloges auraient certainement accompagné Suarez, s'il avait été appelé à Rome. Mais il ne le fut pas, peut-être précisément parce que Valencia venait de l'être. On ne pouvait pas trop dégarnir de ses meilleurs sujets la province de Castille.

Le 4 mars suivant, Éverard Mercurian lui répondit :

« J'ai vu avec plaisir par votre lettre le désir que vous avez de venir à Rome, pour vous rendre plus capable de bien servir Notre-Seigneur. Sur les bonnes informations que j'ai de vous, je suis tout disposé à tenir compte de votre demande en temps opportun et à vous accorder, s'il y a lieu, cette satisfaction. En attendant, continuez, à l'avantage de nos scolastiques, à enseigner le cours de philosophie que vous avez commencé, leur donnant avec la doctrine le lait de la piété ; car c'est à cette double fin que tendent les études de la Compagnie. Pour vous, si vous marchez toujours dans la voie des vertus solides, j'ai la confiance que Dieu Notre-Seigneur se servira de vous pour sa gloire (1). »

Cette réponse dilatoire, se bornant à quelque espérance hypothétique, était plutôt un refus. Suarez ne parla plus d'aller à Rome. Il devait y aller pourtant, mais sept ans après et dans des conditions tout autres qu'il ne l'avait souhaité. Toutefois, sa demande même et les termes, dont elle est formulée, nous montrent deux choses également édifiantes : d'abord, qu'il aimait ardemment cette Compagnie dont il voulait aller prendre, au cœur même, l'esprit et la vie ; ensuite, qu'il avait dès lors acquis la conviction qu'il la servirait surtout par l'étude, l'enseignement, la formation de ses jeunes religieux. Les succès qu'il avait obtenus dans cette voie, les obstacles qui avaient arrêté ses premiers essais de ministères au dehors, et sans doute aussi l'action intérieure de la grâce, tout lui avait révélé sa vocation spéciale. Son existence entière y répondra sans jamais s'en écarter d'un pas.

7. — Il semble d'ailleurs qu'il savait très bien communiquer les sentiments, dont nous venons de le voir animé, aux élèves qui lui étaient confiés. Ainsi, ce jeune Domingo de Alçola, que nous avons déjà cité, écrivait presque en même temps que lui au général une lettre pleine de dévouement filial, qu'il terminait par cette demande :

(1) *Ibid.* — *Cod. Castell. Epistol. gener.*, 5 mai 1573-27 oct. 1576.

« C'est le propre des enfants de demander et des pères de donner. Je vous ferai donc, le dernier de vos fils, ma demande, bien sûr que vous me l'accorderez, si elle ne vous paraît pas indiscreète. Nous manquons ici, et nous en souffrons, des livres qui pourraient nous faire mieux connaître la Compagnie, tels que les *Constitutions*, la *Vie* de notre Père Ignace; et on nous dit que le Père Possevin en envoie à qui V. P. l'approuve. Je la prie instamment de nous faire cette charité. »

Huit mois après, le 4 juin 1594, il écrivait de nouveau :

« Je finirai mon cours de théologie à la fin du mois prochain : en ce moment on nous explique la Métaphysique d'Aristote... Le Père Jean Suarez, provincial, m'a fait parvenir de la part de V. P. un exemplaire de la *Vie* de notre Père Ignace. Que Notre-Seigneur récompense par l'abondance de ses grâces la bienveillance dont V. P. a usé envers le plus indigne de ses fils. Le Père provincial m'a fait espérer aussi un exemplaire des *Constitutions*. Les lire, les méditer, ce sera la joie et le repos de mon âme jusqu'au dernier jour de ma vie : en elles j'établirai ma demeure, car mon cœur est épris de la beauté et de la sainteté qui resplendent en elles. »

Avec la même simplicité, mais plus virile, un autre de ces élèves de Suarez, Jean Martinez, écrivait au général, de Ségovie, le 23 septembre 1573 :

« Si j'écris à V. P., c'est dans l'espoir de réaliser les désirs que Dieu a bien voulu m'inspirer avant qu'il daignât m'appeler à la Compagnie et depuis qu'il l'a fait. Ce désir, qui est la consolation de mon âme, c'est de souffrir pour Notre-Seigneur. Si V. P. pense que l'occasion pourra m'en être offerte parmi les infidèles, je la prie de me permettre de partir pour le Japon ou pour la Chine; car je ne souhaite qu'une chose dans ce monde, et je la souhaite de toutes mes forces, donner ma vie pour Notre-Seigneur. Par son amour et par celui de sa Mère, je supplie V. P. de m'aider à y parvenir (1). »

Ces quelques exemples montrent que Suarez ne réussissait pas moins à former des religieux fervents que de bons philosophes. Mais au mois d'août 1574, le cours achevé, les élèves se dispersèrent et le professeur attendit de nouveaux ordres de ses supérieurs.

Avant de le suivre dans un autre collège, il est à propos d'expliquer une phrase de sa lettre, citée plus haut, au Père Éverard Mercurian. Suarez invitait le général à demander des

(1) Ces trois lettres se trouvent : Arch. centr. S. J., Cod. *Epist. Hispan.* 1573 et 1574.

renseignements sur son compte au Père Gil Gonzalez, « qui est, disait-il, auprès de Votre Paternité. » Ce mot rappelle un fait bien connu dans les annales de la Compagnie, et dont les principaux acteurs furent précisément les deux supérieurs qui avaient eu, sur la vie du jeune religieux, l'influence la plus forte et la plus heureuse, Jean Suarez et Martin Gutierrez. Mieux qu'un récit, quelques extraits des correspondances du moment feront connaître leur douloureuse mais glorieuse aventure.

Gil Gonzalez au Père Polanco, à Rome : de Burgos, 10 janvier 1573 :

« Aujourd'hui la congrégation provinciale vient de choisir les Pères Jean Suarez et Martin Gutierrez pour se rendre à Rome avec moi. »

Les délégués de toutes les provinces y étaient convoqués, pour élire le successeur du troisième général, François de Borgia.

Au même, 29 janvier :

« Notre voyage se fera par Bayonne et par Toulouse. C'est le conseil que nous ont donné des amis, les galères faisant souvent défaut dans cette saison. On nous dit aussi que par cette voie nous aurons plus de chance d'éviter les localités de France où les hérétiques sont soulevés..... Je reçois votre dernière lettre déjà tout botté pour partir. »

Jean Domenech au vicaire général à Rome : Valladolid, 25 mars 1573 :

« Une bien douloureuse nouvelle nous arrive par deux voies différentes. Le Père provincial et ses compagnons auraient été pris en France, à Toulouse. Ce n'est guère vraisemblable : on veut dire sans doute du côté de Toulouse. Nous prenons des informations par tous les moyens possibles. »

De fait, les voyageurs avaient été arrêtés par des huguenots, enfermés au castel de Cardellac — ainsi le nomment leurs lettres : c'est sans doute Cardaillac, dans le Lot — dépouillés de tout ce qu'ils avaient et soumis à toutes sortes de mauvais traitements, qui avaient amené, dans la prison même, la mort de Martin Gutierrez. Le Père Gil Gonzalez lui-même fut grièvement blessé d'un coup de couteau. Après avoir été plusieurs fois sur le point d'être massacrés, les deux Pères survivants et le Frère qui

les accompagnait furent enfin remis en liberté, moyennant une forte rançon qu'ils purent se faire avancer.

Gil Gonzalez au Père général : du collège de Rodez, 17 avril 1573 :

« Béni soit Dieu qui ne m'a pas jugé digne de me mêler à tant de saints religieux dans une congrégation générale ! Pour la précédente, je fus délégué par la province de Tolède ; mais une maladie m'empêcha de partir. Pour celle-ci, c'est la captivité et tout le reste. Mercredi dernier, j'ai été mis en liberté, et je suis arrivé ici, mais à grand'peine ; car ma santé est fort affaiblie et ma blessure, mal soignée, s'est envenimée. Je ne sais quand je pourrai me remettre en route. Je trouverais un grand repos d'esprit à connaître les intentions de Votre Paternité. Voilà manqué le but principal de notre voyage, car il paraît impossible que nous arrivions à temps pour prendre part à la congrégation. Mais devons-nous néanmoins poursuivre notre chemin, le Père Jean Suarez et moi, ou l'un de nous deux, pour traiter les affaires dont nous étions chargés ? De notre prison de Cardellac, nous avons bien recommandé à Dieu l'heureuse élection de V. P. et le plein succès de la congrégation. Que la divine Majesté daigne, pour le bien et l'accroissement de votre famille religieuse, combler V. P. des dons de son Esprit, autant que, dans mon inutilité, j'en ai du moins le désir, et que je le demande ! — Gil GONZALEZ (1). »

Les voyageurs, continuant leur route par Lyon, parvinrent à Rome quelque temps après. Gil Gonzalez, qu'on avait, en son absence, nommé assistant d'Espagne, y resta auprès du nouveau général Éverard Mercurian. Là, au dire du biographe Nieremberg, il reçut une lettre de sainte Thérèse, l'informant que Notre-Seigneur lui avait montré Martin Gutierrez au ciel, plein de gloire et le front ceint de la couronne des martyrs (2).

8. — Le cours de Ségovie terminé, Suarez reçut l'ordre de se rendre à Valladolid. Cette ville n'avait pas encore été dépossédée entièrement par Madrid de son rôle de capitale de la monarchie espagnole. Il lui en restait de nombreux avantages : une importance traditionnelle, des corps d'État, foyers actifs de vie politique et sociale, une affluence de grandes familles que seule une cour peut attirer autour d'elle. Son université, créée au

(1) Cette correspondance se trouve mêmes archives et mêmes recueils.

(2) Nieremberg : *Varones Ilustres de la Compañia de Jesús. Martín Gutierrez.*

milieu du XIII^e siècle, était florissante, moins considérable, moins renommée que celle de Salamanque, supérieure peut-être pour l'enseignement des lois. Parmi les collèges et couvents groupés autour d'elle, on remarquait surtout celui de Saint-Grégoire, l'un des principaux de l'ordre des dominicains. La Compagnie de Jésus y possédait une maison professe et son collège de Saint-Ambroise, le plus important, avec celui de Salamanque, des douze que comptait alors la province de Castille. Un des religieux de ce collège, dans une lettre au général, le recommandait ainsi à sa sollicitude.

« C'est un des principaux de la province pour le nombre de ceux qui l'habitent et pour le mérite de ses professeurs de latin et de théologie. Dans la ville, se trouvent en grand nombre des personnages de haut rang, avec lesquels il faut être en relations, soit au collège où ils viennent souvent, soit au dehors. Là siègent aussi les tribunaux de l'Inquisition et ceux du roi, où se débattent parfois de graves intérêts de la Compagnie. Par suite, les procureurs de nos provinces doivent fréquemment y venir pour y traiter leurs affaires. Avec tout cela, ce collège est très pauvre (1). »

Dès que Suarez y fut arrivé, en septembre 1574, on lui dit qu'il était appelé pour enseigner la théologie. Cette science, depuis les brillantes études de Salamanque, lui était restée familière. Pendant son cours de philosophie de Ségovie, il n'avait pas cessé de lui réserver une partie de son temps ; il avait même rédigé le traité *De opere sex dierum*. Mais, se faisant à la fois une idée très modeste de son talent et très haute de cet enseignement, il demanda avec instances qu'on lui laissât des loisirs pour s'y préparer. Une année lui fut accordée, pendant laquelle il ne devait être que préfet des scolastiques, avec la charge de présider leurs exercices, de leur faire même quelques cours supplémentaires. Il s'acquitta de tout avec une science, une distinction qui attirèrent bien vite sur lui l'attention. En même temps, par l'influence de l'exemple, comme à Ségovie, il portait à la vertu ceux qui étaient témoins de la sienne.

Un fait de ce genre est resté célèbre. Les exercices littéraires du collège étaient ouverts aux étudiants du dehors. Or, parmi les

(1) Bartolomé Perez à Everard Mercurian. Valladolid, 24 mai 1579. — Arch. centr. S. J. — Cod. *Epistolæ Hispan.* 1579. Lettre 240.

auditeurs assidus à ceux que présidait Suarez, se trouvait un jeune homme de vingt ans, remarquable par sa piété et par son intelligence, Luis de La Puente. Né à Valladolid et élevé très chrétiennement, il était alors à la seconde année de ses études théologiques. Il les faisait en suivant les cours des Pères dominicains, vers qui le portaient depuis longtemps toutes ses sympathies. Cependant, les prédications du Père Martin Gutierrez, deux ans auparavant supérieur de la maison professe, lui avaient inspiré une grande estime pour la Compagnie. Cette estime grandit encore à mesure qu'il vit avec quelle érudition et quelle modestie, quelle aisance et quelle force de discussion, surtout avec quelle aimable bienveillance, le nouveau et jeune professeur se mêlait aux argumentations ou les dirigeait. Cette fois encore, de l'homme son affection s'étendit à l'ordre auquel il appartenait et peu à peu ses préférences se tournèrent vers lui. Entré bientôt après au noviciat de Medina del Campo, il devint le saint religieux et l'excellent auteur ascétique, connu sous le nom francisé de Louis Dupont (1).

9. — A la fin de l'année scolaire 1574-1575, Suarez fut nommé professeur de théologie, mais à ce collège de Ségovie où il avait laissé de si bons souvenirs.

« En 1575, écrit le chroniqueur Pedro de Guzman, il arriva que le collège de Salamanque renfermait plus de religieux qu'il n'en pouvait entretenir : on établit donc dans celui de Ségovie d'autres cours de théologie et le Père François Suarez y fut envoyé. Cependant, comme il débutait dans cet enseignement, il parut bon, pour inspirer la confiance, de lui adjoindre un maître plus ancien et plus connu. Le Père Miguel Marcos vint donc de Salamanque. Mais ces cours cessèrent au bout d'un an. Ils furent transférés au collège d'Avila, où François Suarez, Miguel Marcos et Bartolomé Perez commencèrent des leçons qui ne durèrent que fort peu (2). »

Suarez revint alors à Valladolid pour prendre possession de la chaire de théologie, qu'on lui avait offerte deux ans auparavant.

(1) Francisco Cachupin : *Vida y virtudes del V. P. Luis de la Puente*. Salamanca 1652.

(2) *Historia de la Prov. de Castilla*, por el P. Pedro de Guzman (MS).

Ces fréquents changements pourraient surprendre, si on ne se rappelait dans quelles conditions se faisaient alors les études des jeunes religieux de la Compagnie. A cette époque, on n'avait point créé, comme aujourd'hui, des maisons spéciales et stables, où sont réunis tous ceux d'une et parfois de plusieurs provinces : créations indispensables, puisque, actuellement, dans les collèges d'enseignement classique, il ne peut y avoir ni cours de théologie, ni cours assez complets de philosophie. Alors, il en était autrement : l'un ou l'autre de ces enseignements, parfois tous les deux, se trouvaient, sinon dans tous les collèges, du moins dans les plus importants. On distribuait donc entre plusieurs d'entre eux les religieux étudiants, dans des proportions que déterminaient l'état des locaux, les conventions faites avec les fondateurs, les avantages hygiéniques ou d'autres circonstances. Parfois même, on en plaçait momentanément un groupe avec leurs professeurs dans un collège qui n'avait pas d'ordinaire ce haut enseignement. Parfois aussi, on ne leur donnait pas de professeurs de la Compagnie, et alors ils allaient entendre ceux de l'université, s'il y en avait une, ou ceux d'un couvent, par exemple de dominicains. Mais cela ne se fit que dans les premiers temps, alors que l'ordre n'avait encore que peu de professeurs assez formés pour former leurs jeunes frères.

Il serait superflu d'examiner quel est, de l'ancien ou du nouveau, le meilleur système, puisque les temps ne laissent pas le choix. Notons cependant que, au point de vue des études, l'ancien, plus conforme à la lettre des Constitutions de saint Ignace, offrait, avec de notables inconvénients il est vrai, deux avantages précieux qu'il est permis de regretter. D'abord, les cours de ces collèges étaient suivis à la fois par les étudiants du dedans et par ceux du dehors, puissant stimulant pour les maîtres et pour les élèves, occasion quotidienne de relations utiles à tous. Ensuite, les chaires de philosophie et de théologie étaient ainsi très nombreuses dans une même province, par suite nombreux aussi les professeurs que l'on préparait à les occuper et nombreux les savants qui s'y formaient. On pourrait dire que les fonctions créaient les organes. Cette formule de transformisme moderne, si discutable quand il s'agit d'un corps

naturel et physique dont la structure ne dépend pas de la volonté, renferme beaucoup de vérité, s'il s'agit d'un corps moral, vigoureux et actif. En lui, le besoin crée les hommes, parce qu'on y forme précisément ceux dont il a besoin. Et s'il a assez de vitalité, le moyen pour lui de se développer et de grandir, c'est parfois de s'obliger, dans une sage mesure, au delà de ses forces présentes. De l'obligation naît l'effort, et, de l'effort, la réalisation de ce qui lui manquait. Aussi, il faut bien le reconnaître, les adversaires des ordres religieux prennent d'instinct un excellent moyen de les réduire à la médiocrité, de les conduire peut-être à l'étiollement, quand ils s'appliquent avec tant de sollicitude à les écarter du haut enseignement et des autres fonctions supérieures. Il n'en était pas ainsi autrefois, du moins aussi communément qu'aujourd'hui ; et de là vient en partie, si nous ne nous trompons, que les ordres religieux aient été alors si féconds, dans les sciences ecclésiastiques, en hommes de première valeur.

Les Jésuites de Castille en étaient déjà, à l'époque dont nous parlons, à se trouver dans l'heureux embarras d'une surabondance de bons professeurs.

« Nous avons, écrivait le Père Jeronimo de Avila, le 16 août 1575, plus de professeurs capables d'enseigner la théologie, que nous n'avons de chaires à leur donner. Ils souffrent de ne pouvoir pas être appliqués à ce qui répondrait le mieux à leurs aptitudes et à leur préparation. Tels sont les Pères Alonso Gutierrez, Francisco Suarez, Bartolomé Perez, Galarza, Siguenza, Martin Ojeda, le docteur Fonte, Ribera, Vega et d'autres peut-être qui ne s'offrent pas en ce moment à ma pensée (1). »

10. — C'est à tort que Suarez est ici nommé parmi ceux qui attendaient en vain une chaire de théologie. A la date de cette lettre, il y avait un an que celle de Valladolid lui avait été offerte, et l'on sait pourquoi il n'en prit possession qu'à l'année scolaire suivante 1576-1577. Il allait l'occuper pendant quatre ans.

Le collège de Valladolid était alors, sauf pour les finances, très florissant (2). Il renfermait quarante religieux, dont quatorze

(1) Jeronimo de Avila à Éverard Mercurian. Avila, 16 août 1575. — Arch. centr. S. J — Cod. *Hisp. Epist.* 1575, Lettre 111.

(2) Arch. S. J. — *Litt. ann.* MS. 1579. — Cod. *Castell. Histor.* 1576-1640.

suivaient les cours de théologie, enseignés par trois professeurs. On venait d'ajouter le troisième, afin que les étudiants de la Compagnie fussent plus assurés de recevoir, en quatre ans, un enseignement complet. Il ne faut pas oublier que la morale, à cette époque, n'était pas séparée du dogme : de là, comme aussi des méthodes alors en honneur, venait l'insuffisance de deux chaires. Ces trois professeurs étaient Andrés Martinez, l'ancien professeur de philosophie de Suarez, Suarez lui-même et Bartolomé Perez. Ils durent se partager la *Somme* de saint Thomas pour en poursuivre en quatre ans l'explication dans leurs trois cours parallèles. Une lettre de Suarez, écrite vingt ans plus tard, nous apprend quel fut son lot : « Je commençai, dit-il, la première partie de la *Somme* à Valladolid, à la fin de l'année 1576 et je la poursuivis jusqu'à la fin de 1579 (1). Il expliqua donc les traités de Dieu et de la Trinité, et sans doute aussi ceux des anges et de la création. L'auditoire se composait, outre les quatorze scolastiques de la Compagnie, de nombreux étudiants de la ville et de l'université. Cinq autres maîtres enseignaient la grammaire et les belles-lettres à six cents élèves. Plus de cent pour chacun ! Mais grâce à l'unité et à la simplicité des études d'autrefois, à des industries d'un emploi plus facile qu'aujourd'hui, à l'âge plus tendre de ces enfants, aux avantages de l'externat, de jeunes religieux pouvaient maîtriser et régenter ces classes formidables. Comment faire d'ailleurs ? Les fondateurs, en limitant les ressources, limitaient le personnel : il ne pouvait, l'enseignement étant gratuit, que rester le même, quand le nombre des élèves augmentait.

La mission de Suarez fut, auprès des théologiens de Valladolid, ce qu'elle avait été auprès des philosophes de Ségovie, enseignement et direction intérieure. Là aussi, il demanda surtout l'efficacité de ses doubles fonctions à la ferveur de sa vie spirituelle et à l'exemple généreux des vertus religieuses. Chaque matin, à la première heure, il célébrait la messe à laquelle ses élèves assistaient, heureux de voir d'abord autour de son autel ceux qu'il allait ensuite retrouver autour de sa chaire. C'était là son meilleur

(1) Lettre au P. François de Benavides, recteur d'Alcala. Avila, 15 sept. 1599. — Arch. locales S. J.

moment : quand il avait fait descendre sur ces âmes d'élite les grâces du sacrifice, il allait avec plus de joie ouvrir à leur intelligence ses trésors de doctrine. Toujours ami de la retraite et tout entier à sa tâche, il passait les journées dans un recueillement profond et dans un incessant travail. Parfois ses élèves venaient l'avertir qu'on avait reçu de quelque autre collègue, ou de Rome, ou des pays lointains, des nouvelles intéressantes et qu'on allait en donner connaissance. Il leur répondait, en les remerciant aimablement, qu'il n'avait pas besoin de les apprendre si tôt, et il ne quittait pas un instant ses livres ou sa plume : double gain, il ménageait son temps et mortifiait sa curiosité (1).

Parmi ses élèves, il retrouva Luis de La Puente, qu'on venait de renvoyer du noviciat à Valladolid pour y achever sa théologie. Entre le maître et le disciple, des relations étroites s'établirent, nées d'une affection et d'une confiance réciproques. Suarez, avec une simplicité et une modestie qui se rencontrent d'ordinaire chez les esprits supérieurs, aimait à discuter avec son disciple, à le consulter même sur des opinions douteuses. Luis profitait de ces entretiens avec un guide à la fois si personnel et si sûr, pour s'initier à la théologie scolastique et mystique, plus largement qu'il ne pouvait le faire par l'enseignement public du cours. Il fut heureux surtout d'approfondir deux questions que le professeur, se livrant à l'attrait de sa piété, s'empressa de traiter, celle de la suréminence des mérites de Marie sur tous les anges et les saints et celle de sa conception immaculée. Sur ces deux points, La Puente goûta si bien la doctrine reçue qu'il la dépassa même plus tard, lorsqu'il dut exposer à son tour ces questions. Il admit, en effet, que Marie ne fut pas élevée à cette suréminence à la fin de sa vie seulement, ni même au moment où elle devint mère de Dieu, mais dès le premier instant de son existence ; et que par sa conception immaculée elle ne fut pas soustraite seulement aux effets d'une loi, pesant sur elle comme sur tous les autres enfants d'Adam, mais placée en dehors et au-dessus de cette loi, qui dès lors ne l'atteignait pas plus en droit qu'en fait (2). Par là,

(1) Sartolo, l. II, c. iv.

(2) Luis de la Puente : *In Canticum Cantorum*, t. I, l. I, ex. II.

Luis réparait surabondamment une erreur involontaire qu'il regretta toute sa vie. Dans sa première jeunesse, formé d'après d'autres principes, il avait d'abord admis que la Vierge n'avait pas été immaculée dans sa conception. Mais bientôt il se ravisa et fit vœu, étant encore dans le monde, de défendre toujours ce privilège. Le biographe, auquel nous empruntons ce trait, fait remarquer avec une pieuse fierté, que, des quatre mille auteurs que la Compagnie comptait depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrivait, 1670, il ne s'en trouvait pas un seul qui eût mis en doute ce privilège de la Mère de Dieu : unanimité qu'il attribuait en grande partie à l'influence de l'enseignement et des ouvrages de Suarez, l'un des premiers, des plus savants et des plus zélés défenseurs de la sainteté originelle de Marie (1).

II. — Dans la correspondance des Jésuites de Valladolid avec leur supérieur général, se rapportant à cette époque, se trouve une requête signée par le recteur Jean de Atienza, par le procureur et par les consultants, à l'effet d'obtenir la permission de vendre une propriété sise à Simancas. Le nom de Suarez prouve qu'il faisait partie du conseil du collège, et deux des lettres qu'il écrivit alors nous le montrent dans l'exercice de ces fonctions de conseiller de son supérieur immédiat et d'informateur de son supérieur général (2). Dans l'une, il fait part au Père Éverard Mercurian de l'émoi, ou, pour mieux dire, de l'irritation causée dans la ville par l'ordre que venait de recevoir le recteur Atienza de partir pour le Pérou. Il expose les causes de cette irritation, faiblesse de santé et demi-cécité du Père, influence et mécontentement de sa famille, services qui l'ont rendu cher à la population ; et ainsi, tout en prétendant ne vouloir que renseigner, il développe les motifs les plus persuasifs pour faire revenir sur la décision prise. En même temps, le recteur et les docteurs de l'université, par une adresse collective, inter-

(1) Descamps, II^e part., c. 6.

(2) Lettre du P. Atienza et de ses consultants à Éverard Mercurian, 1^{er} nov. 1578 ; de Suarez au même, 10 avril 1579 et 4 août 1579 ; du recteur et des docteurs de l'Université de Valladolid au même, 31 juillet 1579 ; du P. Atienza au même, 24 juillet 1579. — Arch. centr. S. J. — Cod. *Hispan. Epist.* 1579.

venaient de la même manière auprès du général. Seul, le Père Atienza remerciait son premier supérieur de lui avoir envoyé cet ordre, « qui l'avait, disait-il, rempli de consolation, en lui manifestant les desseins de Dieu sur lui », et il ajoutait qu'il allait se hâter de partir pour prendre le bateau à Séville. Il partit, en effet, parvint au Pérou, et y remplit avec grand fruit les fonctions de recteur et de provincial. Peut-être Suarez, trop exclusivement préoccupé du bien de son collège, dont il appréciait beaucoup le supérieur, n'avait-il regardé cette fois ni d'assez haut ni assez loin.

Une autre lettre du jeune consulteur donne des détails sur la situation du collège et sur les fonctions des professeurs de théologie. Elle insiste d'abord sur les embarras financiers contre lesquels on se débat sans pouvoir en sortir : la communauté, par suite des exigences du ministère, est devenue plus nombreuse qu'elle ne devait l'être ; le collège étant fondé, on ne reçoit pas et on ne peut pas recevoir d'aumônes, mais cette fondation, fort insuffisante, ne donne que des rentes chétives ; enfin il y a de grosses dettes : on s'achemine vers une faillite désastreuse, si le général n'y avise au plus tôt. Tout cela, refrain très ordinaire, à cette époque et à d'autres, dans les correspondances des maisons.

Il est question aussi de transformer une des trois leçons de théologie en leçon de cas de conscience. Suarez croit ce changement utile, mais il demande fort sagement que ce cours, au lieu d'être fait alternativement par les trois professeurs, soit confié à l'un d'eux d'une manière stable ; et comme il est en général fort peu recherché, il se montre prêt à s'en charger. Mais d'autres dispositions le laissèrent à sa chaire de dogme.

Dans cette même lettre, Suarez appelle l'attention du général sur certains privilèges auxquels prétendait son collègue Andrés Martinez, comme par une sorte de droit d'ancienneté. Ainsi, pour achever plus à l'aise ses matières, il s'était fait accorder une leçon supplémentaire, les jours de fêtes et de chômage, au grand déplaisir des élèves. Il s'était fait aussi dispenser d'une tâche commune à tous les professeurs.

« C'est dans ce collège, écrit Suarez, une obligation et une habitude que les professeurs aillent argumenter aux nombreux actes de théologie

qui ont lieu, au cours de l'année, à l'université et chez les religieux. Jusqu'à présent ils y allaient à tour de rôle. Mais voici que le P. Martínez en est exempté uniquement parce qu'il est le plus ancien de nous trois et qu'il a déjà plus longtemps que nous rendu ce service. Or il n'est pas reçu dans la Compagnie que l'âge seul crée ainsi des faveurs, surtout quand le fardeau qu'on ôte à l'un doit retomber sur les autres. Le P. Martínez d'ailleurs est le mieux portant de tous, et le seul qui se renferme dans son enseignement, sans jamais prêcher ni confesser. Et puis, il semble que nos anciens, et notamment le P. Martínez, aient eu à cœur de tout régler ici à l'instar de certain collège voisin où se font des cours de théologie — il s'agit de celui des Dominicains — et comme, dans ce collège, le plus ancien des professeurs n'est pas tenu d'aller aux actes, on voudrait qu'il en fût de même dans le nôtre. Mais sur ce point, quoi qu'il en soit des autres, l'imitation serait fâcheuse, car elle introduirait, sans nécessité, de ces distinctions et de ces privilèges, dont, chez nous, le nom seul et l'apparence furent toujours écartés. Au reste, là où il s'agit d'argumentation publique, les anciens moins que les autres doivent être exemptés, car ce sont eux surtout qui, avec plus de science, plus de pratique et de réputation, peuvent le mieux faire honneur à leur collège et à ses études. »

Cette même préoccupation inspirait au zélé professeur cette autre observation ou cette plainte, que les scolastiques placés à Valladolid étaient pris d'ordinaire parmi les plus faibles de santé, partant, les moins capables de donner à des cours de la vie et de l'éclat. Moins de vie et d'éclat, sans doute, que, plein du feu sacré, il ne l'aurait souhaité et ne l'avait espéré. Mais en réalité le jeune professeur de théologie réussissait mieux encore que n'avait réussi le professeur de philosophie et dans des fonctions plus hautes et sur un théâtre où le succès attirait davantage l'attention.

12. — Mais le succès ne l'empêcha pas de rencontrer à Valladolid les mêmes contradictions qu'à Ségovie, plus pénibles même, parce qu'elles s'en prenaient à des opinions qui touchaient de plus près à l'intégrité de la foi et qu'elles furent portées à un tribunal plus élevé. Cet incident est important dans la vie de Suarez : il pouvait le jeter hors de sa voie providentielle, il l'y fixa au contraire cette fois encore ; il pouvait altérer son honneur doctrinal, il l'affermi, et, avec lui, la confiance qu'il inspirait. Aussi allons-nous raconter le fait, en mettant sous les yeux, malgré

la longueur des citations, des lettres inédites, qui nous le montreront dans toute sa vérité.

A ce moment, dans les premiers mois de 1579, se trouvait dans la province de Castille, en qualité de visiteur, le Père Diego de Avellaneda, originaire de Grenade. Prêtre séculier, distingué par le talent et les fonctions, jusqu'à l'âge de trente-trois ans, puis religieux de grande vertu, professeur au collège romain, honoré de la confiance de Philippe II, donné pour conseiller à son ambassadeur à Vienne, choisi un instant pour confesseur de la reine de France femme de Charles IX, le visiteur, malgré tous ses mérites, ne paraît pas s'être acquitté de sa mission avec le tact et le succès qu'on pouvait espérer. Une lettre dit qu'il a agi plutôt en *alcade* qu'en supérieur de religieux.

Le recteur même de Valladolid, Jean de Atienza, se plaint des résultats fâcheux de sa visite, de son humeur impérieuse, de ses jugements sévères, et exprime le vœu qu'il quitte au plus tôt la maison et la province. Un peu plus tard, il écrit ces lignes :

« On dit que le Père Jean Suarez va être envoyé à Madrid et que le Père Avellaneda sera notre provincial à sa place. Le départ du Père Suarez serait un malheur, et son remplacement par le Père Avellaneda, un malheur plus grand encore. Je ne dis rien de sa sévérité, car, pour des religieux de bon tempérament, cela importe peu; mais il s'est montré si tortueux et si politique, qu'il s'est aliéné beaucoup de cœurs et n'en a gagné aucun. Et tel est le mécontentement qu'il a laissé après lui, que, pour le dissiper, il ne lui suffirait même pas de faire des miracles (1). »

Au cours de sa visite, Avellaneda était venu de Salamanque à Valladolid. De là, il écrivait au général, le 3 avril 1579 :

« Votre Paternité m'a recommandé de faire disparaître les opinions nouvelles et hasardées, surtout dans l'enseignement de la théologie. Depuis que je suis dans cette province, j'ai constaté moi-même trop de liberté en cette matière. Mais, de plus, voici que, de Salamanque, le recteur et les professeurs Ribera et Miguel Marcos m'écrivent qu'il est tout à fait urgent d'y porter remède et me pressent instamment de mettre la main à l'œuvre : autrement, tout en faisant beaucoup de bacheliers, nous laisserons s'introduire nombre d'opinions étranges et peu solides.

(1) Jean de Atienza à Éverard Mercurian. Valladolid, 4 avril et 9 juin 1579. Domingo de Alçola écrit aussi : « Es un Padre que tiene unas palabras muy doradas y açucaradas; pero debajo de ellas pone la pildora y la purga con que a desgustado el gusto de muchos. » — Arch. centr. S. J. — Cod. *Epist. Hisp.* 1579. Lettres 245 et 229.

On l'a vu dernièrement, disent-ils, à l'acte que soutenait un de nos scolastiques de Salamanque dans la salle de l'université. En répondant à une objection, il accorda que la bonté morale des vertus n'est formellement qu'une qualification extrinsèque; bien plus, que celle de la charité elle-même n'est pas autre chose. Aussitôt, le professeur de la chaire de *Prima*, Fray Bartolomé de Medina, dominicain, en tira cette conséquence, que dès lors notre justification ne suppose rien d'inhérent à l'âme, mais une simple dénomination extrinsèque, assertion inouïe, chimérique, hérétique, etc... et l'on triompha à nos dépens. Or, comme on m'avait écrit de Salamanque que ce collège de Valladolid était le foyer des opinions exotiques, j'en ai parlé à celui qui était en cause pour l'engager à y renoncer — il s'agit de Suarez. — J'ai trouvé chez lui quelque résistance; mais, comme il est bon religieux, il a promis de se conformer à tout ce que j'ordonnerais. Or, la règle que je prescrirai aux professeurs d'ici, sans leur dire que je le fais à cause de ce Père, règle que le recteur et les professeurs de Salamanque regardent comme le plus sûr remède et qu'ils veulent eux-mêmes garder exactement, c'est que nos professeurs ne doivent émettre ni soutenir aucune opinion contraire à la doctrine de saint Thomas, s'en tenant ainsi à nos Constitutions, qui nous le donnent expressément pour notre docteur. Il ne sera pas défendu cependant, dans l'enseignement et les argumentations, de donner parfois comme probable quelque opinion contraire à celle de saint Thomas, à condition qu'elle n'ait rien de dangereux et qu'on déclare tenir pour plus probable celle du saint docteur. Il va sans dire, que, de cette règle, est exceptée la question de l'Immaculée Conception, où saint Thomas n'est pas à suivre, attendu que, s'il vivait de nos jours, il penserait comme nous. Si cette règle est approuvée et imposée par Votre Paternité, du coup disparaîtront toutes les opinions imprudentes, et, avec elles, les causes de désunion entre nos étudiants, les partis se formant pour tel et tel professeur, et autres inconvénients plus graves encore. Dans le cas donc où mon projet d'ordonnance plairait à V. P., comme il plaît aux autres professeurs d'ici et aux Pères de Salamanque que j'ai nommés, il me serait utile de recevoir un mot à ce sujet. Je pourrai alors dire à ce Père que j'ai agi de concert avec V. P., qui désirait couper court à la trop grande liberté d'opinions. Je suis convaincu qu'il en tiendra compte à l'avenir et qu'il réformera même, dans le sens des doctrines communes, ce qu'il a déjà enseigné. Je déclare à V. P. que, s'il n'est pas porté remède à cet abus, la diversité des opinions se propagera, et, avec elle, la division des cœurs; la Compagnie en souffrira beaucoup au dedans, et, au dehors, nous passerons pour des novateurs, pour des hommes dont la doctrine n'est pas assez sûre. Et V. P. sait mieux que moi quel mal cette réputation nous ferait, quel obstacle elle opposerait au succès de nos ministères (1). »

(1) Diego de Avellaneda à Éverard Mercurian. Valladolid, 3 avril 1579. — Arch. centr. S. J. — Cod. *Epist. Hispan.* 1579.

Éverard Mercurian répondit, le 3 juillet suivant :

« Je ne vois pas qu'il y ait lieu de porter de nouvelles prescriptions touchant la conformité de notre enseignement théologique avec la doctrine de saint Thomas. Il suffit de s'en tenir à ce qui est dit dans la quatrième partie des Constitutions, à savoir qu'il faut suivre ordinairement sa doctrine, et la chose est ainsi comprise et pratiquée par la Compagnie dans toutes ses provinces. »

Avellaneda écrivit qu'il renonçait à son projet, remède extrême d'ailleurs, il le sentait, et qu'il se contenterait de recommander l'article des Constitutions qui lui était rappelé (1). Nous verrons plus tard, sous Aquaviva, cette question renaître avec plus d'acuité, au milieu des attaques auxquelles la Compagnie sera en butte, et donner lieu à diverses règles doctrinales.

Mais à quel point Suarez avait-il mérité le reproche que lui faisait Avellaneda ? Nous pouvons l'apprendre de son supérieur et de lui-même.

Le père Jean de Atienza, recteur du collège, écrivait, le 8 avril, au général :

« L'avis donné à Suarez de ne pas s'écarter de saint Thomas lui sera utile. Je crois cependant qu'au fond il n'y a pas eu grand'chose à reprendre. En théologie, il s'est toujours tenu d'accord avec la doctrine de ce maître, ne s'en écartant qu'une fois ou l'autre, et en des opinions que beaucoup d'auteurs refusent de lui attribuer ou qui ne sont pas de grande importance. Il aime d'ailleurs la doctrine du saint docteur et recommande de l'aimer, je le sais de science certaine. Toutefois, l'avertissement le portera à montrer dans les discussions plus de respect extérieur, quand on argumentera contre lui *ex auctoritate sancti Thomæ*. C'est d'après les apparences que jugent d'ordinaire les auditeurs. Or, il laissait en cela quelque peu à désirer. Grâce à Dieu, depuis qu'il a reçu l'avis, il s'est déjà mis à s'y conformer (2). »

13. — Suarez de son côté écrivit au général, le 10 avril 1579, une très longue lettre, dans laquelle il émettait d'abord son sentiment au sujet de quelques décisions de détails prises par le visi-

(1) Epist. gener. — Éverard Mercurian à Diego de Avellaneda, 3 juillet 1579. — Avellaneda à Mercurian. Logroño, 26 sept. 1579. — Arch. centr. S. J. — Cod. Epist. Hisp. 1579.

(2) Jean de Atienza à Éverard Mercurian. Valladolid, 8 avril 1579. — *Ibid.*

teur, passages déjà résumés ou cités plus haut. Il ajoutait ensuite :

« Pour ce qui me concerne personnellement, je n'ai qu'un mot à dire : le Père Avellaneda m'a très chaudement recommandé, de la part de V. P., de veiller dans mon enseignement à ne pas introduire des opinions nouvelles et à ne pas m'écarter de saint Thomas. Sans parler de nos Constitutions, déjà le Père provincial m'avait fait la même recommandation. Pour moi, je croyais avoir par le passé rempli mon devoir sur ce point : à coup sûr, j'y ai mis ma bonne volonté. Mais, pour l'avenir, je me propose de l'y mettre plus grande encore et de me conformer plus pleinement, de cœur et de paroles, à ces avis, autant que je le pourrai avec la grâce de Dieu. Pour m'y aider, ainsi qu'à l'amendement de bien d'autres défauts que je porte en moi, j'ai besoin que V. P. se souvienne de moi dans ses prières et saints sacrifices, et je le lui demande humblement pour l'amour de Notre-Seigneur (1). »

Le religieux humble et docile avait parlé le premier : après lui, allait parler le professeur, conscient de son rôle et de ses actes. La vertu n'interdit pas ces explications libres et loyales, destinées à éclairer les supérieurs ; elle les exige, au contraire. Si à l'obéissance aveugle se joignait le commandement aveugle, que deviendraient, avec cette double cécité, les enfants de lumière ? Nous donnons en entier la lettre de Suarez au général : elle est d'une importance capitale ; c'est en abrégé l'autobiographie, ou plutôt l'autocritique du théologien, une sorte de confession doctrinale.

Mon très Révérend Père en Jésus-Christ,

Ces jours derniers, j'ai longuement écrit à V. P. au sujet de ce collègue et j'ai dit un mot d'un point qui me regardait personnellement, mais un mot seulement, parce que je me proposais d'y revenir. Je le fais aujourd'hui.

J'enseigne ici la théologie. Or, le Père visiteur, à son récent passage, m'a dit que ma manière d'enseigner n'est pas telle qu'il la faudrait, qu'elle passe pour singulière et entachée d'opinions contraires à saint Thomas. Il y eut là quelques particularités que je fais, mon but n'étant pas de me plaindre, mais de rendre compte de ce que j'ai fait et de m'éclairer sur ce que je dois faire. Je suis en effet perplexe et ne sais trop ce qu'on veut de moi, si réellement on a été à ce point mécontent de ce que j'ai fait jusqu'à ce jour. Dans les explications suivantes, s'il se trouvait quelque mot qui parût tendre à ma louange, je prierais de ne pas l'entendre ainsi, car je ne

(1) Suarez à Éverard Mercurian. Valladolid, 10 avril 1579. — Arch. centr. S. J. — Cod. *Epist. Hispan.* 1579. Autographe.

veux point me louer, mais dire ce qui a besoin d'être dit. Tout revient à deux points.

D'abord, je suis convaincu qu'en tout ce que j'ai enseigné en théologie, j'ai suivi toujours les opinions les plus communes et les plus sûres, surtout dans les questions de quelque importance, et que j'ai marché appuyé sur la doctrine de saint Thomas, excepté sur un ou deux points. Pour le vérifier, il n'est pas de meilleur moyen que d'examiner ce que j'ai donné dans mes cours. En attendant que cet examen soit fait, car il faut du temps, j'envoie à V. P. un écrit, que le Père visiteur m'a remis, où sont consignées toutes les assertions nouvelles ou contraires à saint Thomas, qui, au jugement de celui qui les a recueillies, se rencontrent dans mes leçons. J'y joins, dans un autre écrit, l'exposé de mes vraies opinions et des fondements qui les appuient. Je ne prétends pas les défendre, mais montrer clairement ce qu'elles sont en réalité.

En second lieu, plusieurs circonstances, faciles à deviner, ont pu me créer cette mauvaise réputation, mais une surtout : c'est la méthode que je suis dans mon enseignement, méthode différente de celle de la plupart des autres. Car l'usage est, de nos côtés, de se borner à un enseignement de cahiers (1), de transmettre la doctrine à peu près telle qu'on l'a reçue, au lieu de l'étudier à fond et d'aller la puiser à ses sources, qui sont l'autorité, soit divine, soit humaine, et la raison, chacune selon sa valeur. J'ai voulu sortir de cette voie et creuser, pour trouver la vérité, jusqu'à ses racines mêmes. Il en résulte que mes leçons se présentent habituellement avec quelque air de nouveauté, qui leur vient, soit de la marche que je suis, soit du mode d'exposition, soit des preuves, soit de la manière de résoudre les difficultés, soit des problèmes que je soulève là où les autres ne le font pas, soit d'autres circonstances qui ne manquent pas de se rencontrer. Ainsi ma doctrine, sans être nouvelle, le devient par la manière dont elle est présentée et dont elle s'écarte de la routine des cahiers. Voilà tout ce que j'ai à dire à V. P. touchant ma doctrine et mon genre d'enseignement. Pour en établir la vérité, je m'en remets, comme je l'ai dit, à l'examen de ce que j'ai donné, pourvu toutefois que ce soit vu avec soin par des hommes capables de regarder et de comprendre, tels qu'il y en a tant, grâce à Dieu, dans la Compagnie.

Mais voici ce que je demande, en faisant appel à la charité de V. P. Si cet examen amène à constater, dans ma doctrine ou ma méthode, des inconvénients sérieux, ou quelques errements fâcheux, qu'on me le dise clairement, car mon seul désir est de me conformer en tout à la volonté de Notre-Seigneur. Je m'efforcerai de modifier tout ce qui paraîtra devoir être modifié ; et si je n'y parvenais pas, j'aimerais mieux remplir un

(1) « ...Ay costumbre de leer por cartapacios, leyendo las cosas más por tradicion de unos á otros, que por mirallas hondamente y sacallas de sus fuentes... »

autre emploi, sans donner lieu à des plaintes, plutôt que celui-ci, en y donnant lieu.

Et si on reconnaît que l'affaire ne valait pas tout le bruit qu'on a fait, je prie V. P. de donner des ordres pour que je puisse remplir mes fonctions avec paix et consolation. Car ces fonctions me coûtant le travail qu'elles me coûtent, travail énorme, et moi-même n'ayant d'autre désir que de m'en acquitter, autant que je le puis, à la satisfaction et au profit de tous, il n'est pas juste que je le fasse avec tant d'ennui et de trouble, avec ces soupçons en matière aussi délicate que la doctrine, rien n'étant plus propre, sans parler d'autres résultats, à faire perdre toute autorité.

J'ai vivement désiré me trouver auprès de V. P., en être connu, pour l'intérieur et l'extérieur, de vue, et non pas seulement par oui-dire. J'y trouverais un grand secours pour vivre content et pour traverser au mieux ces contre-temps et autres semblables, qui se rencontreront infailliblement dans cet emploi. Si l'occasion m'en est offerte quelque jour, ce sera pour moi grande consolation et grande joie. Mais tant que la volonté de Notre-Seigneur est autre, je m'y résignerai avec patience, bien sûr que la charité de V. P. me soutiendra, quelque part que je sois, qu'elle supportera mes défauts et m'aidera, par ses prières, à m'en corriger.

Que Notre-Seigneur daigne pour notre consolation conserver V. P. pendant de longues années encore et lui octroyer, selon ses désirs, l'accroissement de ses dons !

Valladolid, 2 juillet 1579.

De Votre Paternité
L'indigne fils et serviteur en Jésus-Christ
Francisco SUAREZ (1).

Tous ces documents mis sous les yeux, nous pouvons apprécier, comme elles le méritent, les plaintes qui s'étaient élevées contre Suarez. Dabord, la nouveauté de son enseignement n'en était que la valeur même. Enseignant mieux que les autres, il paraissait enseigner autrement ; sachant se frayer en dehors de la routine une voie meilleure, il semblait s'égarer loin de ceux qui ne sortaient pas du chemin commun. Il se séparait d'eux, en effet, mais pour aller plus vite et plus loin. Il aimait aussi et suivait saint Thomas, comme son institut le lui recommandait, mais il aimait de lui la doctrine, et non pas seulement le nom ; il voulait le contenu du vase précieux, et non pas seulement l'étiquette. De là, cette mauvaise humeur, que parfois il laissa paraître, lorsqu'un

(1) Arch. centr. S. J. — Cod. *Epistol. Hisp.* 1579. Lettre 249. Autographe.

adversaire, au lieu de se faire des armes des principes mêmes et des arguments bien compris du grand docteur, se retranchait commodément dans le *Magister dixit*, comme dans un lieu de refuge inviolable. Tout cela est plus que pardonnable chez un professeur.

Un détail est à noter en passant. Parmi les instigateurs de cette querelle, partie de Salamanque, le visiteur nommait Miguel Marcos. Ce Père, malgré tout son mérite, fut toujours, en Castille, le censeur le plus inquiet de Suarez et de ses doctrines. Il reparaitra, près de vingt ans plus tard, si agité de ce zèle à rebours, que, un instant, on se demandera s'il ne va pas y laisser quelque chose de sa tête ou de sa réputation méritée de bon religieux. C'est lui surtout que paraissent avoir en vue les biographes espagnols, dans leurs allusions discrètes à des oppositions, suscitées, de bonne foi mais hors de propos, contre notre théologien. En voici, pris dans Sartolo, un exemple qui est loin d'être le seul : « *De ces critiques sévères et pointilleuses qu'empira, touchant la nouveauté de ses doctrines, le zèle de quelques professeurs plus anciens de notre province, je ne dirai rien, parce que, la charité fraternelle en ayant été le principe, les blessures qu'elles devaient faire pouvaient recevoir quelque adoucissement de la droiture des intentions (1).* »

La conclusion de cette affaire fut tout à l'avantage de Suarez. Ses explications, si pleines de sincérité, de franchise et d'esprit religieux, durent satisfaire le général. Nous ignorons ce qu'il répondit alors : peut-être voulut-il attendre le résultat de l'examen auquel étaient soumis les cours incriminés. Mais bientôt nous le verrons donner, par ses actes mêmes, une réponse tout autrement significative que ne l'aurait été la lettre la plus élogieuse.

En attendant, le professeur trouvait, dans sa province même, sa justification. Cette fois, comme à Ségovie, le provincial Jean Suarez, ayant réuni les leçons de François Suarez, celles du moins qui avaient pu prêter à la critique, en avait envoyé une copie à Rome et soumis une autre à plusieurs savants religieux : c'est l'examen dont parlait la lettre qui vient d'être citée. Le jugement

(1) Sartolo, l. IV, c. ix.

des Pères de Castille fut entièrement favorable. Ils écrivirent en commun au provincial, qu'il y avait sans doute, dans ces cours, des nouveautés, mais si bien établies, si bien justifiées, qu'on ne pouvait les désapprouver. A Rome, ce fut mieux encore : loin de rien trouver à reprendre dans ces écrits, on conçut pour leur auteur une estime, dont on ne tarda pas à lui donner le plus éclatant des témoignages.

CHAPITRE II

Au Collège Romain

(Octobre 1580 - Août 1585)

1. Suarez est appelé à Rome. — 2. Le Collège Romain. — 3. Grégoire XIII au cours de Suarez. — 4. Succès, traités enseignés. — 5. Ses élèves, Lessius. — 6. Suarez, malade, est remplacé par Vazquez. Profession. — 7. Mort de son frère, Gaspar de Toledo. — 8. Le neveu remplace le frère dans la Compagnie. — 9. Suarez et le *Ratio Studiorum*. — 10. Son opinion sur le catalogue prohibitif de propositions. — 11. Sur l'étude négligée de l'Écriture Sainte. — 12. Sur la durée du cours de théologie. — 13. Sur le système de la dictée. — 14. Sur l'uniformité des méthodes. — 15. Projet d'organisation de hautes études à Rome.

1. — Vers la fin de l'année scolaire 1579-1580, Claude Aquaviva, alors provincial à Rome, était en quête d'un professeur pour la principale chaire de théologie du collège romain. Il le fallait excellent : ce collège était, de tous ceux de l'ordre, le plus en vue et le plus important ; ses élèves lui venaient de tous les pays, où ils rapportaient ensuite la doctrine qu'ils y avaient reçue, pour la communiquer à d'autres. L'enseignement qui s'y donnait était, en quelque sorte, un enseignement universel.

Aquaviva ne trouvant pas autour de lui l'homme dont il avait besoin, s'adressa à l'assistant d'Espagne, le Père Gil Gonzalez. Celui-ci répondit que le professeur le meilleur, à son sens, qu'il

pût indiquer en Espagne, était François Suarez, qui à ce moment enseignait la théologie à Valladolid. Mais il ajouta qu'on lui reprochait quelque tendance vers les nouveautés et que ses écrits avaient été récemment envoyés pour être examinés. Aquaviva se les fit remettre et les parcourut. Aussitôt, son choix fut fait, tant il avait été frappé de la solidité, de l'ampleur, de la lumineuse clarté de ces leçons. Il alla donc prier le Père général de lui accorder Suarez pour le collègue romain (1).

Éverard Mercurian, à la date du 15 juin, écrivait au Père Antoine Marcen, provincial de Castille :

« Envoyez-nous le Père François Suarez, dès qu'il pourra se mettre en route. Il convient qu'il soit ici quelques mois avant de commencer ses fonctions, pour se mettre au courant de diverses choses qu'il lui sera utile de connaître tout d'abord. »

Une autre lettre était adressée en même temps à Suarez lui-même :

« Ordre a été expédié au provincial de vous faire partir pour l'Italie et pour Rome au premier moment favorable, en vous donnant un compagnon. Ayez soin de votre santé pendant ce voyage, qui devra s'effectuer au temps des grandes chaleurs. Je prie Notre-Seigneur de vous donner les forces nécessaires pour ce long trajet et pour les travaux que demandera de vous son service. Vous nous préviendrez de votre arrivée en Italie et nous vous ferons savoir si vous devez venir aussitôt à Rome, ou vous reposer dans quelque collège voisin (2). »

Il est à croire que Suarez partit pour Rome sans déplaisir. Il n'y allait pas, comme il l'avait tant désiré, pour y compléter sa formation religieuse et scientifique, le temps en était passé. Mais il y verrait du moins son premier supérieur, il vivrait de la vie de la Compagnie, là même où la pensée créatrice du fondateur devait s'être conservée dans toute son intégrité et toute sa fécondité; et, au centre même de l'unité catholique, il enrichirait son âme des grâces qui y coulent plus abondantes, son esprit des traditions doctrinales qui gardent dans sa pureté le dépôt de la foi.

Nous ignorons l'itinéraire qu'il suivit pour se rendre d'Espa-

(1) Sartolo, I, II, c. 5. — Descamps, II^e part., c. 7.

(2) Arch. centr. S. J. — *Castell. Epist. gener. 1580-83.* — Éverard Mercurian à Ant. Marcen, provincial de Castille, 15 juin 1580; à Fr. Suarez, 25 juin 1580.

gne en Italie. Un mot cependant du général au provincial de Castille, 25 juillet, ferait croire qu'il prit la voie de mer :

« Du Père François Suarez et du Père Ortiz son compagnon, nous n'avons aucune nouvelle..., mais je pense qu'ils seront à Barcelone, attendant l'occasion de passer la mer, après avoir manqué les dernières galères parties de là. »

Cette attente forcée expliquerait le retard de leur arrivée à Rome : ils ne s'y trouvèrent qu'au mois d'octobre, vers le 10 selon les uns, le 31 selon d'autres, à peine à temps, ou trop tard, pour l'ouverture des cours, qui avait encore lieu le 18 de ce mois, en la fête de saint Luc (1). Suarez n'y trouva plus celui qui l'avait appelé. Éverard Mercurian était mort le 1^{er} août; Aquaviva allait lui être donné pour successeur.

2. — Le collège romain avait vite progressé, depuis le jour où le Père Pelletier l'établissait, aux pieds du Capitole, dans une petite maison, avec quatorze scolastiques et quelques enfants des classes inférieures. Bientôt, il avait fallu le transférer de ce local trop étroit dans un autre plus vaste, situé entre le Gesu actuel et la Minerve, puis dans un ancien palais-Salviati à côté de l'église *Santa-Maria in via lata*, enfin sur l'emplacement actuel, dans de

(1) Dans un MS. du collège romain intitulé *Origine del Collegio romano ed i suoi progressi*, on lit à l'année 1582 : « Quest'anno incomincio l'apertura de' studj alli 2 di novembre, e alli 3 incomincio a leggersi. Prima si faceva l'orazione de' studj al giorno di S. Luca e nel giorno doppo s'incominciava a leggere. » Ce changement fut fait à la suite de la réforme du calendrier par Grégoire XIII. (Bibl. Victor-Emm. MS. *Gesuitici*, MS. 1433-3562, p. 144.)

Quant aux vacances, un règlement, confirmé en 1593, les fixait ainsi : « Ab octavo die septembris inchoantur vacationes generales. Et quidem scholæ superiores vacant ab eo die usque ad initium novembris : nam secunda die novembris aperiuntur scholæ habeturque oratio de scholarum renovatione. Rhetores vacant per integrum mensem, professores humanistæ per tres hebdomadas ; grammatici primæ classis per duos ; reliqui per unam. Porro theologi et philosophi continuant exercitaciones repetitionum et disputationum per quindecim dies post inchoatas vacationes. » (Arch. centr. S. J. — MS. *Ordinat. et Epist. generalium*.) Deux mois avant les vacances, du 8 juillet au 8 septembre, à cause des chaleurs, certains cours supérieurs cessaient et les autres, dès lors moins fréquents, ne se faisaient que le matin.

Cette parcimonie de vacances et leur gradation, mesurée à l'âge des écoliers, contraste beaucoup avec nos mœurs pédagogiques d'aujourd'hui. Mais il est à remarquer que ces règlements n'étaient faits que pour des externes, le collège romain n'ayant pas de pensionnaires. De plus, on pensait alors qu'il fallait faire étudier le jeune élève moins de temps chaque jour, mais d'une manière plus continue. C'était mieux connaître ce que demande la nature de l'enfant, dont le tempérament encore faible ne peut pas supporter une journée trop remplie et dont les facultés mobiles oublient, pendant une trop longue interruption, ce qu'elles avaient appris.

modestes constructions qui s'y trouvaient alors. Installation bien insuffisante encore.

« Cette année 1579, au mois de juillet, dit une ancienne chronique, le pape a daigné venir visiter notre collège, où il a été complimenté par le Père Étienne Tucci. Il a vu de ses yeux l'état misérable des maisons où nous habitons : elles lui ont fait pitié (1). »

Cette pitié ne fut point stérile. Le pape était Grégoire XIII : il allait bâtir le beau et vaste édifice où devait se perpétuer, jusqu'à l'usurpation piémontaise, l'université Grégorienne.

« Aujourd'hui 11 janvier 1582, dit la même relation, a été posée la première pierre du nouveau collège par le cardinal Philippe Boncompagni, neveu du pape. Il a dîné au collège, ainsi que le prince Boncompagni et plusieurs autres. Pendant le repas, on a célébré cet heureux événement en vingt-six langues. »

Ceux qui parlaient tous ces idiomes étaient les jeunes Jésuites, qui habitaient dans le collège et en suivaient les cours supérieurs. Mais ce n'était là, pour le nombre, que la minime partie des élèves de tout âge et de tout degré qui affluaient de tous les points de la ville. La relation d'une fête du temps en fait passer devant nos yeux, dans la description d'une procession, le long défilé.

« En tête marchaient cinq trompettes qui ne cessaient de jouer. Derrière eux venait la croix, entre des acolytes portant des chandeliers, puis les orphelins qui suivent nos classes. Après eux venaient tous les élèves des classes inférieures, une torche à la main, marchant deux à deux dans cet ordre : d'abord les élèves des trois sections de la dernière classe de grammaire, puis des trois sections de la seconde classe, puis des trois sections de la troisième classe. Après eux les humanistes et les rhétoriciens. A la suite des classes inférieures, arrivaient les classes supérieures dans l'ordre suivant : logiciens, physiciens, métaphysiciens, casuistes, et en dernier lieu les théologiens (2). »

C'était, on le voit, le collège complet, le collège-université, recevant l'enfant dès qu'il pouvait apprendre et n'abandonnant le jeune homme qu'à l'âge où il n'avait plus à être élève. Quarante ou cinquante Jésuites dirigeaient toute cette jeunesse, ou lui dis-

(1) Même MS. *Origine del Coll. rom.*

(2) Arch. centr. S. J. — MS. *Memorie della Compagnia in Roma.*

tribuaient l'enseignement. Parmi eux se trouvaient des hommes de grand mérite, Robert Bellarmin, déjà connu par ses luttes contre les hérétiques, le célèbre mathématicien Christophe Clavius, des humanistes distingués tels que Torsellini et Orlandini (1). François Suarez était digne, lui aussi, de faire partie de cette élite et de lui apporter le concours de sa science et de sa vertu. Cependant, quand il parut, on fut surpris : âgé de trente-deux ans seulement, modeste et réservé, rien en lui n'indiquait le professeur éminent qu'on était allé chercher jusqu'au fond de l'Espagne. Bientôt, on le jugea mieux, en le voyant à l'œuvre.

3. — Mais déjà, si nous en croyons ses historiens, la réputation qui l'avait précédé avait été confirmée par une circonstance qui le fit regarder comme un homme d'un mérite peu commun. Le souverain pontife Grégoire XIII serait venu en personne assister à sa première leçon. Le fait est affirmé par toutes les biographies, tous les dictionnaires historiques, partout où se rencontre l'éloge, même sommaire, du théologien (2). Et en vérité, on ne peut guère mentionner rien de plus significatif à la louange d'un professeur. Mais cette visite a-t-elle eu lieu réellement ? Elle serait déjà extraordinaire, s'il s'agissait d'un maître vieilli dans les luttes doctrinales et en possession d'une vaste renommée. Or, Suarez était encore, dans le monde et même à Rome, presque un inconnu. L'unanimité des auteurs ne saurait ici en imposer beaucoup, car les suivants répètent ce qui a été dit par les précédents, sans le contrôler. Toutefois, les premiers s'appuient sur un témoignage trop grave et trop précis pour qu'il soit possible de n'en pas tenir compte. Dans son *Teatro de las Iglesias de España*, l'historien Gil Gonzalez d'Avila cite Suarez parmi les grands hommes qui ont illustré l'université de Salamanque, et, après avoir fait en quelques mots son éloge, il ajoute :

« Son ordre l'envoya à Rome pour enseigner la théologie au collège romain que venait de bâtir Grégoire XIII. Le premier auditeur qu'il eut

(1) Arch. centr. S. J. — *Rom. Catal.* 1571-1597.

(2) Descamps, II^e part., c. 7. — Sartolo, I, II, c. 6 — Massei, c. 8. — Etc.

à sa première leçon fut le pontife lui-même. Je l'atteste et puis le faire, car je me trouvai présent et j'entendis cette leçon (1). »

En présence d'une pareille affirmation, il faut admettre, semble-t-il, la vérité du fait ; mais il est difficile d'en déterminer les circonstances. Cela se passa, d'après le texte cité, *dans le collège que venait de bâtir Grégoire XIII*. Or, c'est dans l'ancien collège que Suarez commença ses cours. Nous avons vu que la première pierre du nouveau ne fut posée que le 11 janvier 1582, donc un an et demi après. Faut-il concilier entre elles ces données divergentes, en disant que Grégoire XIII vint entendre la première leçon que fit Suarez dans le nouveau collège à son inauguration ? Ce serait sans doute moins honorable pour le professeur, mais peut-être plus vraisemblable. Ajoutons que la chronique déjà citée du collège romain ne fait nulle mention spéciale de la faveur dont nous nous occupons, bien qu'elle relate plusieurs visites du pape. Ainsi, elle nous apprend que le 28 octobre 1584, fête des saints apôtres Simon et Jude, le pape inaugura, en les visitant, les nouvelles classes du collège romain.

« Il voulut, dit-elle, les parcourir toutes. Elles étaient tapissées de compositions en son honneur ; dans chacune il trouvait les élèves réunis et l'un d'eux le saluait en récitant un distique. »

Serait-ce alors que le pape, s'arrêtant plus longtemps dans la salle de théologie, aurait écouté, au lieu de ces deux vers, trop maigre hommage pour des théologiens, une leçon ou quelque dissertation académique prononcée par Suarez en son honneur(2) ?

(1) « Embiote su Religion á Roma que leyesse teologia en el colegio romano que acabava de edificar Gregorio XIII. El primer oyente que tuvó en su primera lición fue el mismo Pontífice. Doy testimonio dello que me halle presente al caso y oy la lición que leyó. » — D'après le *Diccionario universal de Hist. y de Geogr.*, de Fr. de P. Mellado, Gil Gonzalez Davila (ou de Avila) fut envoyé à Rome, très jeune encore, *siendo muy niño*, pour y faire partie de la maison du cardinal Pedro Deza, promu en 1578 et mort en 1600. Le *Diccionario Enciclopédico* de Montaner y Simón le fait naître lui-même en 1578 et mourir en 1658. Si cette date de naissance est exacte, Davila n'aurait eu que deux ans lors de la première leçon de Suarez. Mais il ne paraît pas possible de l'admettre. On sait, en effet, que Davila revint de Rome à vingt ans, qu'en 1597 il était déjà de retour, puisqu'il publia cette année-là un ouvrage à Salamanque, et probablement même de retour depuis un certain temps ; enfin, qu'il mourut en 1658 plus qu'octogénaire et tombé en enfance à cause de son grand âge : données qui ne permettent pas de placer sa naissance après 1577, mais engagent à la placer vers 1575.

(2) On pourrait objecter que, d'après une note précédente, les cours ne s'ouvraient alors que le 2 novembre et non le 28 octobre, date de cette inauguration des classes. Mais il put très bien arriver que, le pape voulant visiter les nouvelles classes avant l'ouverture des cours, on y ait convoqué pour ce jour-là les élèves.

Les documents nous manquent pour faire un choix définitif entre cette explication et l'assertion plus simple, trop simple peut-être, des anciens auteurs.

4. — Ce qui est plus certain et plus important aussi, c'est que l'enseignement de Suarez ne fut pas moins goûté à Rome qu'il l'avait été en Espagne.

« Il y enseigna cinq ans et avec le plus grand éclat, » dit la chronique du collège romain (1).

Toutefois, on peut se demander si son talent fut, à Rome, en dehors de sa classe, apprécié de tous à sa juste valeur? Un mot du registre des informations de 1584 porterait à en douter :

« François Suarez : santé médiocre — il souffre de la poitrine — très bon jugement — talent moyen — très versé dans la théologie — tempérament mélancolique — apte à tout, mais surtout à l'enseignement de la scolastique (2).

Talent moyen ! Ce mot, il est vrai, dans le style de ces informations, n'indique rien qui reste au-dessous d'un bon et estimable niveau ; mais, même entendu dans ce sens, il s'harmonise bien mal avec les autres lignes du portrait, et paraît par trop parcimonieux envers un génie tel que Suarez. Le recteur Benedetto Sardi, auteur sans doute de ces informations, se connaissait-il peu en homme ? Ou bien Suarez ne se fit-il pas assez connaître ? De ces deux explications, lesquelles d'ailleurs ne s'excluent pas, la première n'a rien d'impossible ; la seconde est très vraisemblable. Jeune encore, étranger, d'un nom que nul ouvrage n'avait déjà porté dans le public, modeste comme partout dans sa chaire, où, sans souci de l'éclat, il ne cherchait que la richesse du fond et la clarté de la forme, renfermé dans son emploi et dans ses études, Suarez put ne laisser paraître que les qualités d'un excellent professeur et tenir dans l'ombre les dons d'un génie théologique de

(1) « Ve la lesse (la teologia)... con sommo plauso. » (M^s. déjà cité : *Origine de Collegio romano*).

(2) Arch. centr. S. J. — *Rom. Catal. an. 1584* : « Francesco Suarez : Vires mediocres ; laborat dolore pectoris ; valet judicio ; mediocri ingenio ; in theologicis optime versatus ; melancolicæ complexionis ; ad omnia aptus, præcipue ad docendam scholasticam.

premier ordre. Entouré d'hommes que de longs et importants services, que des écrits remarquables avaient déjà illustrés, il se peut qu'il n'ait pas alors été regardé comme l'égal de ceux qu'il devait plus tard atteindre et dépasser de bien loin. A cela sa gloire n'aurait rien à perdre, pas plus que son caractère ni sa vertu.

Il serait intéressant d'établir, à toutes les étapes de son enseignement, la série chronologique des matières qu'il expliqua dans ses chaires successives. Pour Valladolid, nous avons pu le faire : pour Rome, nous le pouvons aussi. D'abord, l'éditeur du volume posthume *De fide, Spe et Charitate* dit formellement dans sa préface que Suarez enseigna ce traité des vertus théologiques à Rome. En second lieu, Suarez lui-même dira dans une lettre à un de ses confrères : « J'ai enseigné le traité de l'incarnation à Rome en 1584 et 1585 (1). » Et voici qui complètera ces premières données et les précisera. Parmi les manuscrits de la bibliothèque de Carlsruhe se trouvent cinq de ces cahiers, si nombreux dans les anciennes bibliothèques, où les élèves écrivaient en classe les leçons des professeurs (2). Les titres indiquent que ces traités ont été pris aux cours de Suarez, à Rome et à la date qui répond à son enseignement. Les voici :

Année 1581-1582 : — *De voluntario et involuntario* (Saint Thomas (2^a. 2^{ae}, q. vi) commencé le 20 octobre 1581. — *De vitii et peccatis* (q. LXXI) du 12 février au 11 août 1582.

Année 1582-1583 : — *De gratia* (q. cix) commencé le 4 novembre 1582. — *De fide*, commencé le 4 mai 1583.

Année 1583-1584 : — *De præcepto fidei*, commencé le 4 novembre 1583.

Année 1584 : — *De incarnatione*.

Sans date : — *De charitate*.

Ce traité de la charité doit venir après celui de la foi et se rapporter à l'année scolaire 1583-1584. Les cours commencent, en 1581, le 20 octobre, ensuite le 4 novembre, différence qui est en parfait accord avec ce qui a été dit plus haut. Rien n'indique à

(1) Suarez. *De Fide, spe et charitate*. Balthazar Alvarez Benevolo Lectori. — Lettre de Suarez au P. François de Benavides, recteur du collège d'Alcala, Avila, 15 septembre 1599 : « Lo de incarnatione ley en Roma el ano de 84 y 85. »

(2) Bibliothèque de Carlsruhe. MS. *Unbestimmter Herkunft*, 24, 26, 28, 34, 35.

quelle plume sont dûs ces manuscrits. Ne serait-ce pas à l'un de ces élèves du collège germanique, qui depuis sa fondation suivent les cours de l'Université grégorienne et reviennent ensuite dans leurs pays allemands pour y défendre la foi catholique? Cet auditeur de Suarez ne nous apprend rien de la première année de Rome, 1580-1581. Mais elle dut être remplie par les questions de *Fine ultimo hominis, de Beatitudine, etc.*, auxquelles font suite les traités indiqués pour les années suivantes. En résumé, nous voyons que le professeur, qui avait commencé à Valladolid son enseignement de la théologie par la première partie de la *Somme*, le continua sur la seconde et aborda ensuite la troisième. C'était l'ordre naturel et le plus avantageux aussi pour une parfaite formation.

5. — Le collège romain offrait aux professeurs un avantage auquel d'ordinaire ils ne sont pas insensibles. Nous avons vu Suarez, à Valladolid, se plaindre de n'avoir à ses cours qu'une douzaine de jeunes Jésuites et la plupart trop faibles de santé. A Rome, plus de cent scolastiques remplissaient le collège, et la moitié environ suivait le cours de théologie. Jeune communauté d'une rare distinction et d'une admirable ferveur, disent les écrivains de l'époque. Saint Louis de Gonzague allait y venir, et l'on sait qu'il s'y trouva au milieu de compagnons dignes de converser avec un saint, de recevoir les premiers ses exemples, de lui en donner à leur tour dont il put lui-même profiter (1). Aux cours, ces religieux se trouvaient mêlés à de nombreux élèves

(1) Quelques auteurs (par exemple Descamps, V^e part., c. 12) veulent à tout prix accorder à Suarez l'honneur d'avoir eu Louis de Gonzague pour élève et à Louis de Gonzague l'honneur d'avoir eu Suarez pour maître. Il n'en fut rien : Suarez quitta Rome à la fin de l'année scolaire 1584-85. Louis n'y vint que pour l'année scolaire 1586-87. Dans le MS. déjà cité : *Origine del Collegio romano*, on lit à l'année 1587 : « Année heureuse entre toutes pour le collège romain par l'acquisition de son nouvel hôte, Luigi di Gonzaga. Il avait étudié la métaphysique sous le P. Paolo Valla, et, au bout de six mois passés au collège romain, il soutint publiquement, dans la grande salle, des thèses sur la philosophie entière. »

Les catalogues le signalent ainsi :

En 1587 : « Luigi Gonzaga : Castiglionensis in Lombardia; ætas : 19 ann.; vires : imbecilles; tempus societatis : ab anno 1585 in noviciatu; tempus studiorum : extra societatem cursui (philosophiæ), nunc theologus anno 1^o... »

En 1598 : « Aloysius Gonzaga : Mantuanus; ætas : 23 ann.; vires : infirmus; tempus societatis : 5; studia : extra, humanitati et philosophiæ; in soc. theologiæ 4 ann. » — Il mourut l'année suivante.

externes, germaniques et autres pensionnaires de divers collèges. En dehors même des leçons, ils avaient avec eux des relations fréquentes. « Dans chaque cours, dit le coutumier du collège romain alors en vigueur, on désigne quelques-uns de nos Frères, pour converser avec les élèves externes et leur faire du bien (1). » C'est ici, comme nous l'avons vu à Salamanque, l'apostolat des étudiants du dehors par ceux du dedans, et l'apport de ceux du dehors à la formation apostolique de ceux du dedans. Plusieurs de ces élèves de Suarez ont laissé des traces glorieuses dans l'histoire de la Compagnie, trois surtout qui dépassèrent, chacun dans sa voie, tous les autres : Mutius Vitelleschi, le successeur d'Aquaviva dans le généralat, Henri Garnet, l'illustre martyr anglais, et Léonard Lessius, l'auteur de savants et pieux ouvrages de théologie et d'ascétisme.

Sur ce dernier, comme sur Luis de la Puente à Valladolid, Suarez exerça une influence particulière. Jeune encore, Lessius avait étudié, puis durant sept ans enseigné la philosophie à Douai. En même temps, il apprit seul la théologie. Sa méthode de travail mérite d'être mentionnée. Il lisait une question dans un bon auteur, assez attentivement pour en retenir les données et les aspects divers. Puis, il fermait le livre et fermait aussi la fenêtre de sa cellule, pour s'obliger à réfléchir sans distractions et sans autre guide que son intelligence. Alors, dans ces ténèbres extérieures, seul en face de son problème théologique, il en déterminait nettement la position, cherchait les diverses solutions qu'on pouvait imaginer, précisait celle qu'avait apportée l'auteur, discutait les arguments qui l'appuyaient, marquait les points faibles par où elle pouvait être attaquée, enfin s'arrêtait lui-même à celle qui lui paraissait préférable. Ce n'est qu'alors, après avoir ainsi traité et comme écrit dans son cerveau toute sa doctrine, que, rouvrant à la lumière la chambre et les yeux, il prenait la plume pour résumer brièvement la matière et noter les difficultés qui restaient encore à résoudre.

Cette méthode procura à Lessius les avantages ordinaires de

(1) Arch. centr. S. J. — *Romana, Histor. Coll. rom.*, t. I, docum. v, 1574 : « Consuetudini del collegio romano. »

l'effort personnel, vigueur de l'intelligence, puissance d'invention, originalité des conceptions. Mais, poussée à l'excès, elle faillit compromettre le succès d'études faites sans autre maître que soi-même.

Il fut envoyé à Rome pour y repasser sa théologie, tout en remplissant les fonctions de répétiteur au collège anglais. Suarez, chargé de le diriger, remarqua vite la perplexité d'esprit qui l'arrêtait. Partagé entre l'instinct naturel et l'habitude de suivre les lumières de sa raison et une crainte respectueuse de s'écarter des grands docteurs catholiques, il restait, sur plusieurs questions importantes, hésitant et ne sachant comment avancer. Suarez dissipa ses appréhensions, en lui faisant comprendre qu'il était permis, et qu'il devait lui-même se permettre, sans scrupule, de s'écarter parfois des maîtres, en des opinions qui n'intéressaient ni la foi ni les mœurs. Il savait que ce conseil s'adressait à un esprit trop sage et trop droit pour en abuser. Lessius s'enhardit, prit confiance en ses propres pensées et y gagna une grande fermeté intellectuelle. Plus tard, quand il écrira son traité de la *Prédestination*, Suarez trouvera, mais à tort, que son disciple a trop bien profité de sa direction (1).

6. — Jeune encore comme il l'était et réussissant comme il réussissait, il semblait que Suarez dût poursuivre longtemps encore, au collège romain, sa carrière de professeur. Bientôt, cependant, il fallut songer à lui trouver un remplaçant. La lettre suivante d'Aquaviva à Fabio de Fabiis, provincial de Rome, alors à Pérouse, en donne la raison ; elle est du 25 juillet 1585 :

« Je dois informer Votre Révérence, bien que déjà, si je ne me trompe, le recteur du collège lui ait écrit à ce sujet, que le Père François Suarez, très affaibli et souffrant à la suite de ses fatigues passées, doit absolument être déchargé de ses fonctions et renvoyé en Espagne. Pour le remplacer, on propose le Père Gaspar Gonzalez ou le Père Tosca ou le Père Jean Azor ou le Père Gabriel Vazquez, actuellement professeur à Alcalá, où on est très satisfait de son enseignement (2). »

(1) *De Vita et Moribus Leonardi Lessii*, cura et sumptibus Thomæ Courtois, Bruxellæ, 1640. (Ch. iv.)

(2) Arch. centr. S. J. — *Roman. Epist. gener. 1580-1591*. — Aquaviva à Fabio de Fabiis, provincial, à Peruggia, 27 juillet 1585.

Suarez, en effet, s'était trouvé très mal du climat de Rome, dont l'influence avait été aggravée aussi par des travaux excessifs et par les austérités : des humeurs, des fluxions, des affections de poitrine l'avaient fait beaucoup souffrir. Il avait cherché du soulagement dans la plus sévère abstinence, retardant son repas jusqu'au soir et l'allégeant le plus possible. Cette hygiène lui avait bien procuré un peu plus de liberté de tête pour l'étude, mais au détriment de son corps, qu'elle avait de plus en plus amaigri et affaibli. De là, l'avis des médecins qui le renvoyaient en Espagne.

Trois jours après la lettre précédente, Aquaviva écrivait au Père Antoine Marcen, provincial de Tolède :

« La nécessité, où se trouve le Père François Suarez, de refaire sa santé et ses forces affaiblies par le travail, nous oblige à nous priver de lui et à l'envoyer dans un pays où l'air lui sera plus favorable. Pour le remplacer, nous avons besoin du Père Gabriel Vazquez, en ce moment professeur à Alcalá. Tout bien pesé, c'est lui qui paraît le plus capable de donner ici la satisfaction qu'on attend. Faites-le partir sans retard. Je sais qu'il sera vivement regretté au collège d'Alcalá, et d'autant plus que le Père Azor, lui aussi, est retenu à Rome. Aussi je compte sur votre prudence pour exécuter cet ordre et le faire agréer du Père recteur. Vous lui ferez observer d'abord que la chaire du collège romain exige, surtout dans ces temps-ci, un homme d'une science qui lui fasse honneur, d'une vertu et d'un caractère qui aident à l'union des cœurs. Vous ajouterez que le Père François Suarez accepte de remplacer le Père Vazquez. Il le pourra, tout en se reposant, parce que, ayant achevé ici le traité de l'incarnation, que le Père Vazquez enseigne chez vous, il n'aura besoin, pour le continuer, ni de travailler beaucoup, ni de négliger le soin de sa santé. Quant à son talent, il vous est connu : vous pourrez donc vous porter garant de sa capacité et de son mérite. Je vous expédie cette lettre par la voie de France, sans attendre le courrier d'Espagne, parce que, les cours s'ouvrant ici le 1^{er} novembre, il faut que le Père Vazquez parte au plus tôt pour arriver à temps, ou du moins avec le moins de retard qu'il se pourra. S'il n'a pas fait encore la profession, faites-la lui faire, en le dispensant de tout ce qui pourrait retarder son voyage : il vaut mieux qu'il l'ait faite avant de partir, que d'avoir à la faire ici à son arrivée. Je voudrais pouvoir lui indiquer exactement les matières qu'il devra enseigner. Ce sera probablement ce qui reste de la troisième partie de saint Thomas, c'est-à-dire les sacrements, mais ce n'est pas encore certain : qu'il apporte donc tous ses écrits. Le Père Suarez partira d'ici au milieu du mois d'août, pour passer en Espagne à la première occasion. On assure qu'il trouvera

des galères au commencement de septembre. Il se rendra le plus tôt possible à Alcalá. Je vous renverrai le Père Azor dès qu'il en aura fini avec le *Ratio studiorum*, dont il s'occupe encore, ainsi que je vous l'ai déjà écrit (1). »

Vazquez fit, au mois de septembre, sa profession au collège de Belmonte, dans sa ville natale même, et partit aussitôt avec le Père Paterno pour l'Italie, tandis que Suarez était déjà sur le chemin de l'Espagne (2).

La recommandation, faite dans la lettre précédente au sujet de la profession de Vazquez, fut probablement une précaution inspirée par le malentendu qui avait retardé celle de Suarez. Il avait quitté l'Espagne au moment où l'on venait d'y envoyer l'avis qui l'appelait à la faire. Les supérieurs de la province pensèrent qu'il la ferait en arrivant à Rome : ceux de Rome pensèrent qu'il l'avait faite avant de venir, et les uns comme les autres n'y songèrent plus. Pour lui, prenant à la lettre la règle de saint Ignace, qui réserve aux supérieurs toute l'initiative au sujet de ces promotions, il ne dit rien et attendit. Près de trois ans plus tard, il arriva que quelques-uns de ses collègues furent amenés, au cours de leur conversation, à se demander depuis combien de temps il était religieux et profès de l'ordre ; et, comme ils ne savaient où trouver ce renseignement, ils allèrent l'interroger lui-même. La méprise ainsi découverte fut aussitôt réparée : le 29 mai 1583, fête de la Pentecôte, il fit la profession avec neuf autres Pères, entre les mains du Père général, dans l'église de la maison professe. Le vendredi suivant, 3 juin, dans la chapelle des scolastiques du collège romain, en présence du recteur, le Père Benedetto Sardi, il prononça les vœux simples qui complètent les engagements des profès (3). Par suite des circonstances, il avait

(1) Arch. centr. S. J. — *Tolet. Epist. gener. 1584-1588*. — Aquaviva à Ant. Marcen 30 juillet 1585.

(2) Les biographes semblent s'être concertés pour donner au séjour de Suarez à Rome une durée de huit ans (Descamps, II^e part., c. 8 ; Sartolo, I, II, c. 7 ; Massei, c. 8 ; etc.). Ils se trompent tous ensemble. Les documents cités ont établi clairement, qu'arrivé en octobre 1580, Suarez partit en août 1585 : ce séjour fut donc à peine de cinq ans.

(3) Arch. centr. S. J. — *Liber eorum qui professionem emisierunt ab anno 1581* : « 29 maii 1583, Romæ in manibus Patris Generalis : Jacobus de Cisneros, Ludovicus Mansenius, Lucas Pinellus, Franciscus Suarez, Franciscus Vaez, Franciscus Rodriguez-

été profès des trois vœux après sept ans seulement de vie religieuse ; par suite d'un oubli, il n'était profès des quatre vœux qu'après dix-neuf ans : son silence seul, sans parler de tout le reste, avait prouvé combien il méritait de l'être plus tôt. Il ne garda de ce retard aucun ressentiment. Dans son traité de l'Institut de la Compagnie, il se fait l'apologiste de cette règle de saint Ignace, qui, sans fixer un temps après lequel le religieux aurait droit à la profession, la laisse à la libre décision des supérieurs. Mais, objecte-t-il, s'il en est ainsi, diverses causes ne pourront-elles pas amener des inégalités choquantes entre religieux et d'apparentes injustices ? Et parmi ces causes il en signale une, qui a dû lui être suggérée par le souvenir de ce qui lui était arrivé : les supérieurs ne pourront-ils pas, surtout avec un si grand nombre de sujets, ignorer si tel d'entre eux a fait, ou non, sa profession ? C'est possible, répond-il, mais ces inconvénients seront rares et dès lors il n'y a pas lieu d'en tenir compte, quand l'intérêt général exige cette constitution (1).

7. — Pendant son séjour à Rome, Suarez avait reçu une nouvelle qui lui apporta à la fois joie et tristesse. Nous avons laissé au noviciat, en 1573, son jeune frère, Gaspar de Toledo, qu'il avait amené de Grenade : « frère très ressemblant à son aîné, dit une chronique, par la vertu et par le talent, modèle d'innocence et de ferveur, chez qui s'alluma un ardent désir de porter la lumière de l'Évangile aux infidèles, dans l'espoir d'arroser de son sang des terres si fertiles en palmes et en couronnes. » Au cours de ses études de théologie à Salamanque, en 1579, il obtint cette faveur, et fut envoyé au Mexique (2). A cette

Carolus Petranigra, Hieronymus Platus, Joannes de Cetina. » Les deux formules de ces vœux, la première autographe, la seconde signée seulement par Suarez, sont conservées dans ces archives. — Cf. Sartolo, l. IV, c. 4.

(1) Suarez, *De Instituto Soc. Jesu*, l. VI, c. 1, n° 3. — Il y est dit, à propos des cinq vœux simples qui complètent les quatre vœux solennels des profès : « Hæc vota post aliquod tempus et interdum post aliquot dies emittuntur. » (*Ibid.*, c. XI, n° 2). Suarez se rappelait que, pour lui, il y avait eu cinq jours d'intervalle entre les deux émissions.

(2) Arch. centr. S. J. : *Mexican. Catalog. triennialis*. — En tête de ce codex, on lit : « Los Padres y Hermanos que fueron en esta flota que partió a 29 de mayo 1579 para la Nueva España son los siguientes : P. Antonio de Torres, P. Francisco Ramirez, P. Bernardino de Acosta, el hermano Gaspar de Toledo natural de Granada hijo del licenciado Gaspar de Toledo y de doña Antonia Vazquez, de edad de 25 años, de Compañía 6. A oydo

époque, le dominicain Domingo de Salazar fut nommé par Philippe II premier évêque des îles Philippines, récemment conquises par les Espagnols. Salazar pria le roi de lui faire accorder quelques religieux de la Compagnie, pour l'aider dans sa difficile mission. Le roi le lui promit. Il partit alors avec vingt-deux sujets d'élite de son ordre. Douze moururent en mer : les dix survivants n'arrivèrent au Mexique qu'épuisés par la fatigue et les maladies. Avant de continuer son voyage, l'évêque fit valoir la promesse du roi auprès du Père Jean de la Plaza, provincial des Jésuites dans ce pays. Il en obtint quatre religieux, le Père Antoine Cedeño, recteur du collège de Mexico, le Père Alonso Sanchez, recteur du séminaire de La Puebla de los Angeles, le Frère Gaspar de Toledo et un coadjuteur. Le prélat et son escorte de missionnaires dominicains et jésuites partirent du port d'Acapulco le 29 mars 1581. Gaspar de Toledo, à l'exemple de ses compagnons, fit du vaisseau le théâtre de son premier apostolat, vivant de la ration des matelots, se mettant au service de tous, les édifiant par sa généreuse et aimable vertu. Mais la vigueur du corps n'égalait pas en lui celle de l'âme. Il tomba malade et mourut dans la traversée, « abondant, dit le narrateur, à son véritable port, lorsque ses compagnons cherchaient encore le leur ». Quand on voulut rassembler ce qu'il laissait, on ne trouva qu'un livre, le *Contemptus mundi*, son chapelet et ses instruments de pénitence. Il avait appris de Xavier et de ses imitateurs que, pour les conquêtes qu'il ambitionnait, ces armes suffisaient (1). Les trois autres Jésuites, à travers beaucoup de privations et de souffrances, implantèrent la Compagnie aux Philippines, où elle se livra dans la suite et se livre encore de nos jours à l'apostolat le plus fécond : magnifique mission dont Gaspar de Toledo fut le premier fondateur par les mérites de sa mort prématurée.

ei curso de artes en la Compañia y un año de theologia. Vinó del collegio de Salamanca. » Deux scolastiques encore, puis cette mention : « Los sobredichos vinieron de Castilla la Vieja. » Puis trois autres Pères et six scolastiques, venus des autres provinces d'Espagne, surtout de celle d'Andalousie : en tout quinze religieux. Dans le même codex, le premier catalogue de la province du Mexique, qui est celui de 1580, porte vingt-trois scolastiques, parmi lesquels le frère Gaspar de Toledo, qui seul fut choisi pour aller fonder la mission des Philippines. Son nom est barré, avec la mention en marge : « murió ».

(1) *Chrono-historia de la Provincia de Toledo de la Compañia de Jesus*, por el P. Alcazar. An. 1582.

Dès qu'elle fut connue d'Aquaviva, il voulut l'annoncer lui-même à François Suarez et lui exprimer, en lui communiquant la lettre qui en apportait la nouvelle, ses regrets et ses félicitations pour la fin généreuse de cette courte mais si belle existence. Dans cette première lettre, écrite par ces premiers missionnaires des Philippines, les premières lignes sont consacrées à notre jeune martyr de l'apostolat, prémices de tant d'autres. Les voici, prises sur l'autographe même du Père Cedeño :

Manille, 12 juin 1582. — Mon très Révérend Père en Jésus-Christ. L'année dernière, 1581, par ordre de notre Père Éverard Mercurian, le Père docteur Plaça, provincial de la Nouvelle Espagne, envoya à ces îles Philippines quatre religieux de la Compagnie, le Père Alonso Sanchez, le Frère Gaspar de Toledo, étudiant de théologie, le Frère Nicolas Gallardó, coadjuteur temporel, et moi. Nous partîmes le 29 mars d'Acapulco, port où l'on s'embarque pour ces régions. A peine étions-nous au large, que le Frère Toledo fut pris d'une très forte fièvre, qui mit fin à sa vie au bout de neuf jours, en dépit de tous les remèdes usités en pareil cas. Il faut l'attribuer en partie aux chaleurs excessives, causées par le calme qui règne d'ordinaire au sortir du port, pendant dix ou douze jours, jusqu'à ce qu'on ait avancé de douze degrés vers la haute mer. Sont morts aussi : un Père déchaux, un autre de l'ordre des Augustins, un clerc et deux séculiers, qu'il plut au Seigneur de prendre parmi nous. Le Frère Toledo mourut un samedi, jour consacré à Notre-Dame pour qui il avait une tendre dévotion. Nous avons la confiance que Dieu l'a reçu dans sa gloire, car, sans parler de la vertu peu commune et de la ferveur religieuse qu'il montra toujours, il s'était préparé à tout, pendant le mois environ que nous eûmes à attendre au port, s'adonnant à l'oraison jusqu'à rester plus de deux heures à genoux sans se lever. Dans sa maladie, il fit preuve d'une grande conformité à la volonté de Dieu, supportant la souffrance, quelque vive qu'elle fût, avec beaucoup de courage et de joie, ne faisant entendre aucune plainte, ne donnant aucun signe d'impatience. Nous en avons tous gardé beaucoup d'édification, mais beaucoup de tristesse aussi d'avoir perdu un tel sujet. Dieu cueille le fruit dès qu'il est mûr (1) ».

Gaspar de Toledo a été mis, aussi bien que son frère, dans le *Ménologe* de la Compagnie, galerie de ses hommes les plus éminents en vertu : le jeune religieux à côté du grand docteur, comme pour rappeler que la vertu seule peut suffire et que, sans elle, le génie ne servirait de rien (2).

(1) Arch. centr. S. J., *Philippin. Histor. Docum.* 3.

(2) *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, par le P. Elesban de Guilhermy. Assistance d'Espagne, 26 avril.

8. — Un troisième religieux, du même nom et du même sang, allait venir bientôt prendre la place laissée par le jeune missionnaire. Le frère des deux premiers, Jean Vazquez de Toledo, resté comme chef de la famille à Grenade, était père de sept enfants. L'aîné, Gaspar Suarez de Toledo, fut envoyé tout jeune à Salamanque, comme autrefois son oncle, pour y étudier le droit canon, et, comme lui, laissant ses cours inachevés, il vint s'offrir à la Compagnie. Dans l'ancien *Livre des Admissions* (1) on lit, à l'année 1589 :

« Le Frère Gaspar Suarez de Toledo, né à Grenade, fils légitime de Jean Vazquez et de Doña Antonia Vazquez, âgé de seize ans, a été reçu dans ce collège de la Compagnie à Salamanque, par le Père Gil Gonzalez, provincial de Castille, et par les Pères recteurs, désignés conformément au *Motu proprio* de Sixte V (2), sous le rectorat du Père François Labata, après avoir subi l'examen ordinaire : ne se trouvant lié par aucun empêchement, il a été admis à la première probation le 21 avril 1589. Dont il fait foi en signant de son nom. A Salamanque : Gaspar SUAREZ DE TOLEDO. — Je l'atteste aussi : Gaspar ASTETE. — « Note ajoutée : neveu du Père François. Il mourut dans ce collège. »

En suivant les catalogues, nous trouvons ce jeune religieux, à Villagarcia, où il fait son noviciat et complète pendant deux ans ses études littéraires ; au collège d'Oviedo, où il enseigne le latin pendant deux ans ; à celui de Palencia, où il suit le cours triennal de philosophie ; à celui de Valladolid, où, de 1597 à 1601, il étudie la théologie. Aux mêmes étapes de sa vie, les informations des supérieurs signalent, chez le novice, un talent de niveau moyen, un caractère agréable, beaucoup de candeur, de sérieuses promesses pour l'avenir ; chez le professeur de latin, des aptitudes pour l'enseignement ; chez l'étudiant, un succès ordinaire, un naturel heureux et doux, beaucoup d'application à s'acquitter de ce qui lui est demandé, sans que se soit manifesté aucun talent spécial (3). Le neveu resta donc inférieur à l'oncle ; mais il eut cet ensemble de qualités qui fait le religieux édifiant

(1) Déjà mentionné. Voir note 1 du chap. II, liv. I.

(2) Allusion sans doute à la Constitution de Sixte V (1587), réglant le mode d'admission des novices. V. Suarez, *De statu religioso*, l. V, c. x, n° 11, éd. Vivès, t. xv, p. 345.

(3) Arch. centr. S. J. — *Tolet. Catal. ann. 1590* et sqq.

et paisible, capable et dévoué, non moins cher à sa communauté que précieux pour la population qui l'entoure.

L'oncle envoyait à son neveu un exemplaire de ses ouvrages à mesure qu'ils paraissaient : rien de plus naturel. Il était naturel aussi que le neveu désirât garder ces œuvres de son oncle. Voici cependant ce que lui écrivait Aquaviva, le 30 septembre 1604 ; il était alors au collège de Léon :

« J'ai reçu votre lettre du 4 août dernier, où vous me demandiez la permission de conserver et d'emporter, partout où vous serez placé, les volumes du Père Suarez qui sont entre vos mains. Mais ne serait-ce pas s'écarter un peu de cette perfection de pauvreté que demandent nos Constitutions ? De plus, une porte serait ainsi ouverte, par où d'autres viendraient faire la même demande ; et, de fait, il en est déjà qui l'ont faite, mais on leur a répondu par un refus. Je désire donc que vous fassiez don à quelque collègue des volumes que le Père Suarez vous a envoyés. Soyez sûr que partout où vous vous trouverez, on vous procurera les livres dont vous aurez besoin pour bien remplir vos fonctions (1). »

Il y eut là sans doute pour Gaspar occasion à un sacrifice assez sensible. Et il dut aussi se le rappeler lorsque, plus tard, il put lire, dans le traité de l'Institut de la Compagnie, laissé par son oncle, certain passage (livre IV, ch. VII, n^o 5) où le grand théologien reconnaît que ce renoncement à toute propriété, à toute appropriation, même de livres, est, pour des religieux voués aux travaux de l'esprit, un des effets les plus mortifiants de la parfaite pauvreté. Mais il y vit aussi par quelles graves raisons est justifiée cette rigueur.

La vie active de Gaspar Suarez s'écoula en grande partie et se termina au collège de Salamanque, où il était employé aux fonctions sacerdotales, surtout au ministère de la confession. Dans un ancien *Diario* (2) ou *Journal* de cette maison, il se trouve souvent mentionné, à propos de ses ministères ou de quelques circonstances de sa vie. Ainsi, au 6 juillet 1622 : « Départ du Père Suarez pour Palencia, où son frère, le chanoine de cette église, est très malade. » — Au 21 juillet 1622 : « Retour du

(1) Arch. centr. S. J. — *Epist. gener.* Aquaviva à Gaspar Suarez de Toledo, 20 septembre 1604.

(2) Bibliot. de la Universidad de Salamanca. Manuscritos : *Diario del colegio real de los Jesuitas.*

Père Suarez de Palencia, où il était allé pour la maladie et la mort de son frère. » — En avril 1645 il est nommé parmi ceux qui assistent à la Congrégation provinciale, de même en 1649. Vient enfin, au 4 août 1652, la mention suprême :

« Aujourd'hui est mort le Père Gaspar Suarez de Toledo, à cinq heures et quart du matin. Il a été enterré à quatre heures du soir. On a chanté un nocturne, et, le lendemain, la messe a été chantée pour lui. Il est enterré au pied de l'autel du *Santo Christo*. »

Un autre manuscrit, *le Libro de Defunciones, Livre des Décès*, ajoute quelques détails intéressants :

« Le 4 août, est mort dans ce collège le Père Gaspar Suarez, profès des quatre vœux, âgé de 79 ans, neveu du Père Francois Suarez. Il fut un vaillant ouvrier et surtout un confesseur infatigable, pendant les quarante ans environ qu'il vécut dans ce collège. Aimable et bon, il attirait de toute la ville à son confessionnal et remplissait le même ministère pour les Pères et Frères de la communauté, où il a laissé les plus vifs regrets. Il traitait tout le monde avec une charmante simplicité, mais se montrait très jaloux de l'honneur de la Compagnie, notamment de son honneur doctrinal. Aussi, se tenait-il au courant de tout ce qui concernait les opinions du Père Francois Suarez et sentait-il vivement tout ce qui tendait à léser cet honneur. Déjà aux prises avec sa dernière maladie, ayant appris qu'un ouvrage parlait de certains auteurs avec peu de respect, il insista pour qu'on prévint le Père provincial et qu'on le priât d'y mettre ordre. Il mourut comme il avait vécu, pour ainsi dire au confessionnal : car la veille encore, de son lit, il entendit des séculiers qui étaient venus le demander. (1) »

On a retrouvé et publié plusieurs lettres de Gaspar Suarez de Toledo à des confrères (2); elles renferment d'intéressants détails sur des événements du temps, sur la Compagnie et sur Salamanque. Alors, commençait pour cette université la période de décadence. Plusieurs lettres signalent une grande diminution d'étudiants et l'attribuent en partie aux querelles et aux meurtres qui se multipliaient au sein de cette jeunesse ou à son occasion. Ainsi, à la date du 15 septembre 1640, Gaspar Suarez écrivait :

« De nos côtés, beaucoup de morts violentes, cinq ou six depuis peu.

(1) *Ibid.*

(2) Ces lettres se trouvent à Madrid, Bibliot. de la Academia real de Historia, fonds *Papeles de Jesuitas*. La plupart ont été publiées par cette académie dans son *Memorial historico-español*. Cartas de Jesuitas, t. III, p. 245, 317, 441, 445, 486; t. IV, p. 23, 29, 481.

La dernière eut lieu hier, où un clerc du pays de Valence, repris par son cousin pour une espièglerie, l'a tué. L'avant-dernière eut lieu le jour de la Nativité de Notre-Dame. Un mari, voyant sa femme causer au sortir de l'église avec un jeune homme, se précipita sur eux. Le jeune homme s'étant réfugié dans l'église, le mari revint à sa femme, dirigea sur elle un pistolet qui ne partit pas, et la frappa alors de vingt ou vingt-et-un coups de poignard. Voilà déjà, assure-t-on, quarante-six crimes de cette nature dans le ressort de Salamanque ; et il ne semble pas que, d'un seul d'entre eux, il ait été fait justice. » — « Le jour de la fête de tous les saints, dit une autre lettre du 6 novembre 1638, deux étudiants, l'un de Biscaye, l'autre de l'Estramadure, se prirent de querelle à l'escrime et résistèrent à tout ce qui fut fait pour les calmer et les séparer. Celui d'Estramadure sortit un pistolet et chercha par deux fois à le décharger sur l'autre, mais sans y réussir. Alors, le Biscayen se jeta sur lui, furieux, et lui porta deux coups terribles de poignard à la bouche et à l'estomac, puis il le laissa mourant. Plaise à Dieu que ces barbaries ne fassent pas diminuer encore le nombre des étudiants qui est déjà si petit ; car on assure que cette année ils arrivent à peine à mille. » — Deux ans après il écrivait encore, le 20 octobre 1640 : « Les étudiants ne sont arrivés et n'arrivent que peu nombreux. »

Gaspar Suarez d'ailleurs, dévoué corps et âme à cette jeunesse universitaire, s'en s'exagérait beaucoup la diminution progressive. Le XVII^e siècle s'était ouvert avec 5131 étudiants, et il devait se fermer avec 2000. En 1638, ils étaient 4302, quatre fois plus que ne disait la lettre citée. Il est vrai qu'entre l'état réel et les *Libros de Matriculas*, diverses causes amenaient d'ordinaire de notables écarts.

Dans les quelques pages qui viennent d'être écrites, se trouve rassemblé à peu près tout ce que nous savons du neveu de Suarez. Il reparaitra cependant encore, une fois ou l'autre, dans cette histoire, manifestant, à l'occasion des ouvrages et des doctrines de son oncle, le zèle attentif qu'a signalé sa notice nécrologique.

9. — Avant de suivre Suarez en Espagne, il convient de parler d'une œuvre de première importance pour la Compagnie, à laquelle il fut appelé à prendre part, d'abord à Rome et de nouveau, bientôt après, à Alcalá. Son rôle n'y fut que secondaire ; mais en la dégageant de l'ombre à l'aide de documents inédits, nous serons amenés à saisir sur le fait soit les préoccupations de son ordre, soit ses propres pensées, au sujet de certaines ques-

tions pratiques d'enseignement. Pour tout exposer d'une seule traite, nous devons avancer au delà du temps où nous sommes ; l'inconvénient sera moindre que de morceler la matière.

Aquaviva avait chargé une commission de six Pères, appelés de divers pays, de préparer le *Ratio studiorum*. Retirés pendant l'hiver dans la Pénitencerie de Saint-Pierre et pendant l'été sur les hauteurs plus saines du Quirinal, au noviciat de Saint-André, ils se mirent à l'œuvre le 8 décembre 1584 et terminèrent vers le milieu de l'année suivante (1). Leur travail fut tout d'abord soumis à l'examen de six des principaux maîtres du collège romain (2). Suarez était du nombre. Nous trouvons son avis mentionné dans le compte rendu des premières séances de ce jury (3). Ainsi il pense, avec son collègue et compatriote Pierre Parra, que le cours de théologie doit durer quatre ans, s'il y a trois professeurs, et cinq, s'il n'y en a que deux. Les quatre autres Pères ne demandent que quatre ans, même avec deux classes seulement par jour. Ceux qui connaissent l'ampleur, avec laquelle Suarez développe les questions, comprendront qu'il penchât vers la mesure la plus large. Il s'agissait, d'ailleurs, de la théologie tout entière, la morale restant alors partout mêlée au dogme d'où elle découle ; et il importait d'autant plus de ne pas la sacrifier, que les élèves des cours de scolastique ne suivaient pas ceux de casuistique.

(1) V. le *Proœmium* de la 1^{re} édition du *Ratio*, imprimée au collège romain en MDLXXXVI, sous ce titre : *Ratio atque institutio studiorum per sex Patres, ad id jussu R. P. Præpositi Generalis deputatos, conscripta*. — Cette édition n'existait pour ainsi dire plus, tant il était difficile d'en rencontrer un exemplaire, même dans les grandes bibliothèques. Mais le texte complet en a été récemment reproduit dans le tome V de la collection *Monumenta Germaniæ Pædagogica* (Berlin, 1887), dont les tomes II, V, IX, XVI, se rapportent à l'enseignement de la Compagnie.

Dans le *Proœmium*, les Pères de la Commission sont ainsi désignés : « Ex Hispania venit P. Joannes Azor, ex Lusitania P. Gaspar Gonzalez, ex Gallia P. Jacobus Tirus, ex Austria P. Petrus Busæus, ex Germania Superiore P. Antonius Guisanus, Romæ commorabatur P. Stephanus Tuccius. Omnes administrandarum scholarum usu præditi ac in omnibus pæne facultatibus versati... » Il ne faut pas confondre cette commission avec celle de douze membres qui avait été nommée en 1581 pendant la IV^e congrégation générale (V. son décret 31). Trop nombreuse ou trop distraite, elle ne paraît pas avoir travaillé efficacement à la préparation du *Ratio*.

(2) Ces Pères étaient : les trois italiens Benedetto Sardi, recteur, Robert Bellarmine, prof. de controverses, Augustin Justiniani, prof. de théol., et les trois espagnols Pierre Parra, préfet des études, François Suarez, prof. de théologie, Benoît Pereira, prof. de rhétorique.

(3) Arch. centr. S. J. : *Documenta de Ratione studiorum 1581-1613. Censura Patrum Collegii romani circa ea quæ a Patribus Deputatis de ordine ac ratione studiorum præscripta sunt*.

Sur des points tout techniques, tel que la manière de traiter les questions, de diriger les argumentations, d'exciter l'ardeur des élèves, de partager au besoin la casuistique entre deux professeurs, de contrôler l'enseignement, Suarez en général défend la liberté et les usages locaux contre une réglementation trop minutieuse. Il est d'avis que l'enseignement ne doit pas être une dictée morte, mais une parole assez vivante pour aider l'intelligence, assez lente pour que la plume puisse la suivre. Il accorde au préfet des études le droit de faire supprimer, dans les thèses proposées pour les argumentations, tout ce qui serait d'une orthodoxie douteuse ; mais il demande que le préfet traite en personne ces questions avec le professeur, sans jamais charger un disciple de lui notifier ses intentions : réminiscence, sans doute, de quelque indécatesse semblable dont il avait souffert ou vu souffrir.

Ce premier examen du *Ratio* en projet, commencé avec Suarez, se continua et s'acheva sans lui après son départ de Rome. Alors, la commission retoucha son travail, qui fut imprimé l'année suivante et envoyé aux provinces de l'ordre pour y être soumis au jugement des hommes les plus compétents. Ce fut la première édition du *Ratio*, celle de 1586, mais édition plus apparente que réelle, l'impression du petit livre n'ayant d'autre but que d'en faciliter partout l'étude en multipliant les exemplaires.

A Alcalá, ce second examen fut confié aux Pères Alonso de Sandoval, recteur, François Suarez, Cyprien Suarez, et Jean de Florencia. Ils formulèrent leurs appréciations dans deux rapports, signés, le premier par les quatre membres de la commission, le second par les seuls Pères François Suarez et Florencia (1). Le résumé que nous allons donner de ces documents inédits montrera avec quelle liberté était jugé le projet de la commission de Rome. Il montrera aussi quelle autorité et quelle prudence il fallut aux supérieurs, quel esprit d'obéissance aux inférieurs, pour qu'un

(1) Madrid, Archives de la *Acad. de Historia*, Jesuitas, Legajo $\frac{11-11-4}{75}$. Ce sont des rapports originaux avec signatures autographes. Le P. Juan de Florencia, encore jeune mais d'un remarquable talent, avait, en 1585, soutenu des thèses sous la présidence de Vazquez, en présence de Philippe II, des princes et des infantes, dans le *patio* richement décoré du collège d'Alcalá. Une mort prématurée l'empêcha de réaliser les espérances qu'il avait fait concevoir.

plan d'études identique fût accepté et mis en pratique dans toute la Compagnie, dès qu'il eut été enfin imposé comme une sorte de charte de l'enseignement. Il convient cependant d'ajouter que, alors, grâce à une moindre complexité des études et à l'influence dominante de quelques grandes universités, dont les élèves devenus maîtres avaient porté au loin les usages, il y avait, dans les matières et dans les méthodes d'enseignement, de pays à pays, beaucoup moins de divergence que de nos jours.

10. — Le *Ratio* de 1586 comprenait deux parties : la première, doctrinale, donnait d'abord des règles directrices pour l'orthodoxie des opinions, puis deux catalogues de propositions, les unes interdites, les autres imposées ; la seconde partie, toute pratique, traçait l'organisation des études et les méthodes d'enseignement.

Ces catalogues prohibitifs avaient été suggérés par des appréhensions qui se manifestaient de plus en plus vives dans la Compagnie, à mesure que l'enseignement des hautes sciences s'y développait. On craignait d'abord qu'il ne s'y glissât des doctrines fausses ou dangereuses et on voulait les en écarter bien loin. Désir excellent sans doute, et que saint Ignace lui-même avait légué à ses fils : mais on ne voit pas quels graves écarts avaient pu jusqu'alors causer l'inquiétude qui s'y mêlait. On craignait aussi que, dans les opinions inoffensives elles-mêmes, la diversité des doctrines ne troublât l'entente et la paix. On voulait donc la prévenir, en établissant l'unité et l'accord des esprits. Désir lui aussi très légitime, à condition qu'il ne poursuivît pas l'impossible, ni le possible même par des moyens trop violents. Or, il semble que certains supérieurs, fatigués des difficultés que leur créaient dans le gouvernement les conflits d'opinions, aient parfois dépassé dans leurs plaintes cette sage discrétion et poussé le général à la dépasser.

« Qu'en avons-nous, écrivait à Borgia Diego Carrillo, recteur de Ségovie, que n'avons-nous, sur tous les points de doctrine qui prêtent à des opinions diverses, un catalogue de celles que la Compagnie et chacun de ses fils doivent adopter ! Alors, parmi nos Frères et nos professeurs, il y aurait uniformité de doctrine, et, grâce à elle, disparaîtraient les froissements et autres

misères qui se produisent chaque jour, par exemple lorsque, un professeur enseignant une opinion, son collègue enseigne l'opinion contraire qui lui plaît davantage. Cette opposition dérouté les élèves. Il faut alors que le recteur se prononce pour une opinion et l'impose. S'il a le bonheur d'être lui-même assez savant pour convaincre qu'elle est vraie, c'est bien, mais s'il veut agir en vertu de son autorité, son intervention sera difficilement acceptée (1). »

Carrillo, au lieu de vouloir emprisonner tous les esprits dans un uniforme doctrinal, n'aurait-il pas mieux fait d'inculquer à ses professeurs la tolérance mutuelle des opinions libres, et, à leurs disciples, l'art si utile de mettre à profit les heurts et les contradictions de l'enseignement ?

Ainsi pensa la commission d'Alcala au sujet des catalogues de propositions du premier *Ratio* : son rapport les condamne et les rejette en bloc. Dresser et imposer ces catalogues, disait-il, c'était faire, en une matière de toutes la plus difficile, ce que nul concile, nulle université, nul ordre religieux n'avait encore osé essayer. A s'arroger ainsi une pareille autorité doctrinale, la Compagnie ne courrait-elle pas le risque de paraître sortir de son rôle et outrepasser ses droits ? Et puis, parmi les propositions interdites, il s'en trouvait un assez grand nombre qui étaient de saint Thomas ou qui lui étaient généralement attribuées : voilà qui pouvait facilement, surtout en Espagne, tourner au plus fâcheux tragique. « *Verendum est ne magnas tragædias hoc excitet* ». D'ailleurs, les auteurs du *Ratio*, avec toute leur science et leur expérience, ne pouvaient cependant connaître ni toutes les opinions capables de froisser dans chaque pays, ni toutes celles qui sont controversées au sein de l'ordre, ni celles qui dans la suite le seront encore. Leur œuvre est donc forcément restée incomplète, provisoire, sujette au changement, par suite incapable d'assurer cette uniformité de doctrine qu'on veut établir. Elle multipliera au contraire les divergences, et, ce qui est pire, les autorisera. Ne serait-il pas plus simple et plus efficace de rappeler que saint Thomas doit être notre docteur et notre maître, sans permettre, surtout sans imposer de l'abandonner ? Seraient exceptées les questions de l'Immaculée-Conception, des vœux solen-

(1) Ségovie, 3 mars 1567. — Arch. centr. S. J., *Hispan. Epist.* 1565-67.

nels, de l'enfant arrivant à l'usage de la raison (1). On laisserait cependant aux provinciaux, d'accord avec les hommes les plus capables de la province, la liberté de s'entendre avec le général sur les autres concessions, que paraîtraient exiger les lieux et les circonstances.

« Prenons garde, disait en propres termes le rapport, de porter atteinte à l'autorité de nos Constitutions, dans lesquelles notre Père Ignace fait à la doctrine de saint Thomas l'honneur qu'elle mérite. Ne s'expose-t-on pas à ouvrir peut-être une porte, par où nos professeurs, à leur propre détriment et à celui de leurs élèves, en viendront à ne plus regarder le Docteur angélique comme leur maître, mais comme un auteur quelconque ; et ce sera là un très grand mal. Car c'est pour la chrétienté un intérêt de premier ordre, que cet auteur divin, placé si haut par les souverains pontifes, par les conciles, par les plus célèbres universités d'Espagne, et, d'un autre côté, si détesté par les hérétiques, soit maintenu au premier rang. Or, l'esprit humain, quand il a commencé à faire peu de cas de l'autorité d'un homme, bien qu'en des questions de peu d'importance, n'est que trop enclin à le faire aussi dans d'autres plus importantes. »

De pareilles lignes, signées par Suarez, peut-être rédigées par lui, prouvent encore une fois combien peu il était un déserteur de l'école de saint Thomas et un novateur, ambitieux de le faire descendre de son trône.

Les critiques, qui viennent d'être résumées, furent présentées sans doute aussi par d'autres provinces. De plus, on ne tarda pas à voir combien il était difficile de déterminer ainsi, sur des questions obscures et controversées, où est la vérité et quelle a été ou n'a pas été la pensée de saint Thomas. On songea un instant à constituer dans chaque province, pour remplacer les catalogues projetés, une sorte de jury doctrinal, chargé de trancher les cas douteux. On ne s'arrêta pas à cette idée.

« Ce procédé, écrivait-on de Rome, a été ici longtemps discuté : il a paru hérissé de mille difficultés. Aussi, jusqu'à nouvel ordre, il suffira d'examiner si le professeur peut alléguer quelques bons auteurs, qui attribuent son opinion à saint Thomas. Pendant ce temps, le petit livre du *Ratio studiorum* s'achèvera et les règles générales qu'il renfermera donneront une direction

(1) Sur le sens de cette dernière question, v. saint Thomas, 1^e 2^{ae} q. 89, a. 6 — Suarez, *De Gratia actuali*, l. III, c. xv. (Edition Vivès, t. VIII, p. 328 et sqq.)

suffisante. Pour le moment, croyez-le, il ne convient pas de restreindre davantage la liberté de ceux qui enseignent (1). »

En effet, quand la seconde édition du *Ratio* remanié parut en 1591, édition provisoire encore et soumise au contrôle de la pratique, Aquaviva écrivit aux visiteurs et provinciaux d'Espagne :

« Par ce même courrier je vous envoie la partie pratique du *Ratio studiorum*, que le Seigneur a bien voulu nous faire mener à bonne fin. La partie doctrinale finira bien par s'achever, elle aussi, et elle sera envoyée à toutes nos provinces, excepté à celles d'Espagne. Pour elles, il suffira de s'en tenir à l'ordre déjà donné de suivre la doctrine de saint Thomas. Vous devrez en prendre à cœur l'observation et y veiller (2). »

Ainsi abandonné pour l'Espagne, le système des catalogues de propositions le fut aussi pour la Compagnie. La partie doctrinale ne *finit point par s'achever* ; elle ne fut maintenue au *Ratio* que réduite à la direction générale, formulée par les quatre ou cinq premières règles du professeur de théologie. Au milieu du siècle suivant, 1651, ce projet de catalogue fut repris et en partie exécuté par le Père général Piccolomini. Son *Ordinatio pro studiis superioribus* signale soixante-cinq assertions philosophiques et théologiques, qui ne doivent pas être enseignées dans la Compagnie. Mais, comme il le déclare, ce n'est point là un directoire doctrinal complet et rédigé scientifiquement, tel qu'on l'avait conçu sous Aquaviva, c'est un simple recueil de propositions diverses, qui déjà pour la plupart avaient été proscrites, en diverses occasions, par les généraux précédents.

Un demi-siècle plus tard encore, en 1696, la XIV^e congrégation de l'ordre, invitée par le général d'alors à manifester son horreur pour les innovations doctrinales, surtout pour les opinions trop larges en morale, se rendit volontiers à son désir et le chargea de faire dresser un catalogue des propositions qu'il serait interdit d'enseigner. Mais elle ajouta la clause que ce catalogue devrait, avant toute promulgation, être soumis au jugement des provinces (décret V). Elle avait pour cela ses bonnes raisons. Ce général

(1) Arch. centr. S. J. — *Tolet. Epist. gen. 1588-1600* : Aquaviva à Joseph de Acosta, 17 avril 1589.

(2) *Ibid.* — Aquaviva aux provinciaux et aux visiteurs, 2 septembre 1591.

était le Père Thyirse Gonzalez, qui travaillait, de tout son talent et de toute son autorité, à introduire le probabiliorisme dans la Compagnie, qui le repoussait de toute sa conviction. Ce syllabus ne fut point édicté, écarté sans doute par les répugnances qu'il souleva. Nous avons sous les yeux une longue lettre inédite qui donne l'idée de ce que fut cette opposition. Elle fut écrite à Thyirse Gonzalez par un compatriote et ancien compagnon de ses travaux, le Père Gabriel de Henao, alors retiré à Salamanque, où il avait longtemps enseigné.

« Avec toute l'expérience de cinquante-six ans de professorat, dit-il, en face de la mort qui pour lui, vieux comme il l'est, ne peut être éloignée, et comme si déjà il tenait à la main le cierge béni qui éclairera ses derniers instants, il le supplie de toutes ses forces de ne point confirmer cet amas de condamnations. On ne manquerait pas de dire que ceux qui l'ont rédigé, les yeux fixés sur Sa Paternité pour en épier les désirs, ont voulu, puisque on n'avait pas réussi à proscrire en bloc le probabilisme, le proscrire en détail par l'interdiction de toutes les opinions probables (1). »

Le mot était dur; il ne l'était pas plus que tel argument *ad hominem* que renferme la lettre. « Une proposition, y était-il dit, qui, à une époque, est regardée comme improbable et dangereuse, ne l'est plus, à une autre, quand elle a été mieux étudiée. » Et, pour preuve, un exemple était apporté qui ne manque pas de saveur :

« Jeune encore, dit Henao, après avoir fait et repassé mes études de théologie, j'enseignais la grammaire au collège de Bilbao. Le recteur était un homme de talent, mais qui, faute de santé, n'avait pas pu acquérir la solidité de doctrine que donne l'enseignement. Aux heures que lui laissaient les devoirs de sa charge, il avait composé divers traités de morale, l'un entre autres *sur la conscience*. Le provincial Ildefonso del Cano, homme de grand savoir, me remit, à sa visite du collège, ces traités pour les parcourir et voir s'ils méritaient d'être donnés à des réviseurs, en vue de l'impression. Je lui dis, en les lui rapportant, que le style avait besoin d'être retouché et que le but de ces traités paraissait être d'imposer en toute matière le probabiliorisme. C'en fut assez : ces écrits ne furent point vus des réviseurs et ne virent eux-mêmes jamais le jour, le probabiliorisme étant alors regardé comme un système exotique et paradoxal. Or, ce même système, aujourd'hui, grâce au livre de Votre

(1) Arch. centr. S. J. — Gabriel de Henao à Thyirse Gonzalez, 11 septembre 1697.

Paternité où il est exposé et défendu, a pris une tout autre apparence, si bien que notre avant-dernière congrégation générale a décrété qu'on serait libre dans la Compagnie de l'enseigner (1). »

Gonzalez trouva peut-être cet argument un peu trop personnel. Quoi qu'il en soit, son catalogue disparut avant lui, et son probabilisme avec lui. La Compagnie avait ainsi ratifié de nouveau le sentiment des Pères d'Alcala touchant la partie théorique du *Ratio* de 1586.

Nous signalerons encore deux ou trois réponses de cette commission.

II. — Le *Ratio* qui lui était soumis se plaignait d'une certaine faiblesse des études d'Écriture Sainte :

« Études si nécessaires cependant à tous, disait-il : au théologien, dont toute la science scolastique n'est, au fond, que le commentaire des Livres Saints ; au prédicateur, qui, sans cette connaissance approfondie, substituera les vaines conceptions de son esprit à la parole de Dieu ; au polémiste qui est exposé à se trouver en face d'hérétiques plus versés que lui dans ces études, et qui sera tenté d'aller chercher l'érudition, qui lui manque, dans leurs ouvrages, l'or dans la fange, au risque de rapporter plus de fange que d'or. Sur ce point, la réputation de la Compagnie, en dépit des prescriptions qui insistent sur cette étude, laisse à désirer et pour cause : on se jette à l'envi dans la scolastique, on fait moins de cas de l'Écriture Sainte, et elle n'est l'objet d'aucun exercice. »

Ces plaintes peuvent surprendre, exprimées au temps où, sans sortir de l'Espagne, venaient de paraître des commentaires tels que ceux des jésuites Salmeron, Maldonat, Ribera ; où les grands théologiens de la Compagnie, Bellarmin et Suarez à leur tête, donnaient une place si large à l'Écriture dans leurs ouvrages ; où ses auteurs ascétiques, comme Louis Dupont et Alfonse Rodriguez, s'appliquaient à ne rien dire sans faire entendre le texte sacré. Il faut bien croire, cependant, que ces plaintes signalaient une négligence, réelle à ce moment chez les jeunes religieux de la Compagnie, trop absorbés par leur cours de théologie scolastique. La commission d'Alcala, en effet, renchérit encore sur les doléances du *Ratio* :

(1) Congr. XIII, décr. xviii, 1687.

« Tout ce qui est dit, écrit-elle, de la dignité et de l'utilité de l'Écriture Sainte, comme aussi du peu de connaissance qu'en ont les Nôtres, est absolument vrai. Combien il est difficile de sortir d'une ornière où l'on s'est engagé ! Ils savent quel charme aurait cette étude, de quel secours elle leur serait pour se sanctifier eux-mêmes, pour faire du bien aux autres, pour édifier le peuple chrétien, pour confondre les hérétiques, pour instruire les infidèles : cependant, ils la négligent et se plongent à corps perdu dans la théologie scolastique. Mais bientôt, sortis de toutes ces discussions d'école, il ne leur reste à peu près rien de leurs études, ni cette théologie qu'ils ont vite oubliée, ni la science des Écritures qu'ils ont négligé d'acquérir. »

On demandait donc que des moyens efficaces fussent pris pour rendre à l'Écriture Sainte l'honneur et la place qui lui convenaient. Suarez, qui signait ces lignes, n'était pourtant pas l'ennemi de la scolastique ; mais il l'aimait telle qu'elle doit être, éclore de la parole de Dieu qui l'alimente et qu'elle explique.

12. — Sur une autre question, la commission d'Alcala se sépare nettement des rédacteurs du *Ratio*. Ceux-ci maintenaient absolument la durée de quatre années, fixée par saint Ignace pour le cours de théologie, n'y eût-il que deux professeurs et deux leçons quotidiennes. Ils engageaient, cependant, à en mettre trois, là où ce serait possible ; et ils insistaient tout particulièrement sur ce principe fécond, que, plus on aura besoin de bons professeurs, plus on en aura et avec eux de savants théologiens, l'enseignement étant la meilleure école. « De là vient, ajoutaient-ils, que certains ordres religieux, pour avoir beaucoup de maîtres éminents, multiplient les chaires, bien au-delà de ce que le nombre de leurs élèves exigerait. Chez nous, au contraire, on se contente du strict nécessaire : aussi forme-t-on peu de maîtres et use-t-on vite ceux qu'on a formés. » Cette observation était faite à une époque où chaque province de la Compagnie enseignait la théologie dans plusieurs de ses collèges. De nos jours, où le nombre de ces maisons d'étude est moindre même que celui des provinces, que n'auraient pas dit ces zélés promoteurs de la science sacrée ?

Au sujet donc de la durée du cours, les professeurs d'Alcala émettaient un avis tout différent de celui du *Ratio*. Ils ne croyaient

pas possible que, en quatre années, soit avec deux, soit même avec trois professeurs, toute la théologie, ou, en d'autres termes, toute la *Somme* de saint Thomas, fût convenablement exposée. « Ayons le souci, disaient-ils, de très bien expliquer, plutôt que d'expliquer beaucoup. Gardons-nous de ne paraître faire qu'une sorte de catéchisme, à côté des professeurs d'universités à qui on accorde, en Espagne du moins, deux ou trois fois plus de temps. » Au reste, ils ne demandaient pas qu'on imposât aux élèves plus de quatre années de cours, mais qu'on en accordât davantage aux professeurs, pour achever les matières théologiques. Les élèves étudieraient en particulier celles qui ne se seraient pas rencontrées dans leur *quadriennium*, ou qui auraient été omises comme plus faciles. Et ils signalaient en cela un avantage sérieux pour le développement des talents. « Ainsi, disaient-ils, nos jeunes gens prendront l'habitude de travailler par eux-mêmes. Ils ne s'en iront pas sans avoir jamais été mis, seuls à seuls, en face d'une question ; ils n'auront pas reçu d'un autre toute leur science, sans avoir appris à la chercher de leur propre initiative. » Réflexion très juste, direction excellente, là où elle rencontrera des élèves vigoureux d'esprit et de corps, capables d'explorer seuls les régions que le guide leur aura montrées sans les y précéder. — Le *Ratio* définitif maintint, soit pour les élèves, soit pour les professeurs, le cycle de quatre années ; mais il permit d'omettre, pour gagner du temps, les questions d'importance secondaire ou de moindre difficulté.

Ailleurs, l'opinion émise par les Pères d'Alcala prévalut. Le *Ratio* demandait que les jeunes religieux fussent appliqués, dans les collèges, à l'enseignement des lettres avant leurs études philosophiques. Ce vœu peut surprendre et plus encore certains des motifs qui l'appuyaient. Cet enseignement, était-il dit, a pour but de développer les facultés littéraires : or, après la philosophie, elles se trouveront émoussées et affaiblies, l'esprit ayant pris un pli et des goûts, qui ne disposent ni à la poésie ni à l'éloquence ; on ne saura même plus alors parler qu'un latin chargé d'impuretés. De plus, cet enseignement des enfants exige, de la part des professeurs, une très grande docilité sous la main du préfet des études, qualité que ne favorisent ni un âge ni des études plus

avancés. Et puis, raison plus sérieuse cette fois, quand ils iront en théologie, ils n'y apporteront, au grand détriment de cette science, qu'une philosophie déjà lointaine et, pour une bonne part, désapprise dans de tout autres et absorbantes occupations. — Les Pères d'Alcala, et probablement Suarez à leur tête, ne manquèrent pas d'arguments pour montrer que les études philosophiques gagneraient à ne pas être différées, et que le professorat gagnerait aussi à ne venir qu'après une formation plus longue et plus sérieuse. Cet avis passa dans la Compagnie en usage à peu près général. Quant à la théologie, elle ne pouvait que souffrir sans doute d'être retardée et trop séparée de la philosophie : mais les nécessités des collèges faisaient loi. Pour atténuer le mal, le *Ratio*, adoptant un avis de la commission d'Alcala, conseilla de pourvoir aux besoins de l'enseignement, en suscitant le plus possible de ces professeurs de métier, qui volontiers passeraient leur vie dans les classes. Il ajouta qu'on dispenserait entièrement de la régence certains sujets, pour les envoyer plus tôt au cours de théologie (1).

13. — Au rapport critique qui vient d'être analysé, en était joint un autre, signé non plus par la commission entière d'Alcala, mais seulement par Suarez et Jean de Florencia (2). De là nous pouvons inférer que, se trouvant en désaccord avec les deux autres commissaires, ils voulurent faire parvenir leur avis à part et en leur propre nom. Au style moins simple et moins limpide que celui de Suarez, on voit vite que ce n'est pas lui qui a tenu la plume : c'est donc l'autre signataire, le Père de Florencia.

Il s'agissait d'un point de méthode, alors très débattu dans les écoles, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler : le professeur de théologie ou de philosophie devait-il, pour communiquer sa science, user du système de la dictée, ou bien du système de l'exposition courante ? La doctrine devait-elle aller d'abord de l'intelligence du maître aux mains et aux cahiers de l'élève et de là à son intelligence ; ou bien de l'intelligence du maître à celle

(1) *Ratio studiorum*. Reg. Provincialis, 24, 26, 27.

(2) *Suarezii et P. Joannis de Florentia, judicium de dictandis theologicis lectionibus*. — MS., Madrid, etc. V. note antérieure, p. 188.

de l'élève et puis à ses notes et à ses rédactions ? L'élève, au cours, devait-il entendre et écrire au risque de ne pas comprendre, ou bien écouter et comprendre, en écrivant le moins possible ? Question qui est pratique encore aujourd'hui, les élèves des cours publics le savent ; qui l'était encore plus autrefois, alors que les livres manquaient, surtout ces livres courts mais pleins, où peut se retrouver en substance la leçon du professeur.

Le *Ratio* combattait de toutes ses forces le système de la dictée. Il avouait, cependant, que les élèves le préféraient, si bien qu'autour de certaines chaires, d'où on avait voulu le bannir, les vides s'étaient élargis et multipliés. Préférence de paresseux, reprenait-il bien vite, qui aiment mieux faire travailler leurs doigts que leur tête. Il alléguait des passages des Constitutions de saint Ignace, qui ne paraissent pas concorder avec l'usage de la dictée (1). Il faisait observer que, de fait, on n'en trouvait pas trace, si l'on remontait à quarante ans en arrière et que pourtant les élèves d'alors valaient bien ceux d'à présent. Avec la dictée, le temps se perd, l'enseignement est mort et ne peut pas vivifier les esprits, le professeur le charge de longueurs et d'inutilités, moins préoccupé de ses élèves que des hommes doctes qui verront ses cahiers ; enfin, il croit sa tâche finie, quand il a fait tout écrire, et ne donne que peu ou point de place aux explications. Et pendant ces longues dictées, que peuvent faire, en assistant aux cours, ceux qui ont à leur service des scribes comme les jeunes prélats ou seigneurs ? Que le professeur donc parle, qu'il anime sa leçon, qu'il n'oblige à écrire que l'indispensable ; que l'élève fasse le reste par une attention active, par un effort de mémoire, par quelques notes prises de lui-même avec intelligence.

Toutes ces raisons ne convainquaient point Suarez et son jeune collègue. Sans la dictée, répondaient-ils, l'élève sortira du cours, n'ayant dans sa tête qu'une doctrine encore vague, obscure, mal saisie, n'ayant dans ses cahiers que des fragments d'explications incomplets et mal pris, matériaux informes avec lesquels il n'arrivera pas à reconstituer la question traitée. Et quand la

(1) *Constit.*, p. IV, Cap. vi.

mémoire s'en sera affaiblie, il ne lui restera à peu près rien ; au contraire, tout élève convenablement doué peut, à la dictée, comprendre ce qu'il écrit, et déjà presque le retenir. N'était-ce pas d'ailleurs à ces dictées, répandues au loin parmi les savants, que les professeurs de la Compagnie avaient dû tout d'abord leur réputation et elle-même son renom de science ? D'autres pourraient alléguer une expérience semblable. Ainsi, l'université d'Alcala, pour ne parler que d'elle, voulut un jour interdire la dictée : elle dut bientôt y revenir et aujourd'hui elle attribue à cette méthode la supériorité manifeste de ses candidats aux grades de théologie. Qu'on laisse donc au moins la liberté de garder ce mode d'enseignement, là où il a si bien fait ses preuves.

Ces derniers mots faisaient allusion à l'origine du système de la dictée dans l'université d'Alcala, où, près d'un quart de siècle auparavant, les très nombreux auditeurs du Père Alphonse Deza l'avaient comme forcé à l'adopter.

« Si grande était l'utilité qu'on retirait de ses leçons, dit une chronique du temps, que bien qu'il fit son cours comme on le faisait alors, en parlant couramment, sans dicter, les élèves écrivaient tout ce qu'il disait, le mieux qu'il leur était possible, avec beaucoup d'avidité et en jetant sur lui des regards qui semblaient le prier de répéter ce qu'il venait de dire. Aussi, fut-il amené à parler si lentement, que c'était plutôt dicter que lire. De cette époque date, dans cette université, l'habitude de faire les cours en dictant (1). »

Le *Ratio* se rendit à ce désir sans renoncer au sien. Il permet la dictée, mais en conseillant de l'éviter, si on le peut. Il veut du moins qu'on en corrige le plus possible la monotonie et la froideur, en la rapprochant de l'exposition orale et en la coupant par des explications (2).

14. — Tels étaient les points principaux sur lesquels Suarez, d'accord avec la commission d'Alcala ou se séparant d'elle, combattait le projet de celle de Rome. Une troisième fois encore, il fut appelé à donner son avis sur le même sujet. En 1593, du 10 au

(1) Bartolomé de Alcazar, S. J. : *Chrono-historia de la Provincia de Toledo*, Madrid, 1710, t. II, p. 201.

(2) *Ratio studior.* — Reg. Profess. Super. Facult., Reg. 9.

21 mai, dans le collège d'Alcala, les principaux profès de la province de Tolède se trouvèrent réunis pour préparer la congrégation générale de l'ordre, que Clément VIII avait prescrit de convoquer. Le 13, elle nomma les Pères chargés de porter un jugement sur le *Ratio*, qui n'était pas encore sorti de la période d'examen et d'essai. On désigna, pour la partie théologique et philosophique, les Pères Blaz Rengifo, François Suarez et Gabriel Vazquez. Nous n'avons pas le rapport qu'ils durent écrire ; mais le chroniqueur Alcazar en donne les conclusions qui furent approuvées par la congrégation. On trouvait que les règles pratiques étaient trop multipliées, trop minutieuses, d'une observation difficile dans un ensemble de pays dont les besoins et les usages étaient différents. Ne valait-il pas mieux déterminer seulement quelques points importants et laisser ensuite chaque nation les compléter par des réglemens particuliers, qui seraient soumis à l'approbation du général ? Quant à la question de doctrine, on repoussait encore absolument tout catalogue de propositions à enseigner ou à ne pas enseigner, notamment celui du *Ratio*, fait, disait-on, sans assez d'études et avec des vues trop personnelles. Il suffisait de donner une bonne direction générale et de confier à chaque province le soin de l'appliquer, comme les temps et les lieux l'exigeraient (1).

Ces sentiments des Pères d'Alcala étaient partagés en général par leurs confrères de la Péninsule, comme le montre un rapport d'ensemble qui paraît résumer ceux des quatre provinces espagnoles (2). Voici quelques-uns des points sur lesquels ils déclarent que le projet de *Ratio* ne conviendrait pas à leur pays.

Qu'on s'abstienne d'interdire et, par là, de censurer certaines opinions. — Que tous soient appliqués au ministère de l'enseignement : pour celui des lettres, le moment le plus favorable, du moins en Espagne, serait après les études théologiques et la troisième année de probation. — L'avis de toutes les provinces d'Espagne est qu'il faut absolument garder

(1) Alcazar, S. J. : *Chrono-historia de la Provincia de Toledo*, ann. 1593.

(2) Rapport ayant pour titre : *Anno 1594, mense februarii, quæ Patribus Hispanis visa sunt non posse servari in Hispania circa institutionem studiorum*. — Arch. centr. S. J. Documents sur le *Ratio studiorum*.

l'usage de dicter, tel qu'il a prévalu depuis longtemps. — Vu les usages des universités transpyrénéennes, nous ne pourrions, sans déprécier nos cours de théologie, les renfermer dans une durée trop étroite. Pour expliquer convenablement la *Somme* entière de saint Thomns, il faudrait à un professeur unique, d'après les uns trente ans, d'après d'autres vingt, d'après l'avis le plus commun seize : donc à deux professeurs huit ans et à trois en proportion. — Il s'agit du temps à donner aux professeurs, car on ne prétendait pas obliger les élèves à entendre l'explication de la théologie entière.

Il semblerait donc qu'il y ait eu alors, du moins, pour ne pas dépasser la portée de ces documents, dans une partie de la Compagnie, deux tendances opposées en matière d'études. Au centre, à Rome, la tendance à codifier, à unifier, naissant du désir de prémunir l'ordre contre les dangers de sa rapide extension ; naissant peut-être aussi de la persuasion qu'on ne pouvait rien faire de mieux que d'étendre partout des méthodes, dont les succès du collège romain attestaient l'excellence. Ailleurs, en Espagne surtout, la tendance à garder des usages et des traditions, dont la floraison littéraire et théologique de la Péninsule prouvait assez l'heureuse efficacité. Tendances naturelles toutes les deux, légitimes aussi tant qu'elles étaient tempérées, l'une par la prudence, l'autre par l'esprit d'obéissance, et qui, aidant l'une et l'autre à trouver le juste milieu entre deux excès contraires, contribuèrent également à la stabilité comme à la vitalité de la Compagnie.

15. — Il serait intéressant d'étudier plus en détail ce premier projet du *Ratio* : plus théorique, plus motivé que ne le fut le *Ratio* définitif, il nous révélerait, sur les études de ce xvii^e siècle à son déclin, bien des idées, bien des faits instructifs. Mais ce serait nous écarter trop loin de notre sujet. Signalons seulement un curieux projet de cours supérieur de mathématiques, qu'on se proposait d'établir au collège romain, sous la direction du célèbre Père Christophe Clavius. Il devait durer trois ans : à son recommencement triennal, chaque province de l'ordre y enverrait un sujet capable. De cette académie sortiraient constamment des mathématiciens distingués, qui iraient, dans les divers pays, stimuler et diriger ces études. La Compagnie se trouverait ainsi en

état de paraître avec honneur, si, sur ce terrain, on faisait appel à son concours, comme le faisait parfois le Saint-Siège pour le comput des temps ecclésiastiques (1).

Presque en même temps, Aquaviva s'occupait de créer de la même manière, et à Rome encore, des études supérieures, auxquelles il assignait pour objet « la science des conciles, des controverses et de l'histoire ecclésiastique. » Il écrivait aux provinciaux de lui envoyer chacun un ou deux jeunes prêtres de talent, pris surtout parmi ceux qui étaient appelés à repasser pendant deux ans leur théologie, et il ajoutait : « C'est là une œuvre de première importance pour le service de l'Église et qui me tient à cœur (2). »

On sentait donc alors déjà la nécessité de promouvoir, en divers sens, les hautes études spéciales et de les rassembler dans des centres communs pour leur donner plus de stabilité et d'efficacité. Nous ne savons pas si cette grande et féconde pensée put recevoir même un commencement de réalisation. Peut-être ne fut-elle pas assez comprise de tous ceux dont le concours était indispensable. Dieu seul pourrait dire tout ce que la Compagnie aurait gagné à de pareilles créations, à ces écoles de hautes études, organisant une bonne fois, autrement que sur le papier, par de communs efforts et d'une manière stable, ces deux années de travail personnel, que saint Ignace accorde à ses jeunes religieux au sortir de leurs cours, à ceux du moins qui peuvent s'y livrer avec assez de succès.

(1) *Ratio* de 1586. Cap. de Mathematicis.

(2) Arch. centr. S. J. — *Epist. gener.*

CHAPITRE III

Difficultés doctrinales de la Compagnie en Espagne au temps de Suarez

1. Caractères de la doctrine de la Compagnie. — 2. Sa doctrine attaquée après son institut. — 3. Reproche de ne pas suivre saint Thomas. — 4. Injustice de ce reproche. — 5. Ce que la Compagnie a fait pour saint Thomas. — 6. Ce que la Compagnie s'est refusée à faire. — 7. Situation difficile par rapport à l'inquisition. — 8. Par rapport au roi d'Espagne Philippe II. — 9. Par rapport à Clément VIII. — 10. Ménagements forcés que garde Aquaviva. — 11. Les traditions doctrinales de la Compagnie et Suarez.

1. — Plusieurs fois déjà, au cours de cette histoire, nous avons rencontré, à propos ou à côté de celui qui est en l'objet, des questions de doctrine, alléguées contre lui par des adversaires ou par des amis d'un zèle trop anxieux. Nous les rencontrerons plus fréquentes encore et plus graves dans la suite. Aussi, paraît-il nécessaire de faciliter l'intelligence des faits, en exposant rapidement quel était, à ce point de vue, l'état des choses et des esprits, durant la période qui correspond à la vie la plus active de Suarez, le gouvernement d'Aquaviva (1581-1615). Mais c'est une situation générale que nous voudrions résumer dans le présent chapitre, sans entrer encore dans le récit des diverses luttes doctrinales qui appartiennent à notre sujet.

La question des doctrines n'avait point échappé à la prudence

du fondateur de la Compagnie; il l'avait posée et résolue dans ses Constitutions, en s'inspirant, comme toujours, de la fin qu'il assignait à sa société. A cette Compagnie, créée pour défendre l'Église et pour conquérir les âmes, il fallait l'arme de ces combats de l'esprit, la science : non pas une science qui ne serait qu'un ornement de la vie ou un instrument de gain, mais une science répondant par son objet même à une fin toute surnaturelle, la science de Dieu et des choses divines, de la théologie avec tout ce qu'elle suppose, la philosophie surtout, et tout ce qui la complète. Ignace donc assigna d'abord cet objet aux études de ses religieux (1).

Mais une arme a besoin d'être forgée d'un métal fort et bien trempé : ainsi, en second lieu, fallait-il que la science de la Compagnie fût vraie et solide, à l'exclusion de celle qui, trop livrée aux caprices de l'imagination ou aux entraînements de la sensibilité, se plairait aux conceptions brillantes mais fragiles, aux nouveautés hardies mais dangereuses, aux théories séduisantes mais trompeuses, armures de parade qui se brisent vite sur le champ de bataille. Ignace voulut donc que la science de ses fils, toujours fondée sur la raison et sur la foi, s'attachât à ce qu'il y a de plus pur et de plus sûr dans les enseignements de l'Église, de ses docteurs et de ses grandes écoles (2).

Il fallait aussi que cette science, arme puissante remise aux mains de l'ordre pour ses luttes du dehors, ne se retournât pas au dedans contre lui. Elle l'aurait fait, si, divisant les esprits, et par les esprits les cœurs, et par les cœurs les volontés, elle avait été pour le corps tout entier une cause de désunion, de malaise, de faiblesse. Elle devait donc être uniforme, dans la mesure où des intelligences peuvent, sans s'abdiquer elles-mêmes, embrasser le même ensemble de doctrines (3).

Ainsi *utilité, solidité, unité*, tels étaient les trois caractères qu'Ignace assignait à la science de ses disciples.

Et comme le trésor de cette doctrine catholique, élaboré et

(1) *Constit. S. J.*, P. IV, Proœm., cap. v.

(2) *Constit. S. J.*, P. IV, cap. v, n° 4; c. xiv, n° 1.

(3) *Constit. S. J.*, P. VIII, cap. 1, n° 8 et litt. K.

légué par les siècles, se trouvait rassemblé, avec une intégrité, une méthode, une élévation qu'on ne rencontrait pas ailleurs, dans les écrits de saint Thomas d'Aquin, Ignace le donnait à ses enfants pour docteur et maître principal.

« En théologie, disait-il, on expliquera l'ancien et le nouveau Testament et la doctrine scolastique du divin Thomas. Pour celle qu'on nomme positive, on choisira les auteurs qui paraîtront le mieux convenir au but de nos études. On expliquera aussi le Maître des sentences. Cependant, si dans la suite, on jugeait qu'un autre auteur serait plus utile aux élèves, par exemple si quelque abrégé ou quelque ouvrage de théologie scolastique était composé, qui parût mieux adapté aux temps nouveaux, on pourrait le prendre pour texte; mais il faudrait d'abord soumettre ce choix à un sérieux examen, à l'avis des hommes les plus compétents de la Compagnie entière et à l'approbation du supérieur général. » — En philosophie on devrait s'attacher aux doctrines d'Aristote (1).

Ces règles, sobres, simples et larges, comme le sont en général toutes celles qu'a tracées la plume de saint Ignace, furent efficaces et fécondes. Elles imprimèrent, dès le début, au nouvel ordre la direction doctrinale qu'il devait suivre. Durant un demi-siècle, on ne parut guère sentir le besoin soit de les éclaircir, soit de les compléter par d'autres formules plus développées. Les quatre premières congrégations générales, qui usèrent largement de leur pouvoir législatif sur tant de matières diverses, n'eurent pas à s'occuper de celle-là. Ces quelques lignes des Constitutions parurent suffire, jusqu'au jour de la riche floraison théologique, qui se produisit durant le second demi-siècle. Elles auraient même suffi encore à ce moment et peut-être toujours, si la Compagnie, en butte dès lors sur le terrain doctrinal aux plus violentes et aux plus persistantes attaques, n'avait été amenée, par le besoin de redoubler de prudence en face de ses adversaires, à préciser les instructions de saint Ignace, au risque peut-être de les resserrer. Cette œuvre occupe tout le généralat d'Aquaviva.

2. — A peine avait-il pris en main le gouvernement, que son ordre voit surgir des ennemis dans ces régions supérieures des intelligences, dont rien ne devrait troubler la paix, parce que la

(1) *Constit. S. J.*, P. IV, c. xiv, n° 1 et litt. B. — *Ibid.*, n° 3.

vérité et la science, seuls trésors qu'on vient y chercher, appartiennent à tout le monde et ne s'épuisent jamais. Ce fut la seconde phase de ces luttes inattendues et douloureuses, que la Compagnie, fondée pour ne combattre que les ennemis de l'Église, eut trop souvent à soutenir contre des hommes, dont elle aurait voulu n'être jamais que l'amie et l'auxiliaire.

Quand elle s'était présentée en Espagne comme un ordre religieux nouveau, elle avait été attaquée dans son institut et dans les Constitutions que lui avait données son fondateur. Quand, dans la suite, elle se révéla de plus en plus comme un corps savant, elle ne tarda pas à être attaquée, avec le même parti pris, dans ses doctrines et dans son enseignement.

Son institut, pour l'essence et l'intégrité de la vie religieuse, ne différait en rien des autres ordres les plus anciens ; mais il en différait par certains points secondaires et accidentels. Cela avait suffi pour soulever contre elle des hommes, qui ne concevaient pas une vie religieuse dépouillée des anciennes formes monacales. De même, ses doctrines n'étaient autres que celles de l'Église et de ses grands docteurs scolastiques (1). Mais, dans ces limites, elle se crut permis de contrôler certaines théories de convention, d'éclaircir des points restés obscurs, de chercher de nouvelles manières de présenter la vérité : c'en fut assez pour qu'on la fit passer pour une novatrice dont il fallait se garder.

Dans la première phase, son institut avait triomphé grâce aux apologies qui en furent faites, aux Bulles protectrices des papes et aux fruits qui le justifiaient. Dans la seconde phase, les doctrines devaient triompher de la même manière ; mais ici, le champ étant beaucoup moins circonscrit, la lutte devait être plus longue, ou plutôt se continuer, en renaissant sans cesse, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Dans ces querelles, la Compagnie eut contre elle des hommes de tout nom et de toute profession. Mais, il faut bien reconnaître ce fait historique, fait d'ailleurs trop connu pour pouvoir être

(1) Sans être théologien, mais avec son bon sens et sa connaissance des hommes Henri IV disait en parlant des Jésuites : « ...Et crois-je que quand on voudrait faire le procès à leurs opinions, il le faudrait faire à celles de l'Église catholique. » (Réponse aux remontrances du Parlement sur le rappel des Jésuites).

caché, trop ancien pour avoir besoin de l'être, que ses adversaires les plus ardents et les plus actifs furent quelques religieux de l'ordre de saint Dominique. Melchior Cano et les héritiers de ses préventions menèrent la première campagne; Dominique Bañez et ses disciples menèrent la seconde. De quelles vues, de quels sentiments s'inspira cette opposition ?

« A cette époque, écrit un historien récent, on peut dire que, dans la grande famille catholique, la Compagnie de Jésus, jeune encore mais rapidement développée, était en quelque manière comme Joseph, le fils de Jacob, parmi ses frères. La vue des bénédictions surabondantes dont Dieu la comblait, de ses succès incontestables, de son influence, peut-être de son allure confiante, tout cela n'excita que trop naturellement, surtout dans ce chaud pays d'Espagne où le tempérament prédispose si bien aux querelles de parti, un sentiment, inconscient sans doute, mais très tenace, de rivalité. La Compagnie de Jésus avait trouvé en Espagne de grands protecteurs et d'illustres amis dans les autres ordres religieux et en particulier dans celui de saint Dominique. Mais à côté de ces religieux, dont le grand cœur se réjouissait de voir apparaître une nouvelle milice, pleine d'ardeur pour la défense de l'Église, des hommes, remarquables d'ailleurs à plus d'un titre, ne purent consentir à accorder des regards et des paroles de frères à ce Joseph des ordres religieux, qui n'avait ni leur habit, ni leurs règles austères, ni le cœur, ni même, dans certains cas, les vœux solennels. Ils ne pouvaient trouver pour lui des paroles de paix (1). »

Un autre sentiment moins humain put entraîner ces adversaires des Jésuites et jusqu'à un certain point les excuser. L'ordre de saint Dominique, très nombreux en Espagne, savant, en possession de fonctions élevées dans les universités et les tribunaux ecclésiastiques, avait rendu et rendait encore de très grands services à l'Église. Mais son importance même et son influence parurent porter quelques-uns de ses membres à s'attribuer trop aisément le rôle de gardiens de la foi et des saines doctrines, là où ni la foi n'était en question, ni les saines doctrines n'étaient en péril. Ils écrivaient dans une circonstance solennelle :

« En face des doctrines dangereuses, de celles surtout qui se dressent contre la religion chrétienne, contre les mystères de notre foi et les enseignements des Pères, nous, les fidèles chiens de garde du premier et très

(1) *Le vénérable cardinal Bellarmin*, par le P. J.-B. Couderc, S. J., t. I. La controverse *De Auxiliis*.

illustre inquisiteur des perversités hérétiques, le bienheureux Dominique, notre Père, nous avons l'obligation non seulement d'aboyer, mais encore, toujours obéissants au Siège apostolique, de mordre, s'il le faut, à belles dents les inventeurs eux-mêmes de ces nouveautés ».

Suivait l'énumération de toutes les hérésies que leurs devanciers avaient démasquées, combattues et confondues (1).

Ils avaient raison assurément de se complaire dans ces gloires de famille. Mais leur tort était d'assimiler, sur des préventions sans fondement et sur des jugements sans autorité, Molina, Suarez et leurs doctrines à ces trop vrais hérétiques et à ces trop réelles hérésies des temps passés. Ignace, le premier, avait souffert de ce tempérament trop combattif, lorsque, attiré au couvent de Saint-Étienne de Salamanque, il y fut, sur de simples soupçons, saisi et incarcéré (2). Sa Compagnie en souffrit après lui. Au reste, bien volontiers, avec un de nos anciens chroniqueurs, nous admettons, en faveur de ces excès, des circonstances atténuantes (3). La crainte persistante de voir les hérésies du dehors forcer les frontières de la Péninsule, l'horreur causée au dedans par les impiétés et les turpitudes, récemment découvertes, des illuminés, étaient de nature à exciter jusqu'à la passion et à alarmer jusqu'à l'injustice des hommes dévoués à la défense de la vérité, mais trop prompts à prendre pour des adversaires ceux qui ne la défendaient pas toujours comme eux.

Enfin il convient d'ajouter que ces intempérances n'étaient le fait que d'un petit nombre, et non de l'ordre lui-même. La plupart en gémissaient et se tenaient en dehors de ces luttes. D'autres les désavouaient ouvertement ou même prenaient la défense des Jésuites, comme Juan de la Peña qui écrivit un opuscule en leur faveur, comme Louis de Grenade qui souffrit à leur occasion. Les généraux de l'ordre surtout interposaient leur autorité. Des lettres échangées, des instructions envoyées de

(1) *Apologia Fratrum Prædicatorum in Provincia Hispaniæ sacræ theologiæ Professorum adversus quosdam novas assertiones cujusdam Doctoris Ludovici Molinæ nuncupati theologi de Societate Jesu...* (Début.) — Rom. Vatic. lat. MS. 4674.

(2) V. Astrain, S. J., *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, Madrid, 1902, t. I, l. I, c. iv.

(3) Pedro de Guzman, S. J., *Historia de la Provincia de Castilla*. — Arch. centr. S. J.

temps à autre, témoignaient de leurs sentiments et de leurs intentions (1). Aquaviva en remerciait en ces termes le général des Dominicains qui voyageait alors en Espagne :

« Des lettres de nos Pères m'ont appris avec quelle énergie vous avez blâmé, avec quel empressement vous avez promis de réprimer les désordres causés par le Père de Avendaño et autres de vos religieux, qui, agités je ne sais de quel esprit, ne cessent pas, en public et en particulier, de tenir les plus vilains propos, non pas sur tel ou tel d'entre nous, mais sur notre Compagnie elle-même. J'espère que cette charité et cette prudence, dont je suis très reconnaissant envers Votre Paternité, seront efficaces... Pour moi, je souhaite de toute mon âme et j'ai recommandé de tout mon pouvoir que mes religieux souffrent eux-mêmes, plutôt que de faire souffrir aux vôtres de pareilles misères. Tels étaient aussi les sentiments de votre prédécesseur, comme vous le verrez par une de ses lettres dont je vous envoie la copie. Mais je m'étonne qu'elle n'ait pas été mieux observée. Quant à moi, j'ai donné, je l'affirme à Votre Paternité, et je donnerai encore à tous mes religieux l'ordre le plus rigoureux de ne se départir jamais du respect qui est dû à votre très saint ordre. Et je vous prie, si vous apprenez que l'un d'entre eux s'est mis en faute sur ce point, de me le faire savoir et de me le désigner. Mes actes montreront alors avec quelle sincérité je désire que la paix règne entre nous. Mais aussi je vous demande avec les plus vives instances d'extirper enfin ces zizanies, que Maître Cano sema, le premier, il y a déjà bien des années, et que ses imitateurs ont mis tout leur zèle à arroser et à cultiver. Il serait bien temps, et je sais que c'est le désir d'un grand nombre de graves et saints religieux de votre ordre, que, la main dans la main, nous unissions, pour combattre les ennemis de la foi et sauver les âmes, nos forces et nos efforts, en servant ensemble notre commun Seigneur (2). »

Il était plus facile de souhaiter cette paix fraternelle et de la demander que de l'obtenir toujours et de tous. Mort le 30 septembre 1560, Cano, ce semeur de zizanie dont vient de parler Aquaviva, avait laissé des disciples et des imitateurs. Après lui, dans la province dominicaine de Castille, se perpétua une sorte de petite école, peu nombreuse mais remuante, où se conservait l'héritage de ses préventions et de son hostilité. De là partirent le plus souvent ces attaques, ces polémiques, ces accusations que l'on rencontre fréquemment à cette époque dans l'histoire des

(1) Aquaviva envoya des instructions de ce genre, notamment en 1587, 1590, 1601.

(2) Arch. centr. S. J. — *Castell. Epist. gener.* — Al general de los Dominicos, à Valladolid, 3 de nov. 1587.

Jésuites d'Espagne. Cette opposition ne pouvait que ternir leur honneur de religieux et que détourner loin d'eux la confiance des fidèles. Ils durent se défendre, et, en dépit de toutes les influences qui cherchaient à couvrir leurs adversaires, ils le firent avec succès. De là des procès retentissants, des condamnations éclatantes, nécessaires sans doute, mais dont l'effet ne pouvait être, comme toujours, que d'aigrir les esprits et de rendre la paix plus difficile.

Elle le devenait aussi de plus en plus, pour ces quelques religieux aux vues trop humaines, par suite des progrès mêmes de la Compagnie, qui ne cessait de croître en nombre, en renom de vertu, de zèle et déjà même de science. Cet échec de l'œuvre de Cano ne fit qu'exciter ceux qui en avaient pris la succession à un redoublement d'efforts, qui se manifesta vers le commencement du généralat d'Aquaviva. Un auteur presque contemporain, qui a étudié aux sources et écrit toute cette histoire, donne comme certain que plusieurs de ces adversaires de la Compagnie, quatre, dit-il, se réunirent en 1582 dans une sorte de conciliabule secret, d'où ils sortirent avec de nouveaux plans de campagne (1). Ce fait prouverait, si la chose avait besoin d'être prouvée, que les supérieurs de l'ordre et l'ordre lui-même dans son ensemble, non seulement restaient étrangers à ces agissements, mais les surveillaient et les réprimaient.

Toujours est-il qu'à dater de ce moment la Compagnie est prise à partie avec une nouvelle animosité. Un pamphlet calomnieux, écrit contre elle par Cano et légué par lui à ses disciples, est remis à neuf et à jour et recommence à circuler sous le manteau (2). Des questions délicates, prêtant à la malveillance, celle du secret de la confession, de la manifestation du complice, de la correction fraternelle, du genre de vie et des ministères de la Compagnie, sont réveillées ou soulevées de côté et d'autre. En même temps que la défiance des fidèles, on cherche à exciter contre l'ordre

(1) Pierre Poussines, S. J., *Historia Controversiarum quæ inter quosdam e S. Prædicatorum Ordine et Societatem Jesu agitatae sunt*. MS. autogr., p. 28.

(2) Poussines, *op. cit.*, l. I, n° xx. — Cet écrit ne serait-il pas celui que Quetif et Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, mentionnent comme attribué à Cano, sous ce titre : *Judicium de Societate Jesu, sive juxta alios De Secta Jesuitarum* ?

de saint Ignace celle des tribunaux de l'inquisition. Fray Alonso de Avendaño, ce Cano ressuscité (1), comme on l'appela, poursuit dans les chaires les prouesses de diffamation, dont nous aurons plus tard à raconter le dénouement. A Madrid, Fray Martin Xemius, organiste à l'église du couvent, sème dans le peuple les propos les plus odieux et n'échappe à une sévère condamnation que par l'intercession de ceux qu'il vient d'attaquer. Un autre dominicain, Jacques de Peredo, pour défendre le jeune jésuite Roger de Cardenas, infidèle à sa vocation, soutient hautement que tous les membres de la Compagnie, qui n'ont pas fait la profession solennelle, ne sont pas de vrais religieux ; la tempête qu'il a soulevée devient si menaçante, que Grégoire XIII est obligé de l'apaiser en confirmant de nouveau, par la Bulle *Ascendente Domino*, la distinction des vœux et des degrés établie par saint Ignace (2).

Bientôt, c'est sur la doctrine des Jésuites, que se portent de préférence l'attention et l'offensive de leurs adversaires. L'oreille et l'œil ouverts à ce qui se prêche, à ce qui s'enseigne, à se qui s'imprime, ils y cherchent matière à contradictions, à critiques publiques, à dénonciations secrètes. De là des conflits d'opinions, qui éclatent, tantôt sur une question, tantôt sur une autre, en attendant que le problème de la grâce mette aux prises les deux ordres. Nous aurons à raconter cette grande lutte, à mentionner aussi quelques-unes de ces escarmouches qui la précédèrent.

3. — Mais il faut dès à présent signaler et discuter le grand et perpétuel grief que ramenaient tous les autres et dans lequel on les renfermait tous, celui que nous avons entendu déjà et que nous entendrons encore adresser à Suarez : c'était de ne pas suivre

(1) *Ibid.*, p. 45.

(2) Grégoire XIII avait écrit (16 mars 1584) à Louis Taberna, son nonce à Madrid, de mander Peredo et de lui donner le blâme qu'il méritait. Dans la réponse du nonce au pape (30 avril suivant), on lit : « Je l'ai si bien chapitré que toute sa vie, j'en répons, il se souviendra de moi et de cette journée. Pour s'excuser, il a dit qu'il n'avait contre la Compagnie de Jésus aucun sentiment de malveillance, qu'il l'avait toujours, au contraire, particulièrement aimée ; mais que les assertions qu'on lui reproche portent sur une matière qui est librement discutée par les théologiens dans les écoles, que ses opinions sont la doctrine même de saint Thomas et d'autres docteurs faisant autorité... » (Lettre citée par Poussines, *op. cit.*).

fidèlement saint Thomas, ou même de combattre sourdement sa suprématie théologique.

Il ne faut pas s'en étonner. Outre que saint Thomas était le principal représentant de l'orthodoxie catholique, outre qu'on le savait désigné par Ignace à ses fils pour leur premier docteur, il était tout naturel que des Dominicains eussent à cœur, par conviction, par dévotion, par intérêt, de défendre le génie qui était la gloire de leur ordre, pour peu qu'il parût être attaqué, et, lors même qu'il ne l'était pas, de se faire contre des adversaires une arme de son autorité exceptionnelle. Mais, au sein de la Compagnie même, des plaintes firent écho aux accusations du dehors. Des hommes de grande vertu et de grand savoir, mais attachés avec une fidélité trop étroite à l'enseignement, quelque peu routinier, qu'ils avaient eux-mêmes reçu et puis transmis, se prirent à croire tout perdu, quand ils virent à côté d'eux de nouveaux professeurs user, dans l'interprétation de saint Thomas, d'une méthode plus large et plus personnelle. Tels furent, entre autres, le Père Avellaneda que déjà nous avons vu sur le point d'arrêter Suarez dès sa première étape, le Père Miguel Marcos que nous verrons plus tard le combattre de toute son influence ; tel aussi, à Alcalá, le Père Deza qui remplissait de ses alarmes, sincères mais quelque peu imaginaires, ses correspondances avec le général. Ainsi en 1582, à peine revenu d'un voyage à Rome, il lui adressait cette lettre, où se manifeste au vif l'état d'esprit de ces théologiens à l'humeur trop inquiète :

« Ce que j'ai répondu, lorsque Votre Paternité m'a questionné sur les doctrines des Nôtres, avait une importance qu'alors je n'aurais jamais soupçonnée. Je la constate depuis que je me retrouve en Espagne et surtout dans ce collègue.

Quand je partis pour Rome, on attendait seulement, semble-t-il, que j'eusse tourné le dos pour le tourner à saint Thomas. De fait, ceux qui enseignent ici se sont mis à s'éloigner de lui, sans aucun respect pour son autorité. Il en est résulté que se sont éloignées aussi du même pas, au dehors, l'estime et la confiance qu'on avait pour nos opinions, au dedans la paix et la tranquillité de nos communautés : tant est grande la liberté que prennent nos professeurs. Ils se défendent en disant qu'elle est plus grande en Italie qu'en Espagne, et plus encore à Rome que dans le reste de l'Italie. Aussi, jusqu'à ce jour, n'a-t-il pas été facile aux supérieurs de la réprimer... Il appartient à V. P. d'y aviser et de faire ce que deman-

dent le service de Notre-Seigneur et l'intérêt de la Compagnie. Faudra-t-il voir toujours nos professeurs perdre inutilement leur temps à inventer des doctrines de fantaisie, à jeter au milieu de nous des opinions, ou depuis longtemps enterrées, ou qui n'avaient encore jamais vu le jour ? Faut-il qu'ils s'exposent à être jugés par ces tribunaux de l'Inquisition, auxquels par le passé leurs propres jugements en imposaient ? Faut-il compter pour rien l'avis de nos religieux les plus anciens et les plus capables, ou plutôt l'avis de tous, ceux-là seuls exceptés que cette lèpre a contaminés ? Ces motifs m'obligent à supplier V. P., par les entrailles de Notre-Seigneur, d'examiner le mal et d'y porter remède, tant que c'est encore possible.

Que les difficultés ne vous arrêtent pas. Elles ne pourraient naître que de deux chefs : ou des opinions mêmes de saint Thomas, que certains jugent insoutenables ; or, si V. P. le veut, j'entreprendrai de ramener les esprits : ou du mécontentement de ceux qui devraient être corrigés ; or, il n'y a pas lieu de tenir compte de cette difficulté, parce que, du train dont les choses vont, dans quelques années, elle sera changée en véritable impossibilité, et celui-là en sera responsable, qui, pouvant à un moment donné tout arrêter, ne l'aura pas fait.

De quel œil aujourd'hui, bien différent de celui d'autrefois, on regarde la Compagnie ! Il suffisait alors de dire qu'une opinion était enseignée par ses maîtres, pour qu'elle fût acceptée comme un oracle. C'est que sa doctrine était celle d'un saint, de saint Thomas, et d'un saint qui appartenait à un autre ordre religieux. Ainsi, étant le fruit de la sainteté du Docteur et de l'humilité de nos professeurs, elle ne pouvait qu'être excellente. Elle l'était encore, parce que agir ainsi, c'était obéir à nos Constitutions et monter dans les chaires en inclinant d'abord notre esprit sous l'autorité de celui qu'elles nous assignent pour maître... Pour ma part, je ne vois d'autre remède efficace au mal dont nous souffrons, du moins pour l'Espagne, que de nous assujettir à suivre en tout la doctrine de saint Thomas (1). »

4. — Cette lettre émue et d'autres semblables s'inspiraient assurément de principes très vrais et de sentiments très louables ; mais il y manquait une juste appréciation des faits qui en étaient l'occasion : la crainte les grossissait bien au-delà de leur réalité. Rien n'est difficile, d'ailleurs, à ces moments où l'esprit humain se met à marcher plus vite, comme de faire un juste discernement entre ce qui serait une altération téméraire de la science déjà acquise et ce qui n'en est qu'un heureux rajeunissement ou un plus rapide développement. Nous sourions aujourd'hui de ces inquié-

(1) Lettre du P. Deza à Aquaviva, Alcalá, 17 avril 1532. — Arch. centr. S. J. — Cod. Toletan. Hist. 1547-1610.

tudes, avec lesquelles ces anciens de la Compagnie accueillaient, à l'aurore de son grand siècle théologique, les sages initiatives des maîtres qu'elle regarde aujourd'hui, avec l'Église elle-même, comme des guides non moins sûrs que puissants. Car c'est bien d'eux surtout qu'il s'agissait dans toutes ces plaintes, de Vazquez, de Suarez, de Molina, et des autres professeurs qui prenaient leur esprit et leurs méthodes.

Il convient, cependant, de nous demander s'il n'y avait rien de justifié dans ces accusations venant du dehors, rien de fondé dans ces craintes exprimées au sein même de la famille religieuse.

A cette question, dans la conjoncture la plus grave, Aquaviva donna une réponse qui ne laisse rien à objecter. Dans la première séance des controverses *De Auxiliis*, en présence du cardinal Madruccio et du général des Dominicains, Hippolyte-Marie Beccaria, il rendait ce témoignage à son ordre :

« Dès la naissance même de notre Compagnie, de nous-mêmes, par une dévotion spontanée, nous avons choisi saint Thomas, de préférence à tous les autres docteurs, pour notre maître en théologie. C'est lui que, dès l'origine, nos Constitutions ont remis aux mains de nos jeunes gens pour l'étudier, aux mains de nos professeurs pour l'expliquer. C'est lui que le *Ratio Studiorum*, qui vient d'être promulgué dans toutes nos provinces, impose à nos études théologiques, pour principal auteur et pour docteur faisant loi. Eh bien ! je le déclare, et on peut m'en croire, chargé que je suis de veiller à l'observation de nos règles, ces prescriptions ont été fidèlement gardées (1). »

Dans une circonstance encore plus solennelle, la Compagnie elle-même eut à faire sur ce point son examen de conscience et sa confession. En 1645, sa VIII^e congrégation générale venait de se réunir à Rome, pour donner un successeur à Mutius Vitelleschi. Avant même qu'elle commençât à s'occuper de cette élection, Innocent X lui envoya un questionnaire, rédigé en douze points, sur lesquels elle devait d'abord s'interroger, pour orienter dès ce moment les principales résolutions qu'elle aurait à prendre. Le onzième point était ainsi conçu : « Qu'il ne soit permis d'enseigner ou de soutenir que la doctrine de saint Thomas, ou celle

(1) *Acta Congregationum de Auxiliis*, 1^{re} séance. — Cf. Poussines, *op. cit.*, p. 610.

qui est suivie par l'ensemble des Pères. » Il fut répondu en ces termes :

« La congrégation tout entière a jugé qu'il n'y avait point lieu d'émettre en cette matière un nouveau décret. Bien plus, elle a été d'avis qu'il fallait représenter à Votre Sainteté, comme au plus équitable des pères et des juges, de quelle grave injure elle est blessée par ceux qui soulèvent contre elle, à ce sujet, des plaintes et des accusations. Ce qui est vrai au contraire, c'est que, depuis un siècle, aucun autre ordre religieux peut-être n'a prodigué autant de veilles et de travaux que la Compagnie pour glorifier la doctrine de saint Thomas. Sans doute elle n'a pas pris pour parole sacrée tout ce que disent les thomistes : mais les suivre et suivre saint Thomas sont choses fort différentes : ceci, elle l'a fait ; cela, elle ne doit pas être contrainte de le faire (1). »

5. — Cette réponse de la VIII^e congrégation soulève et résout à demi-mot une question d'histoire de la théologie, qu'il serait intéressant d'éclairer à la lumière des documents. Si saint Thomas en est venu peu à peu à occuper la première place dans les universités et les écoles catholiques, non seulement par l'autorité exceptionnelle dont il jouit, mais encore par ce rôle de premier et universel auteur classique, qui lui est attribué de plus en plus, à partir du XVI^e ou du XVII^e siècle, à quoi et à qui le doit-il ? Il le doit sans doute à son mérite incomparable, aux éloges hors de pair que l'Église lui a décernés, à l'influence de cet ordre de saint Dominique dont il est la gloire la plus éclatante ; mais enfin ces causes existaient et agissaient bien longtemps avant l'époque dont nous parlons : elles n'avaient cependant point encore produit le résultat qu'il s'agit d'expliquer.

De fait, durant près de trois siècles, saint Thomas ne parvint pas, ne parut même pas destiné à un magistère doctrinal, dont Pierre Lombard restait le détenteur incontesté. Longtemps il ne fut que le chef d'une école ; et cette école n'était ni toujours ni partout prédominante. Sans doute, on lisait les ouvrages du Docteur angélique, comme ceux des autres grands scolastiques ; on s'inspirait de sa doctrine, là surtout où enseignaient des Dominicains ; mais, même là, c'était le *Livre des Sentences* que l'on continuait généralement à expliquer dans les chaires et que l'on commentait

(1) Archives privées.

dans les ouvrages (1). Jean Capreolus lui-même, dans la première moitié du xv^e siècle, bien qu'admirateur passionné de saint Thomas et l'un des chefs de l'école thomiste, n'écrivait des commentaires que du Maître des sentences. Le fait mérite d'être signalé ; car les commentaires, fruits naturels de l'enseignement, manifestent, mieux que tout le reste, quel était, à l'époque où ils furent écrits, l'auteur enseigné. Or, l'ordre de saint Dominique, pendant les cinq premiers siècles de sa glorieuse existence, de la mort du fondateur (1221) à la publication du grand dictionnaire des auteurs dominicains (1721), a produit à peu près autant de commentaires des *Sentences* de Lombard que de la *Somme* de saint Thomas, et, pendant les trois premiers siècles, il n'a produit que des commentaires des *Sentences* (2).

Il faut avancer jusqu'au premier quart du xvi^e siècle pour trouver enfin un maître, qui veuille, ou qui ose, substituer l'interprétation du texte de saint Thomas à celle du texte de Pierre Lombard et qui écrive un commentaire de la *Somme Théologique*. Ce fut, peu après 1500, à Padoue, et autres villes, l'œuvre du dominicain Thomas Vio ou Cajetan. Presque en même temps, son confrère Conrad Coellin, à Heidelberg, et, un peu plus tard, François de Vitoria, à Salamanque, prennent la même initiative. Ce n'était là encore que des exemples isolés, que des essais personnels, qui n'entraînaient point les écoles. A Salamanque même, dans cette université qui devait exercer sur la scolastique la plus forte et la plus heureuse influence, et où dominait alors l'influence des Dominicains, saint Thomas ne fut officiellement admis pour l'enseignement que dans la deuxième moitié du xvi^e siècle, et,

(1) Les statuts de l'université de Paris, réformés en 1452 par le cardinal d'Estouteville, ne signalent pour les élèves de théologie que deux livres de cours, la Bible et Pierre Lombard. « Les écoliers, y est-il dit, qui commencent la théologie, devront, pendant les quatre premières années, porter ou faire porter, en venant à l'école, ceux qui entendent l'explication de la Bible, le livre de la Bible, et ceux qui entendent l'explication des *Sentences*, le *Livre des Sentences*. » (Denifle et Chatelain, *Cartularium Universitatis Parisiensis*, t. IV, p. 713). — Voir aussi l'article du P. Denifle, O. P. : « Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'université de Paris ? » (*Revue Thomiste*, 1894, p. 149) et Douais, *Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des Frères Prêcheurs*, p. 87 : Pierre Lombard et saint Thomas.

(2) Quetif et Echart (*Scriptores ordinis Prædicatorum*, Paris, 1721) mentionnent 453 commentaires du *Livre des Sentences*, 179 commentaires ou abrégés de la *Somme*, manuscrits ou imprimés, complets ou partiels. Différence de 26 seulement en faveur de la *Somme*, et moindre encore, si on déduisait un certain nombre de simples abrégés.

même alors, il ne faisait que partager cet honneur avec Pierre Lombard. Celui-ci continua longtemps encore à être expliqué dans les chaires et à fournir le texte des leçons exigées pour les grades et pour les concours. Son règne ne se maintenait pas moins dans la plupart des autres universités ; si bien que saint Ignace ne crut pas pouvoir se dispenser d'assigner à sa Compagnie, pour guide et pour maître de ses études théologiques, Pierre Lombard en même temps que saint Thomas.

Ainsi, l'exemple avait bien été donné par de grands professeurs dominicains, mais il était lent à se propager ; la poussée qui devait porter saint Thomas sur son trône, s'était bien produite, mais elle était encore trop faible et trop locale pour refouler le courant d'opinions et d'habitudes séculaires. Elle devient puissante et bientôt irrésistible à l'époque où la Compagnie se développe et étend son enseignement. Il y a là plus qu'une simple coïncidence. C'est que, en dépit de la lettre de leurs Constitutions, en dépit de l'exemple encore presque général, ces nouveaux théologiens avaient laissé de côté Pierre Lombard et pris en main saint Thomas.

« Nulle part dans nos collèges, écrivaient à Aquaviva, en 1589, quelques Jésuites portugais en crise de mauvais esprit, nulle part dans nos collèges, on n'enseigne le Maître des sentences. On n'entend parler que de saint Thomas dans nos écoles. Pourquoi donc laisse-t-on ainsi tomber nos Constitutions ? A cette explication de Pierre Lombard, le renom de la Compagnie ne pourrait assurément que gagner. Car il n'est pas, que nous sachions, dans le monde chrétien, une université où le Maître des Sentences ne soit officiellement expliqué (1). »

On laissa dire ces rares mécontents, et, sans se soucier de ce qui se faisait ailleurs, on s'attacha de plus en plus au Docteur angélique.

Or, la Compagnie, propagée et connue, comme elle le fut bien vite, et déjà féconde en hommes de grand mérite, ne pouvait aller à un maître sans lui attirer à sa suite, par le fait même, beaucoup d'autres disciples. Il faut remarquer en

(1) *Observationes locorum principalium Examinis et Constitutionum Societatis Jesu quæ neglecta jacent in Provincia Lusitana* (1589). — Lisbonne, Torre do Tombo, Armario Jesuitico, cod. 24.

effet, qu'en cette matière, son exemple était tout autrement persuasif que celui des Dominicains. Eux, quand ils prenaient saint Thomas pour docteur, ils pouvaient paraître obéir à un attrait de famille. Leur choix le proclamait bien le premier de leurs théologiens, mais non le premier de tous les théologiens, et dès lors cette préférence n'avait que peu d'efficacité pour s'imposer à l'imitation des autres. De la part de la Compagnie, il en était tout autrement. Du moment qu'elle allait chercher un maître en dehors de la famille, elle ne devait, elle ne pouvait tenir compte que de la supériorité du génie et de l'excellence de la doctrine ; et, par suite, celui qu'elle choisissait était par elle proclamé le docteur de tous les docteurs.

« La Compagnie, dit un de ses chroniqueurs, avait toute liberté pour le choix d'un auteur de théologie, et les auteurs à choisir ne lui auraient pas manqué. Du même droit que les uns s'attachaient à Scot, les autres à Durand et ainsi de suite, elle aurait pu faire composer par Lainez ou par Salmeron, une *Somme* de théologie, qui servit de texte dans ses écoles. Elle aurait pu aussi, à l'exemple de toutes les universités, imposer à ses professeurs l'explication du Maître des Sentences. Elle n'a rien fait de tout cela. Elle a préféré dès le premier jour, et sans jamais revenir sur ce choix, s'attacher à saint Thomas, le placer au premier rang dans son admiration, se mettre à son école, approfondir tous ses enseignements, ses opinions, ses formules, appliquer tout le génie de ses propres maîtres à glorifier le sien (1). »

Un pareil exemple dut être, nous ne saurions en douter, d'une puissante efficacité, à mesure que les Constitutions de saint Ignace furent connues et qu'on put juger à ses fruits la direction qu'elles avaient donnée aux études de l'ordre et à son enseignement. Car bientôt ses théologiens, sortis d'abord de Paris, de Salamanque, de Coïmbre, portèrent de tous côtés leur même esprit et leurs communes méthodes, les faisant apprécier par leurs succès éclatants, comme Lainez et Salmeron à Trente, Casinius en Allemagne, François Tolet au collège romain qui devint bientôt le grand centre de formation du nouvel ordre, Maldonat à Paris, Pierre Fonseca en Portugal, Grégoire de Valencia à Ingolstadt, Rodrigue de Arriaga à Prague, Bellarmin et Lessius à Louvain.

(1) Poussines, S. J., *Historia Controversiarum*, MS. autographe, p. 407.

Là où ils n'allaient pas, allèrent leurs ouvrages de théologie scolastique, apportant le plus souvent de nouveaux commentaires de saint Thomas, plus libres peut-être en apparence que ceux, encore rares, qui les avaient précédés, moins enchaînés à l'explication formelle du texte, mais tout aussi appliqués à en faire valoir la doctrine, sans craindre de la discuter au besoin et de la compléter. Ces livres, qui se multiplièrent à la fin du xvi^e siècle et dans le xvii^e, ceux de Suarez surtout, les premiers ou peu s'en faut, et les plus remarquables, montrèrent avec éclat qu'on pouvait faire jaillir du texte de la *Somme Théologique* un enseignement aussi élevé que solide, aussi neuf que traditionnel. De plus en plus, on vit cette *Somme Théologique* passer, de la place d'honneur qu'elle occupait dans les bibliothèques, aux mains studieuses de maîtres et de disciples de tout nom et de toute robe : triomphe de saint Thomas qu'il serait absurde de regarder comme l'œuvre des seuls fils d'Ignace, mais qu'on ne saurait aussi se refuser, pour peu qu'on donne d'attention aux faits et aux considérations que nous venons d'indiquer, à leur attribuer pour une large part.

On voit mieux dès lors combien il était injuste de reprocher sans cesse à des religieux, disciples par choix et par état de saint Thomas, et ouvriers si infatigables de son règne doctrinal, de ne pas lui être assez fidèles ; combien il était inconvenant de les épier et de les poursuivre, à la moindre occasion, comme des ennemis, alors qu'ils avaient si grandement mérité la reconnaissance de tous ceux qu'intéressait la gloire du docteur.

Querelle étrange d'ailleurs ! Que prétendaient donc ces quelques adversaires, qui, les premiers, la soulevèrent contre la Compagnie ? Était-ce de défendre l'orthodoxie, en défendant l'autorité du maître qui en était le plus illustre représentant ? Mais alors, pourquoi s'en prenaient-ils à un ordre qui faisait profession de le suivre, plutôt qu'à d'autres familles religieuses, à d'autres écoles, qui faisaient, au contraire, profession de ne pas le suivre ? Voulaient-ils ramener la Compagnie à une observation plus exacte de ses Constitutions ? Mais y avait-il lieu de le faire et avaient-ils pour cela mission et grâces d'état ? Se proposaient-ils d'empêcher que la doctrine de saint Thomas fût altérée par

des interprétations différentes des leurs ? Mais, s'ils avaient pu la comprendre, pourquoi d'autres ne le pourraient-ils pas ? Et poser en principe qu'on ne saurait être le vrai disciple de saint Thomas que si on portait sa robe blanche, n'était-ce pas lui refuser le titre et le rôle de maître universel, pour ne lui laisser que celui de chef d'une école, le ravir à l'Église catholique, pour l'enfermer dans les couvents de son ordre ?

6. — Les Jésuites, cependant, nous l'avouons sans peine, purent, à défaut de raisons plausibles, fournir des prétextes aux plaintes de leurs adversaires. Dans leur culte pour saint Thomas, en effet, ils se tinrent en garde, dès cette époque, contre deux excès, également fâcheux, où l'on parut souvent vouloir les pousser, l'un qui amoindrissait, l'autre qui exagérait la mission providentielle du grand docteur. D'abord, ils se refusèrent, ainsi que le déclarait, il y a un instant, Aquaviva, à substituer l'autorité et la doctrine de l'école thomiste, à l'autorité et à la doctrine de saint Thomas. Ils reconnaissaient les mérites de cette école, la science de ses maîtres, l'utilité de leurs travaux, la valeur générale de ses traditions ; mais ils ne pouvaient admettre qu'en tout on ne put trouver que là la véritable pensée du Docteur angélique. Ils ne dédaignèrent point de l'y chercher, mais en gardant la liberté de la chercher aussi et de la prendre ailleurs. Ils s'aidèrent bien volontiers des ouvrages de leurs devanciers, mais sans s'y arrêter ; comme on s'aide des ruisseaux pour remonter à la source et y puiser de ses propres mains. Ils voulurent bien être les disciples de saint Thomas, ils ne se crurent pas obligés à être les disciples de ses disciples.

En second lieu, la Compagnie se refusa toujours à accorder, même par manière de simple règle pratique, à la parole d'un homme, cet homme fût-il saint Thomas, un privilège qui n'appartient qu'à la parole de Dieu ou à la parole de l'Église parlant au nom de Dieu, le privilège de l'inérrance. Aussi, se réserva-t-elle toujours le droit de s'écarter un instant de son guide, quand elle ne pourrait plus le suivre sans s'écarter, ou sans s'exposer manifestement à s'écarter de la vérité. En cela, elle ne faisait que suivre le sage exemple que lui avaient donné les fils mêmes de saint Dominique :

« La théologie, écrivait Melchior Cano, n'a point à s'engager sur la parole de qui que ce soit. Je me souviens que mon maître, François Vitoria, en commençant à nous expliquer la *secunda secundæ* de la *Somme Théologique*, nous disait que, si une opinion de saint Thomas ne se heurtait à quelque raison prédominante, l'autorité d'un tel docteur devait suffire pour nous la faire adopter. Mais il nous prévenait aussi qu'il ne fallait pas s'en tenir sans choix et sans examen à tout ce que dit saint Thomas ; qu'il pouvait s'y rencontrer des assertions peu probables ou dures à admettre : et qu'il fallait alors imiter, tout à la fois, la modestie et la sagesse du saint, qui se rend volontiers à l'autorité des auteurs recommandés par le suffrage des siècles, mais qui n'adopte point leur sentiment, quand une bonne raison l'en détourne. Direction que j'ai été très fidèle à suivre... Quant à mon professeur, bien qu'étant par nature d'une extrême réserve, il lui arriva parfois de se séparer de saint Thomas, et il me paraissait plus admirable en le quittant, qu'en le suivant, tant il y mettait de respect et de modestie (1). »

La Compagnie ne se crut jamais obligée, par les Constitutions de son fondateur, à dépasser, dans son attachement à saint Thomas, une règle aussi sage ; et quand, du dedans, des fils trop zélés, ou du dehors, des adversaires trop exigeants, voulurent la pousser plus loin, elle n'avança pas.

« Quand on nous parle de suivre saint Thomas en tout, disaient les premiers rédacteurs du *Ratio*, on nous demande plus que ne le font nos Constitutions : elles assignent saint Thomas pour auteur à enseigner ; et l'on suit, il est vrai, le plus souvent les opinions de l'auteur du cours, mais il n'y a point obligation de le faire toujours (2). »

C'est aussi la solution que déjà nous avons vue donnée par Éverard Mercurian au visiteur Diego de Avellaneda :

« Je ne crois pas qu'il y ait lieu de porter de nouvelles prescriptions, touchant la conformité de notre enseignement théologique avec la doctrine de saint Thomas. Il suffit de s'en tenir à ce qui est dit dans la quatrième partie des Constitutions, à savoir qu'il faut suivre ordinairement sa doctrine, et c'est ce qui est compris et pratiqué par la Compagnie dans toutes les provinces (3). »

Aquaviva répondit de la même manière à la lettre, citée plus

(1) Melchior Cano, O. P., *De Locis Theologicis*, lib. XII, Proœm.

(2) *Ratio studiorum*, 1^{re} édit., 1586, n° 6, Commentariolus.

(3) Lettre d'Éverard Mercurian à Avellaneda, visiteur de la province de Castille, 3 juillet 1579. — Arch. centr. S. J., *Castellan. Epist. gener.*

haut, du P. Deza, qui voulait, lui aussi, qu'on cherchât l'unité de doctrine dans la conformité absolue avec celle de saint Thomas :

« Je ne crois pas, disait-il, qu'il y ait lieu en ce moment d'aggraver ce qui a été déjà réglé. Nous en viendrions ainsi à des mesures extrêmes, à bannir de chez nous tous les autres auteurs, lesquels parfois ont traité certaines questions mieux que saint Thomas, à étouffer le goût et le talent de nos religieux, qui ne se soucieraient plus de consulter des maîtres, qu'il ne leur serait jamais permis de suivre. Il en résulterait un très grave dommage, c'est que bientôt, dans la Compagnie, nous n'aurions pour ainsi dire plus personne de versé dans la connaissance des bons auteurs scolastiques (1). »

Au reste, sur cette question, Aquaviva, dès le début de son généralat, avait institué une sorte de consultation, sans doute sur les instances de quelqu'un ou de quelques-uns de ces *zelanti*, qui cherchaient à rendre la Compagnie plus thomiste que saint Thomas ne l'eût été de leur temps. Nous avons la réponse de trois des Pères les plus illustres de cette époque, Maldonat, Salmeron, Bellarmin (2).

Maldonat demande qu'avant de prendre une décision, on fasse dans saint Thomas le relevé de toutes les opinions qu'il paraîtrait impossible ou difficile de soutenir. On pourrait alors juger en pleine connaissance de cause. Il ajoute cette observation de première importance dans le débat : de ce que saint Thomas, pris dans son ensemble, est supérieur à tout autre auteur, pris aussi dans son ensemble, il ne s'ensuit nullement que toute opinion de saint Thomas vaille mieux que l'opinion correspondante de tout autre.

Salmeron, l'un des premiers compagnons de saint Ignace, et, à ce titre, digne interprète de sa pensée, pose en principe qu'il ne paraît pas bon d'imposer un auteur dont toutes les opinions fassent loi. Il ajoute que saint Ignace a eu raison d'assigner saint Thomas pour maître en théologie, mais qu'on aurait tort d'astreindre les professeurs à ne s'en écarter en rien, obligation qui, chez les Dominicains mêmes, n'a nullement été portée. D'ailleurs, il ne faut pas enlever à la Compagnie le droit, que lui a laissé son

(1) Aquaviva à Deza, 22 novembre 1582. — *Ibid.*, Tolet. *Epist. gener.*

(2) *Documenta de Ratione studiorum*. — Arch. centr. S. J., 1583-1613.

fondateur, d'avoir tôt ou tard son auteur à elle, enrichi de tous les progrès que le temps apporte à la théologie, comme à toutes les autres sciences. Pourquoi donc imposer une méthode étroite et exclusive, qui, loin de préparer nos théologiens à composer un pareil ouvrage, leur en ôterait même la pensée? Il termine, en demandant qu'on laisse la liberté que laisse l'Église elle-même : « Contentons-nous de l'Écriture Sainte, des définitions de l'Église et des papes, des décrets des conciles, sans élever d'autre barrière pour retenir et captiver les esprits. » Voici les premières lignes de la réponse d'Aquaviva à Salmeron :

« J'ai été très satisfait de votre avis touchant les opinions et les doctrines des Nôtres : il est pleinement conforme à mon propre sentiment... Sans doute, il se rencontre parmi nous, ici et surtout en Espagne, des hommes de grande valeur et de bon jugement, qui voudraient nous voir tous suivre un seul auteur et adopter toutes ses assertions. Mais pour moi, je n'ai jamais pu me faire à l'idée d'enfermer ainsi tous les esprits dans la doctrine d'un seul auteur, en sorte qu'il faille, comme on dit, jurer sur sa parole (1). »

La note de Bellarmin porte en titre : *Examen de cet avis, émis par quelqu'un (2), qu'il faut imposer de suivre en tout saint Thomas, un seul article excepté*. Voici le début qui en renferme aussi le résumé : D'abord, que saint Thomas soit l'auteur de toute la Compagnie, je l'approuve; sur ce point donc je suis d'accord avec l'écrivain qui nous a été soumis. En second lieu, que toutes les opinions de saint Thomas, à l'exception seulement de celle qui concerne la conception de la Vierge, soient imposées à notre enseignement, ce serait à mon avis une mesure plutôt nuisible, trop difficile, pour ne pas dire impossible, à faire observer

(1) Aquaviva à Salmeron, 29 septembre 1582; lettre publiée à la suite de celle de Salmeron, dans la collection *Monumenta historica Societatis Jesu*, fasc. 168, dic. 1907, Madrid.

(2) Ce quelqu'un ne serait-il pas le P. Deza? Dans la lettre du 17 avril, citée plus haut, il disait : « ...En viendola (cette lettre), V. P. la rompa, que basta el papel que va en latin para que se vea y se examine lo que ay digo por quien a V. P. pareciere; aunque en esto mismo la recibire grandissima que a quien V. P. la mostrara se muestre tacito nomine authoris. » Et dans la réponse (22 novembre 1582) déjà mentionnée d'Aquaviva se trouvaient ces mots : « ... Yo vi y hize ver a los PP. Assistentes y a otros el papel que V. R. me embió con una de 17 de Avril y contentó mucho; y por el orden que en aquella materia se ha dado avra visto quanto me he aprovechado de su elucubracion: aunque por agora no convenia apretar mas de lo que se ha hecho, por no venir a algun extremo, etc. »

et que rien ne rend nécessaire. A la fin, Bellarmin demande qu'il soit dressé un catalogue des opinions de saint Thomas qui ne devront pas être enseignées, un autre des opinions qui pourront être enseignées ou ne pas l'être, tout le reste demeurant obligatoire. On objectera, dit-il, que l'unité de doctrine souffrira de cette liberté. Il l'avoue, mais en faisant observer, avec Salmeron, que cette unité ne peut pas être complète, qu'elle est loin de l'être dans les écoles thomiste ou scotiste, que saint Ignace ne nous demande point de penser et de parler en tout de la même manière, mais dans la mesure où des hommes le peuvent.

Il est à croire que la consultation, dont nous venons de résumer quelques-uns des résultats, influa sur les rédacteurs du *Ratio*. Le plan de Bellarmin eut leurs préférences et ils dressèrent les catalogues d'opinions avec une largeur qui, nous l'avons déjà vu, inquiéta les meilleurs esprits. Aussi le *Ratio* définitif et la v^e congrégation ne proscrivirent expressément de l'enseignement que deux opinions du saint docteur, celle qui nie la conception immaculée de Marie et celle qui concerne la nature et la dispense des vœux solennels (1). Tout le reste est remplacé par des règles générales qui se résument en ces quelques mots :

Pour la théologie scolastique, saint Thomas doit être le docteur de la Compagnie et il faut y suivre sa doctrine. De là cependant, on ne doit pas conclure qu'il ne soit permis de s'en écarter absolument en rien, car les thomistes les plus déclarés l'abandonnent parfois, et il ne serait pas équitable d'astreindre plus étroitement les Nôtres à saint Thomas que ne le sont les thomistes eux-mêmes. Qu'on ne mette à l'enseignement de la théologie que des hommes sincèrement attachés à sa doctrine. Dans les questions qu'il n'a pas traitées ou quand son sentiment est douteux, qu'on prenne pour guides les autres auteurs les plus accrédités dans l'Église et qu'on s'attache aux opinions les plus généralement admises dans les universités catholiques (2).

Ces règles n'étaient que le commentaire officiel du mot fécond

(1) S. Thom., p. III, q. xxvii, et 2^a, 2^{ae}, q. lxxxviii. — Cf. Suarez, *De Mysterioris vitæ Christi*, disp. III, et *De statu Religionis*, l. II, c. vi.

(2) Congreg. V, d. 41, 56. — *Rat. stud.* : Reg. Prof. Theol. Schol., 2, 3.

de saint Ignace : *In theologia legetur doctrina scholastica divi Thomæ* (1).

Dans la suite, sur ce point, la Compagnie n'eut rien à ajouter, rien à retrancher à sa législation : elle ne fit à l'occasion que la rappeler et la confirmer. De nos jours encore, lorsque Léon XIII entreprit de hâter, par son encyclique *Æterni Patris*, l'heureux mouvement qui ramenait la théologie catholique vers la scolastique et vers saint Thomas, la Compagnie, dans sa xxiii^e congrégation générale, voulant faire un acte solennel d'obéissance aux directions pontificales, se contenta de rendre un décret qui rappelait simplement les principes doctrinaux formulés trois siècles auparavant (2).

L'exposé précédent servira à mieux apprécier les attaques auxquelles Suarez a été et sera encore en butte, avec la Compagnie elle-même, sur le terrain doctrinal. Il fallait savoir d'abord ce que sa doctrine devait être, pour juger si elle mérita le reproche de ne l'être pas.

7. — Ajoutons aussi une observation qui n'est pas sans importance pour l'intelligence des faits. Ces luttes doctrinales n'étaient pas alors, comme les exercices d'école, de simples joutes intellectuelles, n'ayant guère de conséquences que pour l'amour-propre. Elles devenaient forcément des compétitions rivales, dont l'enjeu était la confiance des fidèles, acquise ou perdue; et déjà c'était beaucoup pour un ordre apostolique. Mais leurs effets ne s'arrêtaient pas là : elles étaient aussi de nature à compromettre, et souvent en effet elles mirent en péril l'honneur, le repos, la sécurité de la Compagnie et de ses religieux les plus éminents. A cette époque, en Espagne surtout, les questions doctrinales devenaient vite des questions judiciaires, et l'école, la chaire conduisaient facilement aux tribunaux ecclésiastiques. Vraie ou supposée, une erreur, une témérité, une imprudence de parole, exposait à des accusations, à des procès, à des condamnations, coups terribles pour des hommes, qui, par-dessus tout, avaient besoin et

(1) *Constit. S. J.*, P. IV, c. xiv, n° 1.

(2) *Instit. Soc. Jes.*, congr. XXIII, décr. xv.

avaient à cœur de garder intact leur renom d'orthodoxie. Les ennemis de la Compagnie ne manquèrent pas de lui créer ces dangers, en cherchant à exciter contre elle les défiances de ceux qui, par office, devaient être plutôt ses protecteurs. Des plaintes sans cesse répétées, des accusations souvent renouvelées, émanant d'hommes estimables et qui prétendaient ne vouloir que défendre la foi, ne réussirent que trop, même sans être justifiées, à éveiller contre elle la défiance, à entretenir des préventions, d'où pouvaient surgir au moindre incident de pénibles affaires.

Les correspondances confidentielles de l'époque signalent souvent cette situation.

« Je suis plein d'inquiétude, écrivait Miguel Marcos au général, quand je vois combien le peuple, le roi, le conseil de l'inquisition sont soucieux des doctrines de la Compagnie et de quels regards défiants ils la suivent dans toutes ses chaires. »

Le P. Deza disait aussi :

« Le Saint-Office tient à l'œil nos théologiens portés aux innovations : s'ils ont le malheur d'y donner lieu, du moindre péché véniel on leur fera un gros péché mortel et le méfait le mieux caché sous terre ne le sera pas quand il s'agira d'eux. »

Aquaviva lui-même écrivait :

« Les Bannésiens sont par trop à l'affût de tout ce que nous disons. »

Et une autre fois :

« Vous le voyez, ils ne nous en passent pas une ! (1) »

Les faits montrèrent que ces craintes n'étaient point imaginaires. Les tribunaux de l'inquisition, où siégeaient souvent des rivaux et des adversaires de la Compagnie, ne restaient guère sans être saisis de quelque cause ou de quelque ouvrage de Jésuite. Leurs enquêtes n'étaient point toujours exemptes de prévention et de partialité.

« Ces Pères, disait au nonce de Madrid Vigil Quiñones, premier

(34) Marcos à Aquaviva, 17 juillet 1594. — Arch. centr. S. J. : *Epist. Hispan. 1594*, fol. 341. — Deza à Aquaviva, 17 avril 1582. — *Ibid.*, *Tolet. Hist. 1547-1610*. — Aquaviva au P. Labata, à Valladolid, 8 janvier 1608 : *Castell. Epist. gener.* — A Hernando Lucero, 17 avril 1590 : *Tolet. Epist. gener.*

conseiller de Tolède, ces Pères, avec tous leurs raffinements de doctrine et leurs nouveautés, sont en train de si bien débrider les consciences dans ce royaume, que, si on n'y met ordre, l'Église de Dieu ne tardera pas à souffrir quelque malheur ou à donner du scandale. En attendant, les autres théologiens gémissent de ne pouvoir plus étudier ni les saints Pères, ni saint Augustin, ni saint Thomas, absorbés comme ils sont à reviser ce tas de livres obscurs et subtils, que publient ces Pères (1). »

Les théologiens de la Compagnie n'auraient pas mieux demandé que de laisser ceux de l'inquisition approfondir en paix les saints Pères et saint Thomas. Mais les anciens auteurs ne captivaient pas ces juges studieux au point de leur faire oublier les nouveaux; les écrivains de la Compagnie, même les plus illustres, en firent l'expérience. Molina fut, pendant dix ans, tourné et retourné en tout sens dans leurs conseils. Suarez leur fut déféré plusieurs fois. Bellarmin fut sur le point d'y être condamné, si nous en croyons une lettre d'Aquaviva sollicitant l'intervention du nonce de Madrid (2). Vazquez et plusieurs de ses frères restèrent, pendant des semaines et des mois, les prisonniers des inquisiteurs de Tolède. L'histoire vaut la peine d'être rappelée; elle montrera combien il était alors nécessaire de veiller sur ce qu'on enseignait, ou ce qu'on écrivait, en matière religieuse (3).

Au collège des Jésuites d'Alcala, en 1600, sous la présidence du Père Luis de Torres, le Père Melchior de Oñate soutint sur le traité des vertus théologiques un grand acte, auquel assistèrent aussi le Père Nicolas de Almazan, recteur, et le Père Gabriel Vazquez, principal professeur. Une des thèses affichées était ainsi formulée : « Il n'est pas de foi que tel homme soit souverain pontife. » L'acte passa sans incident; cependant, une lettre du

(1) Lettre du nonce de Madrid, Dominique Ginnasio, archevêque de Siponte, au cardinal Aldobrandini, 8 mai 1602. (Rome, Arch. du Vatican, Nunziat. di Spagna, t. 55, fol. 177).

(2) Aquaviva au nonce de Madrid, Camillo Cajetani, 22 novembre 1594 : « J'apprends de bonne source qu'en Espagne on s'attend, sur de trop sérieux indices, à voir paraître un décret prohibant les œuvres du P. Bellarmin. J'ai cru devoir en informer Votre Seigneurie Illustrissime et recourir à Elle, etc. » (Arch. centr. S. J., Cod. *Epist. soli Hispan.*, 1595-1602).

(3) Le récit qui va suivre est emprunté surtout à l'ouvrage inédit de Ribadeneira : *Glorias y triunfos de la Compañia de Jesus en sus persecuciones*, et aux Archives de la nonciature d'Espagne au Vatican, t. 55, fol. 150, 217, 240; t. 330, fol. 64.

nonce affirmait plus tard qu'il avait été signalé par un Dominicain aux inquisiteurs, mais sans qu'il fût donné suite à cette dénonciation, parce que, à ce moment, la charge de grand-inquisiteur se trouvait vacante. Un an après, en la fête de saint Luc 1601, dans l'amphithéâtre de l'université, un candidat au doctorat, nommé Hurtado, défendit, sous la présidence du docteur Alvaro de Villegas, titulaire de la chaire de vèpres, des thèses approuvées et signées par le docteur Camara, doyen de la faculté de théologie, dont l'une était la reproduction, aggravée, de celle des Jésuites : « Il n'est pas de foi que tel homme, *par exemple Clément VIII*, soit souverain pontife. » Ces théologiens ne mettaient nullement en doute la certitude du fait, mais ils se demandaient si cette certitude reposait sur des motifs d'ordre surnaturel, offrant l'objet formel et nécessaire pour un acte de foi.

Une relation de ce second acte parvint à Rome. Clément VIII se montra très mécontent, se demandant si on ne voulait pas en venir par là à contester la légitimité de son élection ou à diminuer son autorité. Il ordonna que ce jeune docteur de l'université et ses deux patrons eussent à comparaître à Rome en personne. Y allèrent-ils en effet, nous l'ignorons, et il importe peu de le savoir. Mais bientôt, avant l'arrivée de l'ordre papal officiel, les inquisiteurs de Tolède eurent une vague connaissance de l'irritation du pape et de la citation des coupables. Ils ne doutèrent pas qu'il ne s'agit du premier acte et des Pères du collège. Aussitôt, soit pour maintenir leur prérogative de juges locaux, soit pour ne pas encourir le reproche d'avoir laissé passer le fait sans agir, soit pour prévenir le scandale que cette affaire pourrait causer à Rome, aux dépens du pays et de l'université où elle était née, soit enfin peut-être pour épargner aux quatre Jésuites les ennuis et les périls d'une comparution à Rome, ils leur intimèrent l'ordre de venir à Tolède se constituer prisonniers de l'inquisition. En conséquence, les Pères Luis de Torres, Nicolas de Almazan, Gabriel Vazquez et Melchior de Oñate, se rendirent à Tolède et y furent aussitôt incarcérés. Au reste, ils furent traités avec beaucoup d'égards et ne furent point enfermés dans les cachots, ni soumis au régime des criminels. Mais cette mesure, dont on ne connaissait pas encore la cause, eut en Espagne un immense

retentissement et donna lieu à des interprétations douloureuses pour la Compagnie.

Cependant, de Madrid, le nonce et, de Rome, le pape, bientôt avertis que la malheureuse thèse avait d'abord été soutenue chez les Jésuites, se hâtèrent d'ordonner l'envoi à Rome des quatre coupables, déjà détenus à Tolède. Des amis et des protecteurs mirent tout en œuvre pour retenir l'affaire et les prévenus. Philippe III fit partir pour Rome un courrier extraordinaire, *yente y viniente*, dans le but d'obtenir du pape que la cause fût jugée par l'inquisition d'Espagne. Il promettait qu'elle le serait sans partialité ni complaisance, mais en toute rigueur de justice : ainsi le scandale serait réparé là même où il s'était produit et le roi aurait l'occasion de montrer tout le zèle qui l'animait pour la défense de la foi catholique (1). Répondant au nom du pape, son neveu et secrétaire d'état, le cardinal Aldobrandini, dans une longue missive, insista sur la gravité d'une faute qui ébranlait les principes mêmes de la foi, qui infligeait au Saint-Siège lui-même une cruelle offense. Il donnait cours ensuite à son irritation contre les Jésuites, « hommes, disait-il, enflés de superbe, surtout ceux de cette nation, au point qu'on peut se demander s'ils n'en viendront pas un jour à mettre le monde sens dessus dessous et à déchirer l'Église de quelque schisme, hardis comme ils sont à écrire et à imprimer des doctrines nouvelles, pleines de danger, en opposition avec les enseignements des Pères et de tant de saints. » On était alors au moment le plus critique des controverses sur la grâce, et le pape, souffrant de ne pouvoir arriver à une conclusion, s'en prenait volontiers aux Jésuites, qui défendaient de leur mieux leur doctrine. Toutefois, pour être agréable au roi, il accordait que l'effet de sa citation fût suspendu, mais à ces conditions expresses : que l'inquisition d'Espagne ne laisserait pas cette affaire aller au panier, qu'elle ne sacrifierait point la justice à la faveur dont jouissaient les Jésuites ou à toute autre influence, qu'elle infligerait aux coupables un châtement sévère et public, et que du reste elle ne ferait rien sans en référer au Saint-Siège. Venait, à la fin de la lettre, un mot d'éloge et d'encou-

(1) Au duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne à Rome, 2 mai 1602. — Arch. de Simancas, Estado, 1856.

agement pour ce doyen des conseillers, Vigil de Quiñones, dont nous avons déjà constaté le peu de bienveillance à l'égard des Jésuites et dont le nonce avait signalé le zèle déployé en cette affaire.

Ces instructions du pape partirent de Rome le 12 juin 1602. Or, la veille, une lettre du nonce était partie de Madrid racontant comment, à Tolède, le procès était déjà presque arrivé à son dénouement. Les quatre Pères, séparés d'abord tout le temps qu'avaient duré leurs interrogatoires, avaient pu, au bout de quinze jours, vivre ensemble et préparer leur défense : ils y avaient réuni vingt ou trente auteurs, qui, dans les deux siècles précédents, avaient soutenu l'opinion incriminée, tandis qu'un très petit nombre étaient pour l'opinion contraire. Bref, au bout d'un mois environ, Vazquez et le recteur Nicolas de Almazan avaient été renvoyés à leur collège d'Alcala, les deux autres à celui de Tolède, en attendant une sentence définitive d'acquiescement, qui vint, en effet, le 7 août 1603, bien que retardée par la mort du grand-inquisiteur Juan de Zuñiga, évêque de Carthagène. Avec ce récit le nonce transmettait les doléances du premier conseiller, Vigil de Quiñones, qui n'avait pas assez de lamentations pour déplorer la faveur et les procédés irréguliers dont on avait usé dans ce jugement. Ainsi, on avait attendu, pour expédier l'affaire, le jour où l'on savait que, devant prendre une médecine, il ne pourrait pas assister au conseil ; là on avait présenté une lettre du roi même, disant combien l'acquiescement des Pères lui serait agréable, ainsi que des billets de la comtesse de Miranda et d'autres grands personnages, interventions contraires aux usages de ces tribunaux.

En somme, avant que les instructions du pape fussent parvenues, tout se trouvait fait à l'encontre de ce qu'elles ordonnaient. Clément VIII en fut très mécontent. Au dos de la lettre du nonce il écrivit ces mots : « Tout cela nous déplaît extrêmement, nous avons besoin de penser à ce qu'il faut faire. » En fin de compte, il vit qu'il ne fallait rien faire : mieux instruit du sens inoffensif de cette thèse et du caractère platonique de ces discussions d'écoles, il comprit que ni son autorité n'en pouvait être ébranlée, ni la tranquillité de son règne compromise. Il se contenta donc de

faire rappeler au roi par son confesseur qu'il ne devait pas s'ingérer dans les affaires de l'inquisition, et de lui faire savoir par l'ambassadeur d'Espagne, le duc de Sessa, à quel point il était mécontent. Il se plaignait que toute cette affaire eût été entravée par certain évêque, grand ami des Jésuites.

« On ne peut le nier, disait-il, que ces thèses soient hérétiques ou non, elles étaient de nature, surtout de nos jours, à causer un grand scandale, et dès lors elles méritaient un châtement, et un châtement public, puisque l'insolence avait été publique (1). »

Mieux informé, Clément VIII aurait su gré aux inquisiteurs de Tolède de lui avoir épargné, en donnant eux-mêmes à l'incident la conclusion qu'il fallait, une erreur administrative. Certains mêmes avaient à tort redouté quelque chose de plus.

« Ces thèses, écrivait Lessius à Vazquez, sont généralement admises par les universités : la doctrine opposée choquerait plus d'un docteur et ils y verraient une sorte d'adulation... Nous désirons vivement apprendre comment tout cela s'est terminé. Sa Sainteté va-t-elle définir quelque chose, comme elle l'a fait pour la confession et l'absolution à distance? Plût à Dieu qu'elle n'en eût jamais eu la pensée! L'opinion, assez généralement admise, qui regarde le pape comme infaillible même en dehors du concile, y a beaucoup perdu, et j'en suis très peiné (2). »

Non, pour la croyance à l'infailibilité, que Lessius désirait voir triompher, il n'y avait pas plus à redouter les définitions futures qu'à regretter les définitions passées; mais il n'y avait pas davantage à se préoccuper, pour la sauvegarde de l'autorité pontificale, des innocentes thèses d'Alcala.

Ribadeneira, qui écrivait très peu de temps après le fait, en termine le récit par cette sorte de morale.

« Le fruit à retirer de cette aventure, c'est que nous avons à veiller avec le plus grand soin sur tout ce que nous disons ou enseignons ou écrivons, à bien regarder où nous mettons le pied, pour ne tomber ni broncher, car bien des gens comptent nos paroles et suivent de l'œil notre plume. Si, d'une doctrine si simple, si communément admise et si sûre, nos ennemis purent prendre occasion de faire tout ce vacarme, que n'auraient-ils pas

(1) Duc de Sessa à Philippe III, Rome, 28 septembre 1603. — Simancas, Estado, 366 (anc. 977).

(2) Lessius à Vazquez, Douai, 24 octobre 1602 et 8 octobre 1603. — Madrid, Arch. priv. S. J.

fait, au cas où nos théologiens se seraient aventurés dans des opinions moins prudentes et moins solides ! »

8. — Ce conseil de l'ancien disciple chéri de saint Ignace, bon pour tous les temps et pour tous les pays, l'était surtout pour cette époque et pour l'Espagne. Ce n'était pas seulement avec l'inquisition que les théologiens avaient à compter, mais aussi avec le roi. Philippe II aimait la religion jusqu'à aimer sincèrement les religieux. Dans ces sympathies, rien n'indique que la Compagnie ait pris le pas sur des ordres plus anciens, il semble du moins qu'elle vint à son rang. Mais si cette bienveillance lui fut souvent utile, plus d'une fois aussi elle lui fut onéreuse. Ce monarque désirait que la paix régnât entre les religieux de tout nom et de tout costume, comme dans le clergé, comme au sein de son peuple. A force d'entendre des plaintes s'élever contre la Compagnie, il put croire qu'elle était l'auteur de contentions dont elle était surtout la victime et étendre jusqu'à elle le déplaisir qu'il en ressentait. Il put aussi, à force d'entendre quelques Jésuites inquiets lui faire part de leur mécontentement, se persuader que l'institut de saint Ignace n'était pas bien observé, ou même qu'il avait besoin d'être remanié. Quoi qu'il en soit, ce prince se croyait trop facilement autorisé, par son zèle pour la foi et par la droiture de ses intentions, à s'immiscer dans les affaires monacales comme dans les affaires ecclésiastiques, et ce n'était pas toujours à leur avantage. Un jour, Clément VIII disait à Claude Aquaviva : « On vous reproche d'avoir tenu des propos peu favorables à la personne du roi d'Espagne. — Je ne me souviens pas d'avoir commis cette faute, répondit le général des Jésuites, mais il se peut qu'on ait mal interprété certaines de mes paroles. J'ai dit en effet parfois que ce roi aime trop à se mêler des affaires des religieux et que par là il leur fait plus de mal que de bien. Et plutôt à Dieu qu'il ne nous en eût pas donné trop de preuves. — Vous disiez vrai, reprit le pape, mais comment le corriger ? (1) » — On ne le corrigea pas en effet, et il ne se corrigea pas lui-même.

On le vit, à l'égard de la Compagnie, prendre parfois le rôle

(1) Jouvancy, *Historiæ Soc. Jes.*, p. V, l. xi, n° 68.

d'un directeur des études théologiques, d'un général d'ordre, presque d'un pape. Ainsi, le 22 mai 1593, il écrit d'Aranjuez à Clément VIII pour demander que la congrégation générale de la Compagnie soit réunie (1). Le 9 mai de la même année, il envoie aux Pères de la province de Tolède, réunis en congrégation à Alcalá, une lettre où se lisent ces mots : « J'ai voulu vous écrire pour vous recommander et vous enjoindre de ne traiter, de ne décider dans votre assemblée que des choses qui puissent servir au progrès de votre société, déjà florissante en sainteté de vie, en vertu, en doctrine (2) ». Le 12, la congrégation écrivait au roi, en réponse à sa lettre du 9, pour l'assurer du zèle de tous à maintenir l'observance de l'institut (3). L'année suivante, Joseph de Acosta, de retour en Espagne après la congrégation générale, mandait à Aquaviva :

« Sa Majesté m'a donné audience à San Lorenzo le 27 juin. Je lui ai dit que sur tous les points qu'elle m'avait recommandés, privilèges, affaires du Saint-Office, majorats, bénéfices, la congrégation avait tout réglé suivant son royal désir. J'ajoutai qu'il avait été tenu compte aussi, dans une large mesure, de ce que sa lettre et son mémoire contenaient sur d'autres questions, que je lui ai rappelées en détail : fidélité à suivre la doctrine de saint Thomas, restriction des cas réservés, interruption dans les fonctions de supérieur, contrôle sur le gouvernement des provinciaux, diminution du nombre des religieux appelés aux congrégations provinciales... Le roi me dit que la congrégation avait beaucoup fait et en matières fort importantes, qu'il désirait l'exacte observation de tout, surtout de ce qui a été si saintement ordonné pour prémunir contre des opinions nouvelles et pour attacher aux doctrines les plus communes et les plus sûres (4). »

Ainsi, gouvernement des ordres religieux, doctrines qu'on y enseignait, pouvoirs sur les consciences, tout paraissait à Philippe II relever de son rôle de monarque chrétien.

Au reste, dans l'élaboration de ses plans de réforme, il n'était pas laissé à ses seules inspirations. C'était le temps où, en Espagne

(1) Arch. du Vatican, Borghèse, II, 433, p. 337.

(2) Bibl. de la ville de Douai, MS. 563, à la fin. « Reverendis et Devotis Societatis Jesu Religiosis in Congregatione tenenda in Alcalá. »

(3) Alcazar, *Crono-historia de la Prov. de Toledo*.

(4) Joseph de Acosta à Aquaviva, 13 juillet 1594. — Arch. centr. S. J., *Hispan. Epist.*, fol. 330.

et en Portugal, quelques Jésuites inquiets ou ambitieux, ce Joseph de Acosta à leur tête, cherchaient à propager au sein de l'ordre un esprit et à promouvoir des innovations qui en eussent altéré toute l'économie (1). Mécontents de la constitution monarchique donnée par saint Ignace à son institut, ils voulaient le démocratiser en affaiblissant le pouvoir central; mécontents du gouvernement d'Aquaviva qu'ils redoutaient, ils voulaient ou l'écartier ou le mettre en une sorte de tutelle; mécontents d'un mode de nomination des supérieurs, qui ne les avait pas favorisés, ils voulaient le rendre électif, avec espoir d'en être mieux traités; mécontents, certains du moins, des doctrines qui déjà donnaient tant d'éclat à la Compagnie, ils les demandaient plus conformes à la tradition, c'est-à-dire à leurs propres idées. Tous ces mécontents, n'ayant pas assez de vertu pour se changer eux-mêmes, rêvaient de changer l'ordre dans le sens de vues intéressées, quelques-uns même de changer d'ordre pour trouver ailleurs ce qu'ils n'espéraient pas introduire dans le leur.

« Je vous écris, disait le visiteur Garcia de Alarcon à Aquaviva, pour vous faire part de mes inquiétudes au sujet de ce que me mande, cette semaine, le provincial de Castille. Il semblerait que certains de cette province songent à passer chez les Dominicains. Un Dominicain, en effet, étant allé chez nous à Avila, aurait dit que leur prieur avait en main les lettres de six des nôtres qui lui faisaient part de ce projet; et il croyait que

(1) Le 10 octobre 1592, le P. Gonzalo Davila écrivait de Madrid à Aquaviva pour l'informer que le P. Joseph de Acosta partait pour Rome avec la mission, reçue du roi, d'obtenir du pape qu'il donnât l'ordre à Aquaviva de convoquer une congrégation générale. Cette lettre est chiffrée, mais par le procédé tout primitif qui consiste à remplacer des lettres par des chiffres ou certains mots par d'autres mots de convention. J'en donne un échantillon, en mettant entre parenthèses les mots réels que dans l'original le déchiffreur a placés dans les interlignes :

« V. P. avra sabido como D3367 (Joseph) 84 (va) por orden del graduado (Rey) a Basilea (Roma), que todo lo a movido con el graduado, diciendole que la Bibliotheca comun (la Compañia) se va perdiendo y que no tiene otro remedio sino junta universal y que esta no se hara si el mismo graduado no la procure con el sobreestante (el general) de la Impresion (de la Compañia), y asi leva comision del graduado (Rey) por tratarlo con el sobreestante (el general), y que... lo trate de parte del graduado (el Rey) con el catedratico de Prima (el Papa)... »

TRADUCTION. — « V. P. aura appris que 9367 ducats (Joseph de Acosta) 84 (va), par ordre du gradué (le roi), à Bâle (Rome). Il a tout manigancé avec le gradué (le roi), lui persuadant que la Bibliothèque commune (la Compagnie) est en train de périr et que seule l'assemblée universelle pourra y remédier, mais qu'elle n'aura pas lieu si le gradué (le roi) même ne la négocie avec le surintendant de l'imprimerie (P. général de la Compagnie). Aussi part-il avec mission du gradué (le roi) de traiter l'affaire avec le surintendant (le général)... Il doit aussi, de la part du gradué (du roi), en parler au titulaire de la chaire de Prime (le Pape). » — Arch. centr. S. J., Lusit. Epist., 1592, p. 352.

la chose était en train de se négocier avec Sa Sainteté. Le recteur de Medina m'a aussi informé qu'un Père, naguère encore appliqué dans son collège à la prédication, agissait de son côté dans le même but (1). »

Au reste, ces intrigants, peu nombreux et obligés de travailler dans l'ombre, n'auraient fait de tort qu'à eux-mêmes et auraient passé presque inaperçus au dedans de la Compagnie, s'ils n'avaient trouvé au dehors des auxiliaires puissants. Ils gagnèrent à leur mauvaise cause certains prélats, jaloux des privilèges des religieux ; ils mirent en défiance les tribunaux de l'inquisition, en prétendant que les Jésuites voulaient se faire exempter de leur juridiction ; ils captèrent, Joseph de Acosta surtout, la confiance du roi, en paraissant ne vouloir que seconder ses propres projets : et par ces prélats, par ces inquisiteurs, par le roi, ils exercèrent à Rome sur des cardinaux, enfin sur le pape lui-même, une influence, qui par moments, parut faire de son autorité suprême l'instrument de leurs desseins.

9. — Clément VIII était un pape de grande piété et de haute vertu, très zélé pour les intérêts de l'Église et pour l'honneur du pontificat suprême, consciencieux et énergique dans l'accomplissement de ses devoirs, mais peut-être trop accessible à des plaintes intéressées et d'un esprit trop ouvert à des influences contraires, qui tour à tour prirent sur lui de l'empire. Il passait, quand il fut élu, pour être quelque peu froid envers l'ordre des Jésuites, plus encore envers son général Aquaviva, dont certaines mesures lui avaient déplu quand il était encore cardinal. Prévenu contre lui, par suite écoutant volontiers ses adversaires, il le traita parfois, et l'ordre avec lui, avec une sévérité que ne paraissait pas justifier la réalité des choses ou des faits.

On sait tout ce qu'il fit afin d'éloigner de Rome le général, quand sa présence y était le plus nécessaire pour déjouer des plans perfides. Moins connues peut-être sont les paroles sévères qu'il adressa, le 3 novembre 1593, au lendemain de l'ouverture de la 7^e congrégation générale, à une députation des profès que lui présentait Aquaviva. Il parla « de la douleur qu'il avait ressentie

(1) Garcia de Alarcon à Aquaviva, Madrid, 22 juin 1596. — Arch. centr. S. J., *Tolet. Hist.*, 1547-1610.

en apprenant de quels maux la Compagnie avait besoin d'être guérie, nombre de ses fils étant dégénérés de l'antique vertu de leurs pères et s'écartant de la sainteté première de leur institut. » Il ajouta qu'il avait voulu que cette congrégation fut convoquée pour travailler à cette œuvre de renouvellement : et, signalant en particulier certains griefs qu'on lui avait déférés, il insista surtout sur la trop grande liberté d'opinions, sur la fièvre qui agitait professeurs et auteurs de se faire un nom, en mettant au jour des doctrines nouvelles, licence qu'il était urgent de réprimer sous peine de voir la Compagnie, si riche en esprits excellents, rendre douteuse toute vérité et ébranler toute certitude (1). Reproche surprenant, quand on se rappelle qu'il s'adressait à une génération, qui, plus que tout autre peut-être dans les temps modernes, a bien mérité de la science sacrée.

Quelques années plus tard, au mois de mai 1600, Clément VIII, recevant les procureurs de toutes les provinces, s'étendit encore longuement sur les maux de la Compagnie et sur les réformes qu'ils appelaient. Quand il eut fini, le belge François Coster, ancien novice d'Ignace, remercia le pontife des paroles que venait de lui inspirer son zèle pour le bien de l'ordre, puis il ajouta :

« Très Saint Père, je connais cette Compagnie depuis le temps de notre Père Ignace et je me rappelle très bien ce qu'elle était alors : ce qu'elle est maintenant, je le sais aussi, je l'ai vu, je l'ai touché du doigt dans les charges que j'ai remplies. Eh bien, ajouta-t-il en élevant les mains comme s'il voulait prêter serment, j'atteste devant Dieu et devant son Vicaire la vérité de ce que je dis : la Compagnie me paraît être, de nos jours, dans un état deux fois meilleur que du temps de notre Père Ignace (2). »

10. — Les préventions qu'on avait inspirées à Clément VIII contre l'ordre et contre son général étaient donc ou vaines ou très exagérées ; injustes étaient les attaques des adversaires de la Compagnie ; très inopportunes, quoique bienveillantes sans doute, les ingérences du roi d'Espagne. Mais de tout cela il résultait

(1) *Actes de la V^e Congrégation*. (Copie faite par le P. Martin Rouelle en 1615.) — Bordeaux, Arch. priv. S. J.

(2) Relation MS. des PP. Coster et Diego Miravete, procureur de la province d'Aragon (Arch. priv.).

pour l'ordre et pour ses supérieurs une situation délicate, difficile, périlleuse, qui, exigeant d'eux la plus grande prudence, surtout en matière de doctrine, les amenait parfois à des ménagements, à des concessions, à des mesures préventives, qui trouvent dans les circonstances leur explication. Dès lors, on ne sera pas surpris si, une fois ou l'autre, Aquaviva paraît se défier des meilleurs esprits, s'il adresse des recommandations inquiètes à ceux même qu'il estime le plus, s'il prescrit, en dehors des points essentiels, certaines atténuations des théories molinistes, s'il interprète dans un sens de plus en plus rigoureux les règles doctrinales qu'il a lui-même promulguées.

Ces derniers mots font allusion surtout à des mesures qu'il prit dans les dernières années de son généralat. Ainsi, en 1604, dans une instruction directive sur la revision des ouvrages, il disait : « Dès qu'on constate qu'une doctrine est opposée à saint Thomas, cela suffit, on ne doit pas la laisser passer : c'est le décret de la congrégation compris comme l'entend Sa Sainteté (1). » — Le 24 mai 1611, il adressait à tous les provinciaux une lettre, où, se plaignant de la liberté et de la diversité d'opinions, qui persistaient malgré la mise en vigueur du *Ratio studiorum*, il prescrivait de prendre, dans chaque province, l'avis d'une commission compétente sur les moyens les plus propres à conserver la sécurité et l'unité de doctrine. Près de trois ans après, le 14 décembre 1613, il écrivait de nouveau pour promulguer la décision à laquelle il s'était arrêté. Nombre de moyens, disait-il, lui avaient été suggérés par les diverses provinces, moyens sages et efficaces, mais d'une application trop lente ou trop rigoureuse. Aussi se bornait-il à imposer une observation plus fidèle du décret de la ve congrégation et des règles du *Ratio*, qui prescrivent de suivre saint Thomas en théologie, Aristote en philosophie. Or, l'observation plus fidèle qu'il en demandait les resserrait jusqu'à les modifier, supprimant, sans même distinguer entre questions d'importance majeure et questions d'importance secondaire, toute permission de s'écarter en rien de saint Thomas,

(1) Aquaviva aux provinciaux, 28 juin 1604. — Arch. centr. S. J., *Hispan. Epist. ad Provinciales, 1602-1680.*

sauf en deux seuls points qu'avait mentionnés expressément le *Ratio*.

« S'il conste, disait Aquaviva, qu'une doctrine est en opposition avec saint Thomas, dès lors il n'y a pas lieu d'examiner si elle est solide ou non, car nous ne devons pas l'adopter... Qu'on ait déjà permis de l'imprimer dans quelque ouvrage, comme vraiment probable et soutenue par des auteurs de mérite, il en résulte seulement qu'elle ne peut pas être taxée de nouveauté et de témérité, mais nullement qu'il soit permis désormais de la suivre. Si quelqu'un enseigne des opinions contraires à saint Thomas, si en philosophie il invente des théories nouvelles ou les emprunte à des auteurs peu connus, on devra lui ordonner de les rétracter au plus tôt, sans attendre la fin de l'année scolaire (1). »

Cette interprétation était rigoureuse et sévère. On trouve cependant, dans les correspondances particulières, des réponses d'Aquaviva qui en maintiennent la vigueur. Mais, dans la suite, on la regarda sans doute comme une mesure prudemment inspirée par des circonstances, qui, une fois passées, emportaient avec elles sa raison d'être et l'on revint à la lettre et à l'esprit du décret et du *Ratio* (2). La lettre d'Aquaviva ne fut point insérée dans l'Institut parmi les instructions des Pères généraux. Son successeur, Mutius Vitelleschi, interrogé sur ce sujet par des supérieurs que l'ancienne direction tenait encore anxieux, dissipa leurs scrupules par cette réponse :

« On ne voit pas pourquoi nos théologiens seraient astreints à suivre la doctrine de saint Thomas plus étroitement que ne le sont les Dominicains. Or, les Dominicains s'écartent parfois du saint docteur, ou réduisent son opinion à n'être plus que très douteuse (3). »

II. — D'ailleurs, un fait notable, alors tout récent, pouvait confirmer cette traditionnelle interprétation de la pensée d'Ignace.

(1) Aquaviva aux provinciaux, 24 mai 1611, 1^{er} janvier 1614. — *Ibid.*

(2) Dans une autre lettre, expédiée avec celle du 24 mai 1611 aux provinciaux, mais qui devait rester secrète (*Ibid.*), Aquaviva avait fait entendre combien il subissait, par prudence administrative, l'influence du dehors et des circonstances : « Ce point, disait-il, me cause de particulières et très vives inquiétudes. Ceux qui estiment et aiment la Compagnie craignent que la liberté d'opinions ne lui cause quelque grand dommage. Pour moi, je vois le tort qu'elle a fait à sa réputation et le mal qui lui en est résulté dans certaines circonstances. Aussi, devons-nous regarder comme très grave de donner à des docteurs séculiers et même à d'autres religieux quelque occasion de s'en prendre à nos doctrines... »

(3) *Resp. PP. gener.*, 28 avril 1629.

Le 19 juin 1627, le corps universaire de Salamanque décrétait que désormais nul ne pourrait être admis au grade de licencié ou monter dans une chaire, sans avoir prêté un serment par lequel on s'engageait à suivre en tout les opinions de saint Augustin et la doctrine de saint Thomas, excepté pour la question de l'Immaculée-Conception et pour celles que l'Église aurait définies dans un autre sens. Ce décret était une machine de guerre, depuis longtemps conçue et préparée contre la Compagnie. Ses adversaires voulaient par là l'humilier, l'écarter du haut enseignement, tenir ses docteurs en tutelle, se créer un prétexte permanent pour les attaquer. Ce serment parut inacceptable aux Jésuites et à d'autres religieux, notamment aux Franciscains. Ils plaidèrent leur cause auprès du conseil royal de Madrid, à qui il appartenait de donner, par sa ratification, force de loi aux décrets universitaires. Le conseil à l'unanimité annula, le 7 février 1628, la décision de Salamanque. Un courrier spécial apporta, dès le 11, cette nouvelle au collège des Jésuites « et, dit le journal de la communauté, on se rendit à l'église pour réciter les litanies des saints et le *Te Deum*. » Nous trouvons dans un document le dénouement définitif de cette affaire.

« Les promoteurs de ce serment s'adressèrent à Rome et demandèrent au pape, par l'entremise du maître du sacré palais, la confirmation du décret de Salamanque. Le pontife prit l'avis de divers docteurs et de plusieurs cardinaux, examina les motifs allégués, puis confirma le refus du conseil royal de Castille et ordonna qu'il ne fût plus question de ce serment. Ainsi l'écrivit de Rome le Père Jean de Lugo, jésuite, principal professeur de théologie au collège romain (1). »

Ainsi, sans exagérer ni dans un sens ni dans l'autre, la Compagnie avait fixé son école doctrinale dans ce milieu précis, où la conduite de l'homme trouve sa perfection. Elle s'attachait au meilleur guide, mais sans consentir à prendre sa pensée pour un critérium infaillible de vérité, son autorité pour seul motif d'ac-

(1) *Diarios del Colegio de la Compañia de Jesus*, Salamanque, Biblioth. de l'université. — *Papeles de Jesuitas*, t. 118, n° 1, Madrid, Bibl. de la Acad. de Historia. — Ce refus d'Urbain VIII fut notifié par Vitelleschi au provincial du Rhin inférieur, en ces termes : « Rogatus Pontifex ut juberet neminem admitti Salmanticæ ad gradum theologiæ vel cathedram nisi in doctrinam S. Thomæ juraret, respondit se id non velle nec posse facere. » — Arch. centr. S. J., *Resp. gener.* : Prov. Rhén. Infer., 9 dec. 1634.

quiescement, ses écrits pour le dernier terme des progrès de la théologie catholique.

Cette histoire a déjà montré, elle montrera encore que Suarez comprit toujours ainsi ses devoirs et sa mission de théologien. Ceux-là seuls purent lui reprocher de s'en écarter qui s'en faisaient une idée fause et étroite, réclamant pour la parole du maître une adhésion servile, alors qu'elle ne doit que guider et qu'inspirer, et voulant établir dans la famille religieuse l'unité de leçons et de formules d'une classe d'enfants, au lieu de l'unité de principes d'une même école doctrinale. Le mot est de Suarez :

« Il faut éviter, dit-il, même dans les matières libres et discutées entre catholiques, qu'il y ait parmi nous comme des écoles diverses. Mais l'unité d'une même école n'exclut pas une certaine diversité des esprits et des opinions, pas plus que le type général d'une race n'exclut les traits personnels et la physionomie des individus. »

Tel était aussi le sentiment d'Aquaviva, même quand les circonstances l'amenaient à des mesures restrictives :

Rappelez aux thomistes qui nous attaquent, écrivait-il en 1596, combien une même doctrine de saint Thomas est diversement comprise par ses commentateurs, même les plus enthousiastes. Dès lors serait-il juste de leur part de vouloir contraindre les nôtres à penser comme eux sur toute opinion de saint Thomas, quand ils ne pensent pas eux-mêmes entre eux de la même manière (1). »

Restons-en là sur ces questions générales de doctrine, nous ne disons pas pour revenir à notre sujet, car, loin de lui être étrangères, elles y sont continuellement mêlées, et il fallait bien, une bonne fois, les préciser, mais pour reprendre la suite des faits sur un nouveau théâtre.

(1) Suarez, *De Instituto Societatis Jesu*, l. VIII, c. vii, n° 9-10. — Aquaviva au P. Gonzalo de Alarcon, provincial de Castille, 11 mars 1596. — Arch. centr. S. J., *Castell. Epist. gener.*, 1588-1603.

CHAPITRE IV

Au Collège d'Alcala

(Octobre 1585-October 1593)

1 Université et collège d'Alcala. — 2. Enseignement de Suarez à Alcala. — 3. Comment le professeur devient auteur. — 4. Le *De Verbo Incarnato*. — 5. Le *De Mysteriis Vitæ Christi*. — 6. Succès de ces premiers ouvrages. — 7. Attaques du Père Henrique Henriquez. — 8. Attaques violentes de fray Alonso de Avendaño. — 9. Lettre apologétique de Suarez au nonce. — 10. Condamnation d'Avendaño. — 11. Une opinion du *De Mysteriis* au Saint-Office. — 12. Fin du professorat d'Alcala.

I. — Aquaviva écrivait à Suarez, cinq mois après son départ de Rome :

« Vous avez été plus heureux pour votre voyage que le Père Vazquez pour le sien. Vous, comme votre lettre m'en informait, vous avez pu arriver assez tôt à Alcala pour vous reposer et pour commencer vos cours à la Saint-Luc. Je remercie Notre-Seigneur de vous avoir si bien conduit. Quant au Père Vazquez, il n'a débarqué en Italie que vers le milieu de ce mois de janvier et n'est point encore arrivé ici. Saisi par quelques accès de fièvre à Florence, il a dû s'y arrêter pour se soigner. J'espère qu'il viendra bientôt. Je souhaite que votre santé soit meilleure et que vos forces vous servent mieux qu'il n'en a été à Rome, car le travail ne vous manquera pas. Que Dieu vous accorde son aide, aussi libéralement que je le lui demande (1) ! »

(1) Aquaviva à Suarez, 27 janvier 1586. — Arch. centr. S. J., *Toletan. Epist. gener.* 1584-1588.

L'espoir du général, en ce qui concernait Vazquez, ne se réalisa pas. Ces accès de fièvre étaient le commencement d'une très grave maladie, qui le retint longtemps en Toscane.

Suarez était donc à Alcalá, université créée au commencement du siècle par Ximenez, dans son diocèse de Tolède, à quelques lieues de Madrid, « pour donner, disait le grand cardinal, des savants à la monarchie espagnole, pendant que ses capitaines lui donnaient des royaumes et des continents ». Il avait réussi : à peine fondée, la jeune université rivalisait avec celle de Salamanque, son aînée de trois siècles. Elle lui était inférieure pour l'affluence des élèves (1) et pour l'universalité de l'enseignement, car Ximenez avait exclu le droit civil : mais elle l'égalait, si elle ne la surpassait, par le renom de ses professeurs, par le culte de l'érudition classique, par l'éclat des études théologiques. Trop souvent aussi, dans la suite, elle lui ressembla par l'humeur tapageuse des étudiants et par leurs mutilations sanglantes.

Saint Ignace, qui aimait à fonder un collège là où il avait été persécuté, avait songé à Alcalá avant même de songer à Salamanque, et c'était logique : il avait souffert à Alcalá avant de souffrir à Salamanque et y avait plus souffert, là quarante-deux jours de prison, ici vingt-deux seulement. Aussi, le collège d'Alcalá fut-il le premier fondé par la Compagnie en Espagne (1546). François de Villanueva, novice de plus de trente ans, encore sans instruction, sans aucun talent apparent, sans extérieur, presque difforme, mais tout plein de l'esprit de Dieu et de celui d'Ignace, avait été envoyé de Coïmbre pour introduire la Compagnie dans cette cité savante et fière de sa science. Dénué de tout, il s'établit d'abord, comme il put, avec quelques compagnons, dans de misérables mesures, qu'il trouva sur un terrain abandonné, où l'on jetait les chiens morts. A force de pauvreté,

(1) Les *Libros de Matriculas* d'Alcalá, pour l'année 1534, portent 1959 étudiants inscrits. Dans la suite leur nombre ne dépassa pas deux mille. Encore faut-il observer que l'on comptait comme étudiants les élèves de grammaire et de rhétorique des divers collèges. Ceux-là retranchés, il ne restait guère en 1534 que 900 étudiants des cours supérieurs. Ce qui n'a pas empêché des historiens, portés à compter libéralement, de raconter que 7000 étudiants sortirent d'Alcalá, en novembre 1525, pour aller au devant de François I^{er} captif, que l'on fit arrêter dans cette université en le conduisant à Madrid — V. La Fuente, *Historia de las Universidades en España*, t. II, c. XLV.

d'humilité et de dévouement, il attira si bien les bénédictions de Dieu et la bienveillance des hommes sur sa fondation, qu'elle ne cessa de grandir : au point, que « ce collège, écrivait plus tard Ribadeneira, était devenu un des plus nombreux et des meilleurs de la Compagnie et qu'on pouvait le regarder comme le berceau, d'où elle s'était répandue dans toutes les provinces d'Espagne (1). »

Le premier historien de saint Ignace écrivait ces lignes presque au moment où Suarez arrivait dans ce collège. Il y trouvait une communauté dont le nombre variait entre quatre-vingts et cent religieux : une cinquantaine étaient des scolastiques, élèves de philosophie et de théologie. Pour la théologie, il y avait trois professeurs. Le premier, par la dignité comme par l'heure matinale de sa leçon — car il ne fallait pas qu'elle coïncidât avec celles de l'université — avait pour auditeurs les jeunes religieux et les étudiants du dehors qui voulaient se mêler à eux (2). Le Père Deza avait inauguré ce cours public, quelques années auparavant, avec un grand succès ; Vazquez l'avait maintenu ; Suarez, après eux, allait en être chargé pendant huit ans. Les deux autres leçons, l'une de scolastique, l'autre de positive, se faisaient les *portes fermées*, comme on disait, *á puertas cerradas*. Elles n'étaient que pour les religieux, en dépit des réclamations des étudiants. On voulait sans doute ménager des susceptibilités faciles à irriter. Au reste, à Alcalá, la Compagnie eut, en général, avec l'université des relations plus amicales que partout ailleurs : ses doctrines mêmes y trouvèrent plus tard adhésion et appui. Il est vrai qu'elle avait toujours cherché à entretenir ce bon voisinage, notamment en ne désertant pas ses cours. Le Père Gil Gonzalez, visiteur de la province à l'époque où nous nous trouvons, disait, dans le rapport qu'il envoyait au général, en parlant d'Alcalá :

« Les études de philosophie et de théologie sont ici très florissantes et nous font grand honneur. Ce fut un principe du Père Villanueva, fondateur de ce collège, qu'il ne fallait jamais omettre d'envoyer un certain nombre de nos scolastiques aux cours de philosophie de l'université, pour s'y

(1) Ribadeneira, *Vie de S. Ignace*, l. III, c. 8.

(2) *Litterae Annuae*, MS. passim. Arch. Centr. S. J., *Toletan. Histor.* 1547-1610.

mêler aux étudiants. Certains voudraient qu'on agit autrement, sous prétexte que l'enseignement de la philosophie à l'université est parfois négligé. Mais un bon préfet des études peut, au collège même, suppléer à ce qui manque du côté de ces professeurs du dehors ; et il faut aussi considérer le bien des âmes, fin si essentielle de notre institut. De même, pour la théologie, j'ai résisté à tous les avis contraires. Il me suffisait de savoir que le Père Lainez n'avait pas approuvé le système de l'isolement. D'ailleurs, nos collèges n'ont pas été placés au sein des universités, pour que nous y vivions à part, mais pour nous y rencontrer avec les étudiants, comme le fait entendre la 1^{re} partie de nos Constitutions (1). »

Nous retrouvons, ici comme partout, l'apostolat de la jeunesse des écoles, basé sur les relations quotidiennes des étudiants religieux avec les étudiants laïques. Et Gil Gonzalez ajoutait : « Les fruits en ont été plus abondants que ceux de toutes les prédications. » Aquaviva encourageait ce système : ainsi, vers la même époque, le collège de Salamanque ayant eu de graves démêlés avec l'université de cette ville, il écrivait au provincial de Castille :

« Il sera bon d'envoyer régulièrement plusieurs de nos scolastiques au cours de l'université, dût la chose n'être pas sans quelque inconvénient. Ce sera le moyen d'apaiser les ressentiments, et, en même temps, de multiplier les relations avec le prochain (2). »

Gil Gonzalez, en visitant Alcalá, insistait aussi sur un point qui ne pouvait que répondre aux désirs de Suarez, comme aux vues d'Aquaviva : il s'agissait de ce couronnement de la formation au moyen de deux années d'études personnelles, de cet *achèvement* des hommes dont il a été déjà parlé. On lit dans le rapport déjà cité :

« Puisque Dieu nous donne bon nombre de sujets de talent, tels qu'il s'en rencontre d'ordinaire dans ce collège, il convient de parfaire quelques-uns d'entre eux, mais de ceux-là seulement qui se distinguent par la vertu et par l'humilité. On se plaît à dire au dehors que nous avons, il est vrai, de très beaux poulains, mais qu'avec cela nous ne réussissons pas à avoir de bons chevaux. Et c'est la vérité. De tous ces jeunes gens que nous mettons aux études, fort peu arrivent à percer, parce que nous négligeons

(1) *Relatio... scripta a visitatore P. Ægid. Gonzalez, ann. 1592.* Arch. centr. S. J. Hispan. *Ordinat.* 4566-1592.

(2) Aquaviva au provincial de Castille, 15 février 1593. *Castell. Epist. gener.*

de consommer leur formation. Or, nulle part cela ne peut se faire aussi bien que dans ce collège. »

Ces recommandations ne furent pas vaines. Peu de temps après, le provincial écrivait qu'il avait mis à Alcalá huit de ces *pasantes* ou *biennistes* et que douze scolastiques allaient aux cours de l'université, quatre à ceux de logique, autant à ceux de physique et à ceux de métaphysique (1).

Le commerce avec le dehors avait à Alcalá les mêmes heureux résultats qu'à Salamanque. Les étudiants affluaient au collège pour assister aux exercices scolaires, pour recevoir les sacrements, pour chercher une direction. Ils remplissaient l'église, aux jours surtout où avaient lieu ces instructions en exemples, ou récits de traits édifiants, qui étaient devenus si vite populaires. Ils venaient aussi en grand nombre prendre part aux flagellations de pénitence, si bien que, dans un seul carême, on en compta jusqu'à cinq cents (2). Les meilleurs étaient admis dans la congrégation de la sainte Vierge, récemment établie : « Congrégation, disait le visiteur, qui est très florissante, et, de toutes nos œuvres, la plus prospère. Outre les pratiques de vertu, on s'y livre aussi à des travaux littéraires. Elle est à maintenir et à développer (3). » Ainsi, toujours ouvert pour épancher son zèle au dehors et pour recevoir ceux que le zèle gagnait, ce collège rayonnait au sein de la ville universitaire, comme un foyer ardent de piété et d'étude.

2. — Le départ de Vazquez y avait laissé de vifs regrets ; mais on le vit avec joie remplacé par Suarez. Le nouveau professeur n'avait pas besoin de s'y faire un nom : de Rome sa réputation l'avait précédé. Mais il devait la soutenir, ce qui est souvent

(1) François de Porres à Aquaviva, Madrid, 19 juin 1593. Arch. Centr. S. J., *Hispan. Epist.*, 1592 (et 1593).

(2) Arch. Centr. S. J., *Tolet. Hist.* 1547-1610. *Literae annuae MS. Tolet.*, 1576.

(3) Les Congrégations de la Sainte Vierge, fondées d'abord en 1563 au collège romain par le jeune Jésuite belge, Jean Léon, se répandirent vite dans les autres provinces de l'ordre. En Espagne, on voit bientôt les congrégations de divers collèges s'adresser au général pour l'affiliation à la *Prima Primaria*, et obtenir de très paternelles réponses qui témoignent de l'importance qu'on attachait à cette pieuse institution, par exemple, réponses d'Éverard Mercurian à la congrégation du collège de Madrid, avril 1577, et à celle du collège de Valladolid, 20 février 1578. (*Epist. generalium, Tolet. Castell.*)

plus difficile que de la créer. Il n'eut qu'à se montrer tel qu'il était, profond, érudit, méthodique. Son enseignement, qui porta sur la troisième partie de saint Thomas — incarnation et sacrements — (1) fut vite apprécié, ses leçons avidement recherchées. On les transcrivait, on les envoyait au loin dans d'autres universités d'Espagne, où elles faisaient connaître le professeur d'Alcala.

Il semblerait cependant, d'après le rapport déjà cité du visiteur Gil Gonzalez, que l'enseignement oral de Suarez dans cette chaire, du moins vers la fin, attirait peu d'auditeurs.

« La principale leçon de théologie, dit ce rapport, celle que les étudiants nous firent imposer de force, que le bon Père Deza rendit si célèbre, que fréquentaient plus de deux cents étudiants, l'élite de l'université, cette leçon a tellement perdu, ces dernières années, qu'il ne lui reste qu'une quarantaine d'élèves du dehors, quand ils sont le plus nombreux, d'autres fois une vingtaine seulement. Avec un professeur si remarquable, je n'ai pu qu'en témoigner mon étonnement. On m'a donné diverses explications, par exemple que, Suarez se préparant à publier son cours, on trouve que ce n'est pas la peine d'aller maintenant écrire avec beaucoup de fatigue ce que bientôt on pourra se procurer pour un peu d'argent. On dit encore que cette heure si matinale est trop incommode et qu'on y prend force rhumes — souvent en effet, pour pouvoir écrire, chacun devait se munir d'un flambeau — mais cette heure n'était-elle pas la même par le passé ? Enfin, le professeur vit très retiré, très peu mêlé à ceux du dehors et même à ceux du dedans, ce qui n'est pas fait pour attirer à lui. »

Ce dernier trait répond assez à ce que nous savons de Suarez : à Alcala, comme ailleurs, les exigences de sa santé, son humeur méditative, l'énorme travail qu'il s'imposait, lui faisaient une vie un peu à part. On s'en plaignait parfois autour de lui. Nous en trouvons un indice dans les informations, d'ailleurs singulièrement élogieuses, qu'on envoyait sur lui à cette époque. Les voici :

« Santé faible — talent hors ligne — très bon jugement — grande prudence et grande expérience — science peu commune, extraordinaire — bilieux de tempérament — un peu sombre —

(1) V. au ch. II de ce livre second la lettre d'Aquaviva lui assignant *De Verbo incarnato* pour matière de cours. — Voir aussi Suarez de *Pœnitentia*, Disp. XIX, Sect. III, n° 7 (éd. Vivès, t. XXII, p. 418) où Suarez montre qu'il enseigna ce traité à Alcala en 1588.

apte à enseigner d'une manière éminente la théologie scolastique et à bien gouverner (1). »

On le trouvait donc *un peu sombre* ; on l'aurait voulu plus épanoui, plus communicatif, plus facile à se livrer à tous, à se répandre dans le milieu qui l'entourait. Il ne paraît pas qu'il se soit mis beaucoup en peine de réformer en ce point des habitudes, qui allaient à sa nature et qui favorisaient ses travaux. Plongé dans ses études, il s'inquiétait moins du nombre de ses auditeurs que de la doctrine qu'il leur faisait entendre. Il semblait chercher surtout le progrès de ses théologiens par le progrès de la théologie même ; et il pensait mieux servir les intérêts de ses élèves en vivant moins avec eux, mais davantage pour eux.

Au reste, il savait, au besoin, leur témoigner tout son dévouement autrement qu'en amassant pour eux une science, dont n'était jamais satisfaite son ambition. La correspondance d'Aquaviva montre qu'il lui écrivit plusieurs fois, à cette époque, pour plaider la cause de ses disciples. Ainsi, il sollicitait et obtenait qu'on facilitât la transcription de leurs cours ; il rétablissait auprès du général la bonne réputation, compromise par des plaintes exagérées, du Frère de Sicilia ; il demandait pour ces jeunes religieux d'excellents supérieurs ; il se préoccupait de la fondation d'une autre maison d'étude (2). Tout ce qui pouvait promouvoir leur formation spirituelle et littéraire lui était à cœur.

Il fut aussi largement récompensé de ses travaux et de ses soins, car bien des hommes remarquables surgirent parmi les jeunes religieux qu'il instruisait. Tels furent, entre autres, Pierre de Arrubal, qui défendit avec grand talent devant Clément VIII les doctrines de la Compagnie sur la grâce ; Jérôme de Florencia, prédicateur de la cour pendant trente ans, sous les rois Philippe III et Philippe IV (3) ; Louis de Torres, professeur de théologie pen-

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet Catalog. an. 1590*. « *Vires : flacas ; ingenium : raro ; — judicium : muy bueno ; prudentia : mucha ; experientia rerum : harta ; profectus in litteris : extraordinario e raro ; naturalis complexio : colerico algo adusto ; talentum : para leer scholastico con eminencia y gobierno bueno.* »

(2) Arch. centr. S. J. — *Epist. gener.* — Réponses d'Aquaviva à Suarez, 29 déc. 1586, 22 avril 1587, 21 mars et 7 août 1589. Au frère de Sicilia, 22 avril 1587. Sur ce P. Bartolomé de Sicilia que la faveur de la Cour rendit plus tard infidèle à sa vocation, voir Jouvancy, *Hist. Soc. Jes.* P. V, l. xi, n° 125.

(3) V. Guilhermy, *Ménologe de la Compagnie de Jésus, Espagne*, 13 mars.

dant près de cinquante ans, dont trente à Alcalá dans la chaire qu'avait occupée son maître, auteur de très nombreux ouvrages, appréciés alors et consultés encore aujourd'hui par ceux qui étudient les doctrines scolastiques. Bien d'autres aussi, alors brillants élèves de Suarez, bientôt religieux distingués par leur talent et leurs fonctions, contribuèrent à rendre fameux ce cours d'Alcalá et le professeur qui les y avait formés. Ils portaient de tous côtés la haute idée qu'autour de lui on avait conçue de son mérite. Aussi, Suarez, s'inspirant du souvenir que lui avaient laissé ces scolastiques, en même temps que de son humilité, se plaisait à dire que « c'étaient ses élèves d'Alcalá, qui, par leur propre science, lui avaient fait à lui-même quelque renom de savant (1) ». En parlant ainsi, il changeait les rôles : ses élèves étaient son œuvre plus que sa réputation n'était la leur.

3. — Réputation d'ailleurs bien petite encore et bien limitée, auprès de celle qu'il était sur le point de s'acquérir, seul cette fois et sans avoir à qui l'attribuer. Ses premiers ouvrages allaient porter son nom bien au delà des frontières de l'Espagne et bientôt dans l'univers entier. A l'âge de quarante-deux ans, après vingt-cinq années d'étude et d'enseignement, Suarez n'avait pas encore imprimé une page. Ses cours, cependant, avaient paru très dignes d'être publiés ; peu s'en était fallu même, pendant son séjour à Rome, qu'ils ne le fussent, à son insu et à son détriment, par des admirateurs indiscrets :

« J'apprends, écrivait Aquaviva au provincial de Castille dès 1582, que certains voudraient publier un commentaire de la première partie de saint Thomas, en se servant des leçons du Père François Suarez, dont ils modifieraient tels et tels points dans le sens de leurs propres opinions. Il ne convient pas qu'on le fasse, et il faut en détourner ces Pères. Dites-leur que la publication d'un commentaire de saint Thomas est une grosse affaire, qui ne doit pas être précipitée, mais que nous y pensons et la désirons. Pour vous, prenez l'avis des consultants et du recteur de Salamanque sur l'opportunité d'une pareille publication faite par la Compagnie et envoyez-moi leurs raisons pour et contre. Demandez-leur aussi s'il leur paraîtrait bon de confier ce travail, soit au Père Miguel Marcos à Salamanque, soit au Père François Suarez, ici, à Rome. Au cas où cette

(1) Descamps, II^e. part., c. 9.

première partie réussirait, beaucoup souhaiteraient que la Compagnie eût son commentaire complet de la *Somme* tout entière (1). »

Marcos n'écrivit rien et Suarez attendit. Alors, plus qu'aujourd'hui peut-être, les auteurs pensaient qu'il faut laisser les fruits recevoir de l'arbre, avant de les en détacher, tout ce qu'il peut leur donner de substance et de saveur. Le savant professeur jugeait que les siens n'étaient pas encore assez mûrs, s'ils devaient l'être jamais, pour les cueillir et les offrir au public. Mais, autour et au-dessus de lui, on pensait tout autrement, comme en témoigne cette réponse d'Aquaviva (1588) à des instances faites dans le but d'amener cette publication :

« Par le Père François de Porres j'ai fait avertir le Père François Suarez de mettre en ordre les matières qu'il a enseignées. Je suppose que ce travail ne l'empêchera pas, ainsi que vous m'en donnez l'assurance, de continuer ses cours. Mais je mets cette condition, qu'il élaguera toute opinion qui ne serait pas généralement admise partout, même chez les Pères Dominicains et qu'il ne marchera que d'accord avec saint Thomas. Dites-le-lui, et, quand il aura fini, envoyez-moi ses manuscrits (2). »

Les hésitations d'Aquaviva au sujet de la publication d'un commentaire de saint Thomas, ses recommandations adressées à Suarez malgré la très grande estime qu'il avait pour lui, l'intention d'examiner lui-même ses ouvrages, tout cela ne pourrait que surprendre, si on ne se rappelait, d'après ce qui a été dit précédemment, d'où lui était inspirée cette excessive prudence. Ce n'était pas de Suarez qu'il se défiait, mais de ces adversaires de la Compagnie, que nous avons vus toujours prêts à saisir la moindre occasion pour attaquer ses doctrines. A l'époque où nous en sommes, les grandes controverses sur la grâce n'étaient pas encore engagées. Mais, sur divers points, des luttes partielles avaient surgi et on pouvait en prévoir de plus générales et de plus vives. Aquaviva avait à cœur de les prévenir. A ce moment, d'ailleurs, il s'agissait pour la Compagnie de faire le premier pas sur un terrain périlleux où elle n'était pas encore entrée. Jusqu'alors, absorbée par ses

(1) Arch. centr. S. J. — *Epist. gener.* 1582. — Aquaviva au P. Marcen, prov. de Castille, 22 janvier 1582.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1584-1588. Aquaviva au P. Bartolomé Pérez, 25 mars 1588.

travaux apostoliques et par ses luttes contre l'hérésie, elle n'avait guère publié, en fait de théologie, que des livres d'ascétisme et surtout de polémique, genres dont le but et le caractère mettent assez en garde contre les écarts de doctrine. Elle n'avait encore rien produit, rien du moins d'assez important pour attirer l'attention, en théologie scolastique, science curieuse et investigatrice, qui, s'attachant à donner l'explication rationnelle des dogmes et à les suivre dans toutes leurs conséquences, pousse l'esprit aux conceptions personnelles et, par elles, provoque aisément la contradiction. Ce n'était qu'un peu plus tard qu'allaient paraître les deux premiers grands ouvrages, écrits en ce genre par des Jésuites, le *Concordia* de Molina (1588) et le *De Incarnatione* de Suarez (1590) (1). Le danger s'aggravait encore de l'usage, alors général, de traiter la théologie scolastique sous la forme d'un commentaire de saint Thomas. C'était s'exposer, pour peu qu'on s'écartât des opinions ou de ce qui était reçu comme opinion du grand docteur, aux plus vives attaques. Aquaviva donc, tout en souhaitant que son ordre se donnât à lui-même quelque ouvrage, digne de représenter sa doctrine et de servir de guide à ses maîtres et à leurs élèves, se rendait compte des difficultés à surmonter et prévoyait les chances à courir. Aussi, recommandait-il d'éviter, même au prix de quelques sacrifices d'opinions personnelles, tout ce qui aurait pu prêter à des polémiques. Ainsi, il avait écrit, peu de temps auparavant, au provincial de Castille :

« Ne laissez pas le Père Miguel Marcos ou tout autre de nos religieux entrer en conflit avec un Père Dominicain ; au contraire, qu'en toute occurrence on agisse à leur égard avec beaucoup d'humilité. Je désire qu'on y veuille avec le plus grand soin (2). »

Aquaviva devait donc désirer que le livre de Suarez pût satisfaire tout le monde, notamment les religieux de saint Dominique. Il revenait encore sur cet avis, au moment où l'ouvrage commençait à s'imprimer :

(1) Vingt ans plus tard même, en 1608, Ribadeneira, dans son Catalogue des écrivains de la Compagnie, ne trouvait à mentionner qu'une douzaine d'auteurs de théologie scolastique, contre une cinquantaine au moins pour la polémique, et près de cent pour l'ascétique.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1585-1588. — Aquaviva au P. Pedro Villalva, prov. de Castille, 12 août 1585.

« J'espère que le commentaire du Père Suarez sur la III^e partie sera tel que les Dominicains n'y trouvent pas matière à querelle. Car, nous le voyons, ils ne nous en passent pas une. Redites bien, de ma part, à l'auteur d'y veiller, partout où les questions le demandent (1). »

La même prudence avait inspiré l'ordre d'envoyer le manuscrit à Rome. Les Constitutions de saint Ignace attribuent au général le pouvoir d'approuver les écrits de ses religieux et d'en autoriser l'impression. Mais, d'ordinaire, les généraux délèguent aux provinciaux l'exercice de ce droit, ou sans restrictions, ou dans une mesure déterminée. Aquaviva évoquait souvent à son conseil le jugement à porter sur certains ouvrages. Plus tard même, en 1599, il se réserva la révision de tous les livres traitant de théologie et d'Écriture Sainte; mesure qu'il adoucit pourtant, quatre ans plus tard, à la demande des provinces d'Espagne (2). Il revint aussi bientôt sur ses premiers ordres au sujet de l'ouvrage de Suarez :

« Puisque vous jugez, ainsi que plusieurs autres Pères, écrivait-il, qu'il serait bon de faire profiter le public de la science du Père Suarez, puisque on pense que ses ouvrages ne seront pas inférieurs à l'opinion qu'on a de son talent et qu'ils auront tout le succès que demandent les conjonctures, bien volontiers je vous laisse le soin de choisir dans votre province trois théologiens pour reviser ces écrits. Mais recommandez-leur de les lire et de les examiner avec le soin tout particulier qu'exigent les circonstances, et qu'ils m'envoient ensuite leurs censures (3). »

4. — Peu après, on commençait à imprimer, à Alcalá même, sous les yeux de l'auteur, le traité de l'Incarnation du Verbe, *De Verbo Incarnato*, commentaire des vingt-six premières questions de la III^e partie de la *Somme* de saint Thomas (4). Le volume

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva au P. Her-nando Lucero, rect. d'Alcalá, 17 avril 1590.

(2) Arch. centr. S. J. — *Hisp. Epist. gener. ad Provinciales*, 1602-1680. — Aqua-viva aux provinciaux d'Espagne, 2 mars 1601 et 28 juin 1604.

(3) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Gonzalo de Avila, provincial de Tolède, 27 déc. 1588.

(4) Voici le titre complet : *Commentariorvm ac disputationvm in tertiam Partem Divi Thomæ Tomvs Primvs. Autore. P. Francisco Suarez Societatis Iesv, in Aca-demia Complutensi sacre Theologiæ Professore. Ad Illustr. et Reueren. D. Gasparé de Quiroga S. R. E. Car. et Archiepisc. Tolet. et in causis fidei supremum in Regnis Hispaniarũ Praesidem, etc. Cum gratia et Priuilegio Regis Catholici.* Complvti, in Collegio Societatis Iesv, ex officina Typografica Petri Madrigalis. Anno MDXC.

parut en 1590. Il fut le premier des vingt-trois grands ouvrages théologiques ou philosophiques de Suarez. Dans la préface, l'auteur expliquait pourquoi, d'abord, il avait voulu ne rien publier, pourquoi, cependant, il publiait le présent livre :

« J'ai longtemps hésité à donner au public ces leçons, ces *Disputations*, qui ont expliqué à mes auditeurs les mystères sacrés de l'incarnation du Verbe. De graves raisons me portaient à les retenir et à les garder pour moi seul. D'abord la sublimité, la splendeur d'un tel sujet en éloignait ma plume, trop faible, me semblait-il, pour l'aborder. Je songeais aussi à tout ce que de savants auteurs ont écrit sur cette matière avec tant de profondeur et d'érudition, et je craignais, pour mes propres écrits, une comparaison qui ne pourrait sans doute que faire ressortir leur insuffisance et leur pauvreté. Enfin, je savais assez combien il est périlleux pour un livre de s'abandonner aux mains et aux regards des hommes, que souvent des taches et des imperfections légères suffisent à rebuter. Ces raisons m'avaient décidé à laisser dans l'ombre mon ouvrage. D'un autre côté, des amis, que j'avais priés de le lire et dont je connaissais la science et la sagesse, aussi bien que la sincérité, s'en montraient satisfaits et me disaient que sa publication serait très utile à tous les élèves de théologie. Entre autres services que leur rend l'impression des livres, il en est un dont on m'engageait surtout à tenir compte : C'est que, en dépensant un peu d'argent, les élèves peuvent économiser tout ce qu'ils perdent de temps et de travail à transcrire les leçons, pour l'employer, avec bien plus de fruit, à réfléchir, à chercher la vérité, à pénétrer au fond des questions. Mes amis exprimaient aussi la crainte que mes doctrines ne fussent quelque jour publiées par d'autres, avec la brièveté d'une dictée de cours et avec les erreurs ordinaires des copies. Ne valait-il pas mieux que l'auteur lui-même les développât et les mit au point pour les présenter au public? A toutes ces raisons, à toutes ces instances, qui ne me persuadaient point, se joignit l'autorité de ceux qui pouvaient me parler au nom de l'obéissance. Leur avis, dissipant tous mes doutes et toutes mes hésitations, me fit accepter ce laborieux métier d'auteur, quelque fécond qu'il s'offrit à mes regards en difficultés et en épreuves. »

Dans ces premières confidences de l'écrivain, il ne faut pas voir les formules banales d'une modestie affectée. Rien ne répugna jamais à sa plume comme tout ce qui avait la moindre apparence de comédie ou de réclame. Mais il ne faut pas davantage y voir les inquiétudes d'un débutant, peu sûr de lui-même et défiant de sa doctrine. Les esprits supérieurs ont conscience de leur force, comme les grands oiseaux de la puissance de leurs ailes. Premiers juges de ce qu'ils produisent, ils sont aussi d'ordinaire les meil-

leurs. Nous avons déjà vu, chez Suarez, que l'humilité du religieux n'empêchait le professeur, tout jeune encore, ni de se sentir capable d'enseigner autrement et mieux qu'on n'enseignait autour de lui, ni de s'en tenir avec assurance, malgré les critiques, à ce qu'il croyait être la vérité. Quinze ans plus tard, après de brillants et constants succès, cette légitime confiance, qu'il avait en ses facultés, ne pouvait que s'être accrue de toute celle que ses nombreux élèves et ses supérieurs lui avaient partout témoignée. Mais le monde n'est pas une salle de cours et le public savant n'est pas un auditoire de disciples, toujours bienveillant dès qu'il a été conquis et facile à conquérir pour le vrai mérite uni au dévouement. Il a ses préventions qui égarent sa critique, ses distractions qui le laissent indifférent, ses habitudes d'esprit qui le font peu hospitalier aux autres, ses ignorances même qui le rendent exigeant à l'excès. En se présentant pour la première fois devant lui, l'auteur le plus certain de la valeur de son œuvre n'a que trop de raison de douter de l'accueil qu'elle en recevra.

Au reste, Suarez fut bientôt rassuré, et dans la suite nous ne trouverons plus, en tête de ses ouvrages, l'indice de pareilles appréhensions. Il prendra même si bien goût à cette laborieuse tâche d'écrivain, dont les hasards l'effrayaient d'abord, qu'il voudra bientôt en faire, comme jusqu'alors de l'étude et de l'enseignement, le seul emploi de sa vie.

Il n'entre pas dans le plan de ce livre de donner une étude des doctrines de Suarez. Les faits disparaîtraient dans les théories et l'ouvrier dans son œuvre. Aussi, nous bornerons-nous à signaler l'apparition de chaque volume, avec les circonstances intéressantes qui s'y rattachent, nous contentant du rôle de biographe et laissant à un autre celui de théologien critique. Le peu que nous sommes cependant obligé d'en garder pour nous-même, sera plus utilement rassemblé plus tard dans un chapitre spécial, que disséminé à l'occasion de chaque nouvelle publication.

Mais une observation bibliographique est à faire à propos du *De Verbo Incarnato*. Il ne se trouve, tel qu'il fut publié d'abord par Suarez, ni dans les éditions postérieures, sauf une peut-être de Lyon (1592), ni dans les œuvres complètes (1). L'auteur lui-même

(1) Cette édition de Lyon (1592) fut donnée par le libraire Jean-Baptiste Buisson,

en fit à Salamanque, en 1595, une autre édition, la troisième d'après le titre, remaniée et augmentée de plusieurs centaines de pages : c'est elle qui fut partout reproduite (1). Dans son *ad Lectorem* il donne les raisons de cette nouvelle publication.

« Quand je fis paraître la première édition de ce traité, dit-il, je craignais qu'on ne le trouvât trop long et trop abondant. Mais depuis, sur l'avis d'hommes qui méritaient d'être écoutés, j'ai compris qu'on l'avait jugé plus sobre en bien des endroits que ne le permettaient l'importance et la difficulté des questions. De plus, après lui, d'autres ont paru, qui, attaquant ma doctrine avec érudition et subtilité, m'ont amené à reprendre ce que j'avais écrit pour l'expliquer plus à fond, ou pour l'appuyer et le défendre. De la sorte, amis et adversaires m'ont obligé à grossir notablement mon livre : il n'y reste guère une seule *Disputatio* qui ne soit beaucoup plus riche en développements qu'elle ne l'était d'abord, si bien qu'il peut être regardé et présenté comme un nouvel ouvrage. Fasse Dieu qu'en même temps et autant que son volume, se soient accrues sa valeur et son utilité ! »

Ainsi, le premier écrit de Suarez avait été, tout à la fois, trouvé trop court par les uns et attaqué par les autres : double indice certain de succès pour un début !

5. — Deux ans après avoir publié son premier ouvrage sur l'incarnation, Suarez en donna le complément sous ce titre : *De Mysteriorum Vitæ Christi, des mystères de la vie de Jésus-Christ, de sa vie terrestre et de sa vie céleste, dans le temps et dans l'éternité,*

éditeur digne de l'auteur par l'estime qu'il professait pour ses ouvrages. Dans une dédicace à l'archevêque de Lyon de l'*In 1^{re} Partem* de Molina (1593), il dit qu'adonné à l'art de l'imprimerie, il se plaît surtout à éditer des ouvrages de théologie scolastique, « science qui ne l'emporte pas moins sur les autres branches de la science sacrée que l'or sur les autres métaux ou l'huile sur les autres liquides » ; et il ajoute : « Témoin mon *De Incarnatione*, de Suarez, commentaire des vingt-six premières questions de la troisième partie de la Somme, qui me causa, quand je le publiai, des jouissances que je ne saurais exprimer. »

(1) Titre de cette édition : *Commentariorum ac Disputationum in tertiam Partem Divi Thomæ. Tomus primus, priorum viginti sex quaestionum eius Partis expositionem completens. Auctore P. Francisco Suarez à Societate Iesv, in eundem (sic) Salmanticensi Collegio Sacræ Theologiæ professore. Editio tertia. In qua liber est ab eodem Auctore recognitus, et in omnibus fere grauioribus disputationibus auctus et locupletatus. Salmanticæ, apud Ioannem et Andream Renaut fratres. M.D.XCV.* — Avec approbation de P. Gonzalo Davila, provincial, datée de Léon, 15 août 1595, et épître dédicatoire de Suarez à Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède. Pages à deux colonnes, 1000 (sic pour 1010), sans les tables. — Taxé à trois maravedis et demi la feuille d'impression, prix qui doit « en vertu de la demande de l'auteur lui-même » être indiqué sur la première feuille de tout exemplaire.

depuis les abaissements du premier avènement jusqu'aux triomphes du second, à la consommation de toutes choses, aux splendeurs du règne sans fin (1) : immense et magnifique matière, qui est développée dans ce volume de près de 1200 grandes pages, avec une ampleur et une abondance que jamais jusqu'alors on ne lui avait accordées. On sent que le cœur dirige cette étude, que la piété du théologien le retient sur des objets, qui ne peuvent être aimés sans qu'on désire les mieux connaître, ni mieux connus sans qu'on les aime davantage. Il l'avoue, d'ailleurs, en expliquant pourquoi il consacre une partie très considérable de son œuvre, un tiers à peu près, aux seules questions qui concernent la Mère de Dieu.

« Qui pourrait, dit-il, quand il s'agit de parler de la dignité sublime, des vertus incomparables, de l'admirable vie et des grandeurs de la bienheureuse Vierge, être assez stérile de pensée, assez pauvre de style, pour écrire sur un pareil sujet avec brièveté et sécheresse ? Pour moi, j'ai toujours trouvé — on me pardonnera cette plainte — que la théologie se montrait par trop sobre et parcimonieuse en une matière si belle et si étendue, si suave et si utile, si riche de vérité, si digne enfin d'être traitée par les théologiens avec de tout autres honneurs. Et ce qu'il convient ainsi de faire pour la Mère, comment ne pas le faire aussi pour le Fils, pour Notre-Seigneur ? Comment n'accorder qu'une rapide attention à cette vie, à cette mort, d'où nous sont venus tous les biens (2) ? »

Mais, de cette importance et de ces proportions qu'il attribue à ce traité, Suarez donne dans la préface une autre raison qui mérite d'être signalée : raison si capitale à ses yeux qu'il a cru

(1) Titre complet : *Commentariorvm, ac Dispytationvm in Tertiam Partem Divi Thomæ. Tomvs Secvndvs. Mysteria vitæ Christi, et vtriusque aduentus eius accurata disputatione ita complectens, vt et Scholasticæ Doctrinæ studiosis, et Diuini Verbi concionatoribus vsui esse possit. Autore Patre Francisco Svarez Societatis Iesv, in Collegio eiusdem Societatis Academiae Complutensis Sacræ Theologiæ Professore. Ad Rodericvm Vazquez de Arze, supremi Senatus Regij in Hispania Præsidem dignissimum. Cum gratia, et Priuilegio Regis Catholici.* Complvti. Ex Officina Ioannis Gratiani, Anno 1592. — Un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, autrefois au collège des Jésuites de Salamanque, se trouve à la bibliothèque de cette université, in-fol. de fol. 654, avec la mention : « es el original », et l'approbation autographe du provincial Gonzalo Davila.

Les premières éditions des divers ouvrages de Suarez, faites sous sa direction, sont les meilleures pour l'élégance et la commodité. Le format adopté est celui d'un petit in-folio à deux colonnes, avec titres des paragraphes en manchettes. L'édition Vivès s'en est rapprochée, mais en retranchant trois centimètres environ en hauteur et deux en largeur, et en supprimant les manchettes : changements qui ne sont pas, le second surtout, à son avantage.

(2) *De Mysteriis Vitæ Christi.* — Prologue « *Ad Lectorem.* »

devoir l'indiquer, dès le titre même de son ouvrage, par ces mots *ut... et Divini Verbi concionatoribus usui esse possit.*

« Il en résultera peut-être, dit-il, que ceux qui prêchent dans nos églises sur ces mystères et qui les exposent aux fidèles, le feront avec plus de fruit, parce que, dans le récit et l'explication des faits, ils se mettront à serrer la vérité de plus près qu'ils n'ont coutume de le faire, la vérité qui doit être l'aliment de la piété et dont la piété à son tour rend la recherche pleine de charme (1). »

De fait, ce livre pourrait être pour la prédication un trésor inépuisable, nous voulons dire pour la prédication doctrinale et pratique, pour celle qui, ne se contentant pas d'intéresser les âmes en les effleurant, se propose d'y faire pénétrer l'esprit chrétien et de les former à des mœurs dignes de leur foi : livre pourtant trop oublié, même de ceux qui veulent sincèrement connaître et faire connaître Notre-Seigneur et sa très sainte Mère. Les nombreux ouvrages qu'on a composés dans ce but, plus récemment et surtout de nos jours, souvent avec un riche appareil scientifique, ne devraient pas détourner de celui-là. Les descriptions qu'ils nous donnent des lieux sanctifiés par le passage de l'Homme-Dieu, les cadres historiques où ils replacent les mystères, les détails de vie économique ou sociale dont ils les animent, tout cela sans doute a son utilité, car rien de ce qui touche à Jésus-Christ n'est indifférent à la foi et à l'amour. Mais enfin, cette évocation par le dehors et les alentours ne peut être qu'une préparation ou un complément de l'étude, tout autrement profonde, que méritent de pareils personnages et de pareils événements. Pour la connaissance d'un Dieu, et d'une vie divine, la géographie, l'histoire, l'ethnographie, l'ascétisme même le plus affectif, peuvent sans doute aider la théologie, mais elles ne sauraient la remplacer. C'est elle seule qui peut protéger l'esprit contre les illusions d'une piété aventureuse, mettre en garde contre les fausses interprétations du texte évangélique, découvrir les raisons intimes des choses et rattacher les faits à l'ordre des plans divins.

Suarez avait donc bien raison de vouloir établir plus largement qu'on ne l'avait encore fait, pour soutenir la dévotion à Notre-

(1) *Ibid.*

Seigneur et à sa très sainte Mère, ce fondement de la vérité sur lequel elle doit toujours reposer. Son collègue et émule, Gabriel Vazquez, admirait entre tous le volume dont nous nous occupons. « Suarez, disait-il, a rendu un éminent service à la science sacrée, quand, le premier de tous, il a traité d'après la méthode scolastique et soumis à une critique théologique rigoureuse toutes les questions qui se rapportent à la vie et aux grandeurs de la très pure Vierge Marie Notre-Dame (1). » Éloge qui doit s'entendre de tout l'ouvrage ; car dans la partie qui concerne Notre-Seigneur, s'il est moins neuf peut-être, il offre toutefois la même plénitude et la même solidité de doctrine.

6 — Ces deux premiers ouvrages de Suarez obtinrent un très grand succès. Il serait difficile d'en recueillir les indices épars dans les documents de l'époque. Mais la meilleure preuve en est dans cette notoriété et cette autorité, dont l'auteur jouit dès lors, bien au delà des contrées où avait pu parvenir sa réputation de professeur : nous le constaterons souvent dans la suite de cette histoire. De plus, les éditions se succédèrent sans retard, éditions d'énormes in-folio, dont personne n'aurait accepté de se charger sans espoir certain d'un facile écoulement.

Mais l'approbation que Suarez devait surtout désirer était celle de son premier supérieur : elle ne lui fit point défaut. Au moment où son premier ouvrage allait paraître, Aquaviva écrivait :

« Puisque le livre du Père Suarez est presque entièrement imprimé et qu'il le sera tout à fait quand les procureurs des provinces viendront à Rome, chargez-les de m'en apporter un exemplaire : il nous sera très agréable ici de profiter des bons travaux de ce Père (2). »

L'attente du général ne fut point déçue, car dans la suite il ne cessa jamais d'encourager, de provoquer même les écrits du sage et savant auteur. Aquaviva, cependant, n'aimait pas qu'on publiât trop de livres :

(1) Nieremberg, *Varones ilustres de la Compañía de Jesús*: El Padre Gabriel Vázquez.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva au P. Hernando Lucero, recteur d'Alcala, 9 juillet 1590.

« Je veille, disait-il, à ne pas laisser accroître le nombre des écrivains (1.) »

Il écrivait aussi vers le même temps :

« Les publications de nos Pères se multiplient tellement, qu'il devient nécessaire de modérer le zèle de nos auteurs, quelque louable qu'il soit, et de nous montrer moins faciles à donner ces permissions. » Et un peu plus tard encore : « Nous avons songé à limiter ces permissions, depuis que nous voyons, ces dernières années, se propager chez nous cet appétit de publicité. Aussi, vaut-il mieux ne pas accorder, du moins pour le moment, l'autorisation que demande le Père Jean de Salas, surtout quand les Pères Vazquez, Suarez et Molina écrivent sur la même matière (2). »

Cette éclosion croissante d'ouvrages ne doit pas surprendre : elle était l'heureux indice et la conséquence naturelle du progrès des fortes études au sein de la Compagnie, plus nombreuse et mieux organisée. Mais quand on avait, en même temps et dans le même pays, trois auteurs tels que ceux qui viennent d'être nommés, on pouvait se passer de beaucoup d'autres, en laissant à ceux-là le champ libre. De la part de Suarez, moins encore que de ses deux collègues, Aquaviva ne parut jamais craindre un excès de fécondité.

Sur un point, cependant, il dut le contrarier, ou plutôt le soumettre, comme tous les autres, à des réglemens qu'il portait alors touchant la question d'argent, toujours inséparable de la publication des livres.

« J'apprends, écrivait-il, que l'ouvrage du Père Suarez se vend au collège même d'Alcala. Il vaudra mieux charger des libraires de cette vente, dût le profit en être diminué... Il ne convient pas que nous fassions ainsi le métier de marchands, quelque honnête et honorable que soit, dans le cas actuel, la marchandise (3). »

(1) Le futur martyr d'Aubenas, le P. Jacques Salés, alors à l'université de Tournon, avait demandé à Aquaviva la permission de publier un grand ouvrage sur l'Eucharistie. Aquaviva répondit, le 7 juillet 1592 : « Je vous félicite et vous loue de votre zèle toujours en éveil, qui vous a fait embrasser ce nouveau moyen de servir l'Église, en vous portant au secours des âmes dont la foi était en danger de se perdre. Et, bien que je veille à ne pas laisser accroître le nombre des écrivains, cependant, comme j'ai lieu d'espérer que vos travaux seront jugés propres à produire tout le fruit que vous avez en vue en les écrivant, je donne avis au P. Bernardin Castori de faire examiner vos traités selon notre coutume ; et, si le jugement est favorable, j'en autoriserai volontiers l'impression... » — *Les Martyrs d'Aubenas*, par le P. Jules Blanc.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. Aquaviva à Gonzalo de Avila, 3 août 1592, 16 janvier 1595.

(3) *Ibid.* — Aquaviva à Gil Gonzalez, 13 mars 1591. — Cet avis, donné entre la pu-

Cet avis et certaines mesures générales amenèrent Suarez à recourir à son supérieur pour lui exposer sa situation et ses difficultés financières d'auteur. Sa lettre, à défaut d'autre intérêt, atteste du moins le rapide écoulement de ses premiers ouvrages ; succès de librairie, sans doute, mais qui suppose tous les autres, en un genre aussi peu séduisant pour le gros public qu'un épais volume de théologie scolastique.

« Le Père provincial m'a communiqué une ordonnance de Votre Paternité au sujet de l'impression des livres. Il m'a semblé que, pour m'y conformer plus sûrement, je devais vous rendre compte de ce que j'ai fait jusqu'à présent et de l'état où en sont les choses, comme aussi vous soumettre ce qui pourrait être fait dans la suite. Deux ouvrages de moi ont été imprimés ici, Votre Paternité le sait. Le collège s'est chargé du premier, mais sans avoir à déboursier d'autre argent que quelques petites sommes pour payer les employés. Le papier, en effet, a été pris à crédit, et, pour le prix du travail, l'imprimeur a bien voulu attendre. Depuis, l'une et l'autre de ces dettes ont vite été payées par la vente des livres, ainsi que les avances du collège. Du second ouvrage le collège n'a pas pu se charger ; il était, sans parler d'autres raisons, engagé dans des affaires qui ne le lui permettaient pas. Ne trouvant aucune autre voie, je me suis, avec la permission des supérieurs, chargé moi-même de cette impression, mais dans le seul but de l'amener à bonne fin et non d'y chercher des avantages matériels. J'ai fait un emprunt de deux mille ducats environ, qui a été suffisant. Maintenant, il est à peu près remboursé sur la vente des livres. Cette vente a donné de plus une somme assez forte pour imprimer un nouveau volume l'année prochaine, s'il plaît à Dieu. Elle permettra aussi, selon le désir du Père provincial, de consacrer, en trois ans, 900 ducats à l'entretien d'un cours de philosophie ; et il y aura encore un excédent, dont le collège profitera. Je ne parle pas de plus de deux cents, près de trois cents exemplaires de ces livres, que j'ai été autorisé à distribuer dans nos collèges, ou parmi mes parents et amis. Voilà pour le passé. — Pour l'avenir, il sera difficile, peut-être impossible, de trouver quelqu'un en Espagne qui prenne à son compte des publications si considérables. D'autre part, puisque déjà l'argent nécessaire est amassé, le collège, où je me trouverai, aura tout intérêt à se charger de mes livres, aux conditions suivantes : 1° que, du produit actuel des ventes, on réserve la somme nécessaire pour un autre volume, somme qui ne devrait point être attribuée à un collège, mais laissée à l'administration du provincial ; — 2° que le

blication du premier volume et celle du second, fut observé. Le premier porte au frontispice même l'indication qu'on peut se le procurer au collège de la Compagnie à Alcalá, « in Collegio Societatis Jesu ; » au second, cette mention a disparu.

collège, où je serai, imprime mon livre avec cette somme et la reconstitue aussitôt avec le profit de la vente ; — 3° que le surplus soit acquis à ce même collège, sauf le droit, pour le provincial, d'en disposer autrement, et, pour moi, la permission de distribuer un certain nombre d'exemplaires, dont je rendrai compte aux supérieurs ; — 4° que le recteur charge de tout ce soin un homme capable de s'en acquitter avec habileté et intelligence ; et que celui-ci traite directement avec les libraires, sans que la Compagnie paraisse s'en mêler autrement que pour leur donner quelques gratifications.

« Il nous semble ici que ce plan est, de tous, le plus pratique et celui qui offre le moins d'inconvénients. De plus, j'y trouverais le moyen, comme j'en ai le désir, de procurer quelque secours, même matériel, à la Compagnie, qui en a un si grand besoin, si toutefois on juge à Rome que ce n'est pas là recevoir une rémunération pour un ministère, ni manquer en rien à notre pauvreté religieuse. Daus le cas où Votre Paternité préférerait un autre procédé, je la prie de m'en informer. Nous nous y conformerons, si c'est possible ; si non, nous attendrons, pour rien imprimer, que d'autres instructions soient données. Si, au contraire, Votre Paternité ne voit pas d'inconvénient à ce que je propose, je la prie d'apposer sa signature au bas de cette lettre comme signe d'approbation, en y ajoutant les explications ou directions qu'elle jugera convenable. — Que Notre-Seigneur garde Votre Paternité, ainsi que tous nous le souhaitons. — Alcalá, 15 Juin 1593 — François SUAREZ (1). »

Aquaviva ne renvoya point à Suarez cette lettre munie de sa signature et n'approuva pas son plan financier. Il maintint la défense, qu'il avait faite, de publier des ouvrages autrement qu'en livrant le manuscrit à un libraire, nous dirions aujourd'hui à un éditeur, qui en ferait son affaire. Il lui répondait, le 2 août suivant :

« Votre lettre du 15 juin m'a montré combien, tout en vous rendant utile au public par vos bons ouvrages, vous désirez aussi secourir, avec le gain qu'ils peuvent apporter, l'indigence de nos collèges. Vous avez droit,

(1) Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1593, Lettre 193. — Suarez à Aquaviva, Alcalá, 15 juin 1593. Autographe. — Il semble d'après cette lettre qu'en publiant ses bons ouvrages, Suarez faisait aussi d'assez bonnes affaires. Cependant le prix de ces volumes n'était pas exorbitant. En tête se trouve la taxe fixée par l'agent royal, avec défense de vendre un exemplaire qui ne la porterait pas imprimée sur la première feuille. Pour un de ces ouvrages elle est ainsi formulée : « Ce livre renferme 317 *pliegos* (plis ou feuilles). Taxe de chaque *pliego* : trois maravedis et demi, — prix de tout le livre broché ; trente-deux réaux et vingt maravedis et demi. » — Le réal est le quart de la *peseta*, laquelle équivaut à peu près au franc ; le maravedi était la trente-quatrième partie du réal, à peu près sept dixièmes de notre centime. En somme, prix de l'ouvrage, 8 *pesetas* ou 8 francs, en s'en tenant à la valeur théorique de la monnaie espagnole.

pour cela, à leur reconnaissance. Mais, conformément aux instructions que j'ai données, je désire que désormais aucun collègue ne se charge ni des frais d'impression, ni de la vente d'un ouvrage. Il faut abandonner tout cela à un libraire, ou à un imprimeur. Vous pourrez cependant, s'il n'était pas assez riche pour faire toute la dépense, l'aider avec une partie de cet argent que vous gardez en réserve pour imprimer votre tome troisième. Vous pourrez aussi lui dire que la Compagnie prendra bon nombre d'exemplaires. Elle n'aura pas de peine ensuite à s'en défaire, soit en les dispersant en Espagne, soit en nous en envoyant ici quelques-uns. Ils s'écouleront vite, si nous en jugeons par ce qui est arrivé aux premiers. Que Votre Révérence donc revoie l'instruction que j'ai envoyée et la fasse observer le mieux possible et au mieux de ses intérêts. Je sais que je puis compter pour cela sur son esprit religieux (1). »

Ces réglemens n'obligèrent point Suarez à différer ses publications ou à chercher des éditeurs en pays étrangers : il en trouva toujours auprès de lui. Des treize volumes publiés de son vivant, deux s'imprimèrent à Alcalá, trois à Salamanque, un à Madrid, un à Lisbonne, six à Coïmbre : et cela même est une nouvelle preuve de la faveur avec laquelle ces gros livres étaient accueillis.

7. — Cette faveur, Aquaviva souhaitait, nous l'avons vu, qu'elle fût universelle, ou du moins que personne, que nul Dominicain surtout, ne trouvât dans ces livres matière à polémique et à griefs doctrinaux. C'était désirer beaucoup, et plus sans doute qu'il n'espérait. De fait, aux éloges qui de tous côtés parvenaient à l'auteur, ne tardèrent pas à se mêler des critiques et des attaques, qui ne tendaient à rien moins qu'à dépouiller ces écrits de toute autorité. Peu après l'apparition du *De Mysteriis*, le recteur d'Alcalá, Hernando Lucero, écrivait au général :

« Ces jours derniers, des plaintes contre les ouvrages du P. Suarez ont été portées au conseil de l'inquisition ; mais il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. On a extrait, paraît-il, et déféré douze propositions. Aucune d'elles n'est digne d'attention, et les messieurs du conseil n'ont fait aucun cas de ces accusations (2). »

(1) Arch. centr. S. J. *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Suarez, 2 août 1593. Sur la minute de cette lettre, le nombre des exemplaires que pourrait prendre la Compagnie est fixé à cinq cents.

(2) Arch. centr. S. J. — *Hispan. Epist.* 1594. Lucero à Aquaviva. Alcalá, 1 janv. 1594.

D'où étaient venues ces premières accusations? De l'un des frères en religion de Suarez, de son ancien professeur même. Il est pénible de le constater; mais des lettres autographes du P. Henriquez aux conseils de l'inquisition de Castille ont été conservées, qui ne laissent au doute aucune place (1). Ainsi, le 28 janvier 1594, moins d'un mois après la lettre de Lucero qui vient d'être citée, Henriquez, arrivant à Valladolid, s'empressait de présenter au conseil de l'Inquisition de cette ville un mémoire qui commençait ainsi :

« Le P. Enrique Henriquez, de la Compagnie de Jésus, au conseil de l'inquisition de Valladolid. — Je vous informe que, pour décharger ma conscience — *para el descargo de mi consciencia* — j'ai déferé certaines personnes au conseil de la sainte et générale inquisition de Madrid, en novembre 93. Et, me trouvant maintenant à Valladolid, j'ai cru devoir vous faire part de ce qui, dans ces communications, appartenait au ressort de cette ville. Donc, en premier lieu, j'ai signalé à Madrid certaines propositions du P. Luis de Molina, qui se trouve maintenant dans cette capitale pour se justifier, ainsi que d'autres propositions dangereuses du P. François Suarez, actuellement professeur de théologie à Salamanque... etc. »

Entre autres services semblables, il rappelait que, cinq ans auparavant, il avait déferé à ce même conseil la première édition du *Ratio studiorum*, soumise par Aquaviva à l'examen des diverses provinces de l'ordre.

Henriquez passait alors par une crise violente de dépit et déjà presque de révolte, qui devait lui être aussi funeste qu'elle fut douloureuse pour ses supérieurs. La publication de deux ou trois de ses volumes était arrêtée, à moins qu'il n'y fût fait de notables changements. Humilié et irrité, l'auteur s'en prenait à tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, surtout à Suarez, prenant ou acceptant auprès des inquisiteurs le rôle d'une sorte de policier doctrinal et de délateur de ses frères. « Dans mes livres, écrivait-il au conseil de Salamanque, j'ai soin de signaler les assertions répréhensibles que je rencontre dans ceux des autres, surtout dans ceux de François Suarez, mon ancien élève, où se trouvent bien des choses malsonnantes qu'il faudrait effacer. Beaucoup des

(1) Lettres du P. Enrique Henriquez au conseil de l'inquisition de Madrid, 4 mai 1593, 7, 14, 19, 25 et 28 février; 4 et 27 mars; 19 avril 1594; à celui de Valladolid, 28 et 31 janvier 1594. — Archives privées. — Autographes.

Nôtres le suivent dans ses innovations doctrinales : on les appelle les *Suaristas*. » Il importait donc, ajoutait-il, de lui enlever l'autorité dont il jouissait.

Aussi, n'en resta-t-il pas à sa première dénonciation. Moins de trois mois après, de Ségovie, il envoyait aux inquisiteurs de Madrid, toujours avec sa formule, *para el descargo de mi conciencia*, une nouvelle liste, non plus de douze, mais de quarante-sept propositions, extraites des livres de Suarez, leur distribuant les qualifications théologiques que chacune lui paraissait mériter, depuis celle d'offensante pour les oreilles pies, jusqu'à celle de quasi hérétique. Mais, ingénument, il ôtait à ses délations toute valeur, en déclarant que, n'ayant pas alors ses notes avec lui, il citait ces passages de mémoire ! Voici quelques spécimens de cette hétérodoxie.

28^e accusation : Suarez ne regarde pas comme certains des faits merveilleux que des saints Pères rattachent à la naissance ou à l'enfance de Notre-Seigneur, par exemple que le temple de la paix s'éroula à Rome, que les pécheurs sodomites furent frappés de mort, que les idoles tombèrent en Égypte à l'arrivée de l'enfant Jésus, qu'un arbre se courba devant lui. — 40^e accusation : Il dit que la lance frappa la poitrine du Sauveur du côté gauche. »

Avec de pareilles hérésies à sa charge, un théologien pourrait contempler tous les bûchers d'un œil serein. Et des livres où, avec la meilleure volonté du monde, on ne trouvait rien de plus grave à reprendre, étaient, par le fait même, déclarés inattaquables.

Henriquez poursuivit, pendant plusieurs mois encore et dans plusieurs autres lettres, sa campagne contre Suarez, mais toujours avec aussi peu de succès, comme avec aussi peu de fondement. Pouvait-on prendre, d'ailleurs, bien au sérieux un homme qui paraissait ne critiquer les ouvrages des autres que pour avoir l'occasion de faire l'apologie des siens ; qui s'attachait à déprécier tous ceux dont il n'espérait pas la faveur, sans excepter Bellarmin ; qui récriminait contre ses supérieurs, conjurés, disait-il, pour l'écraser, lui et ses ouvrages ; qui pressait l'inquisition de Madrid de faire comparaître Suarez à son tribunal ; qui reprochait à Aquaviva de le protéger, étant favorable lui-même aux nouveautés

de doctrine, malheureusement bien plus tolérées en Italie qu'elles ne l'étaient en Espagne et qu'elles ne devaient l'être; qui souhaitait d'être appelé à Rome pour y porter et y soutenir toutes ces accusations ?

Il reçut, en effet, de la congrégation générale, qui se tint alors à Rome, l'ordre de se présenter devant elle, mais pour y rendre compte de sa propre conduite. Il refusa, se disant retenu par l'inquisition. Un avis du pape coupa court à ce prétexte et le rappela à l'obéissance (1). On sait que, renvoyé de la Compagnie, puis admis dans l'ordre de saint Dominique, il le quitta plus tard pour rentrer dans la Compagnie où il acheva sa vie.

8. — Une autre attaque, franche celle-là et à ciel ouvert, aboutit à une justification plus éclatante de Suarez, mais après une longue et retentissante affaire, précisément de celles que le général avait le plus à cœur d'éviter (2).

Le dominicain Fray Alonso de Avendaño, prédicateur général de son ordre, s'était ouvertement donné la mission de combattre l'influence de la Compagnie et de détourner les fidèles de ses ministères. De 1575 environ à 1595, époque de sa condamnation, il exerça ce métier dans les plus grandes chaires du royaume, notamment à Salamanque, Medina del Campo, Valladolid, Burgos, Madrid, Alcalá, Guadalajara, Saragosse, avec une licence de parole qui dépassait toute mesure, voire même toute vraisemblance. Ribadeneira, contemporain de ces faits, donne le thème ordinaire de ses accusations :

« Il disait, écrit cet historien, que nous, Jésuites, nous sommes des hérétiques, des antéchrists, des ministres du démon, des faux prophètes, exhortant, en conséquence, le peuple à s'éloigner de nous et de nos doctrines; que la Compagnie est tout ce que le diable a inventé de mieux pour ruiner l'Église de Dieu; qu'elle n'est pas un ordre, ni ses membres, des religieux; que nous révélons les péchés des pénitents; que nous enseignons à se confesser par lettre; que nous menons une vie délicate et que

(1) *Ibid.* Lettre du cardinal Aldobrandini au nonce de Madrid, 14 avril 1594.

(2) Le récit qui suit est emprunté principalement aux sources suivantes: Ribadeneira: *Glorias y triunfos de la Compañía de Jesus en sus Persecuciones*. MS. — Arch. centr. S. J., Codex MS. *Persecuciones Fratrum*. — Arch. Centr. S. J., cod. *Hisp. Epist.* 1587, 1594: Lettres diverses. — Archives du Vatican, Nonciature d'Espagne.

nous abolissons la pénitence ; que nous sommes hypocrites, simulés, avares, cupides, menteurs, pharisiens, ambitieux et autres choses encore ; que, par des pratiques de sorcellerie, nous gagnons à nos desseins coupables les femmes que nous confessons ; que prêcher dans les places publiques et enseigner la doctrine aux enfants des rues en les convoquant avec une clochette, c'est aussi ridicule que de battre le tambour ; que l'oraison ne convient point aux personnes mariées, ni même aux séculiers, et que la leur enseigner, c'est préparer un nid où naîtra l'hérésie ; qu'à s'écarter de saint Thomas en un point important, il y a péché mortel ; que son ordre possède la clef de la science, la Compagnie, des fausses clefs seulement ; lui, la fontaine vive de la vérité, elle, une mare bourbeuse ».

Une lettre du Père Jean Suarez, où l'intempérant prédicateur est pris sur le fait, montre que Ribadeneira ne l'a pas chargé :

« A Claude Aquaviva. Relation de ce que le Père Fray Alonso de Avendaño a prêché contre la Compagnie, ces jours derniers, à l'université d'Alcala, 18 août 1587. — Il a dit que les religieux de la Compagnie sont des illuminés et qu'ils abusent pour les tromper de la faiblesse des femmes ; que le pape leur a défendu de recevoir des novices, afin que cette race périsse ; que Sa Sainteté a ordonné à tous les Jésuites espagnols, qui se trouvent hors d'Espagne, d'y rentrer avant six mois ; que les religieux de la Compagnie sont adonnés à la bonne chère. Là-dessus, il s'est librement donné carrière dans son sermon ; puis, se faisant à lui-même cette objection : « Mais, Père, ce sont des saints ! », il a répondu : « Qui le dit que ce sont des saints ? Une vieille femme et deux petites dévotes. » — Il a ajouté que Dieu lui ordonnait de dire tout cela et de le prêcher, et qu'il ne pouvait pas se dispenser de le dire et qu'on ne l'en empêcherait pas, même en le lui défendant, même en le mettant dans les prisons de l'inquisition, même en le brûlant, et autres propos de ce genre. »

De pareils emportements ne pouvaient être inspirés que par une passion aveugle ou par la plus étrange des illusions. Toujours est-il qu'Avendaño ne manquait guère une occasion de s'y livrer. Il crut en trouver une dans le second ouvrage de Suarez et il ne la laissa pas échapper. A cette question : « Notre-Seigneur devait-il adopter sur la terre un genre de vie austère, ou seulement ordinaire et simple », le théologien avait répondu :

« Non, il ne convenait pas que Jésus-Christ s'adonnât habituellement à la pratique des austérités ; cependant, sans être pour le traitement du corps tout particulièrement sévère et dure, sa vie fut en tout très modérée, au point qu'elle paraissait pencher plutôt vers l'austérité et la rigueur que vers le bien-être et la délicatesse (1). »

(1) Suarez, *De Mysteriis Vitæ Christi*, Disput. xxviii, Sect. 3.

Cette doctrine était celle de saint Thomas (1), de son commentateur dominicain Cajetan et, en général, des docteurs et théologiens catholiques.

Avendaño la jugea intolérable et l'attaqua violemment dans un sermon qu'il prononça en la fête de saint Dominique (4 août 1593), à Valladolid. « Ils écrivent contre Jésus-Christ ! » s'écria-t-il, et se tournant vers le chœur où étaient ses confrères :

« Vous me direz de me taire, mes Pères, de ne pas ajouter un mot. Si, je dois parler, il faut que cela soit dit, il faut que quelqu'un le dise, il faut que Dieu suscite une voix pour le dire. »

Et il partit de tout son zèle, comme s'il se fut agi d'une hérésie. Puis, il fit entendre que les religieux de la Compagnie s'appuyaient sur cette doctrine pour mener douce vie, sans austérités ni pénitence. Il ajouta que, dans les confessions, ils manquaient à leur devoir, attendu que s'ils rencontraient une pauvre fille coupable de quelque faiblesse, ils lui refusaient l'absolution, tandis qu'à un gros marchand, enrichi par ses fraudes, ils se hâtaient de la donner, pour attirer les équipages à la porte de leur église. — Dans toutes ces invectives et ces railleries, Avendaño ne nommait pas ceux qu'elles visaient, mais il les désignait par des circonstances si personnelles et des allusions si transparentes que personne ne pouvait s'y tromper, ni ne s'y trompait.

Avendaño avait pour auxiliaire déclaré dans cette campagne un autre religieux, Fray Garcia de Mondragon, professeur de théologie au même couvent de Saint-Grégoire de Valladolid. Moins impétueux, mais tout aussi résolu, Mondragon s'élevait avec force, en chaire et dans les conversations, contre la doctrine de Suarez. Le jésuite Andrés Martinez, « qui était très lié avec lui et qui devait en être bien écouté, étant aussi thomiste qu'eux tous », dit une relation, lui fut envoyé, ainsi que le Père Jérôme de Acosta, pour essayer de dissiper ses préjugés (2). Ils apportèrent avec

(1) *Summ. Théol.* P. III, q. XL, a. 2.

(2) Arch. centr. S. J. — Codex *Persecutiones Fratrum* : « No fue poderoso el P. Martinez con ser muy su amigo y con tener acerca de estos padres bien probada su intencion en ser tan thomista como ellos, para persuadirle que la doctrina del P. Suarez es la misma de S. Thomas... »

eux le livre de Suarez, et discutèrent, en présence du prier, pendant plus de deux heures.

Peine et temps perdus : Mondragon déclara qu'il se croyait obligé de continuer, comme par le passé, à combattre cette opinion, pour l'honneur même de Notre-Seigneur.

9. — Le supérieur des Jésuites, Hernando Lucero, qui désirait éviter tout éclat, se contenta de se plaindre, par l'entremise de Vazquez, au Père Thomas de Guzman, provincial des Dominicains, alors à Alcalá, lequel promit de réprimander ses deux religieux et de leur imposer silence. Les choses en étaient là, lorsque le recteur du collège de Madrid porta mal à propos l'incident à la connaissance du nonce, Camille Cajetan, patriarche d'Alexandrie. Le nonce manda en termes sévères au provincial des Dominicains de punir ceux de ses religieux qui parlaient mal de la Compagnie, ajoutant que, s'il ne le faisait pas, il le ferait lui-même. Instruits de ce blâme et de ces menaces, Avendaño et Mondragon écrivirent à Guzman des lettres justificatives, destinées à être montrées au nonce, et que celui-ci communiqua au recteur des Jésuites, de qui Suarez, passant par Madrid à son départ d'Alcalá, en reçut, à son tour, communication. Arrivé à Salamanque, il écrivit au nonce, Camille Cajetan, en réponse à ces deux lettres, le 15 janvier 1595, une longue apologie de sa doctrine, qui est restée inédite jusqu'à ce jour (1). Elle offre cependant, par l'importance des questions qu'elle traite, un intérêt qui dépasse le fait auquel elle se rattache. Les extraits et le résumé suivants la feront connaître.

« En octobre dernier, disait Suarez, me rendant à cette université de Salamanque, je m'arrêtai pour baiser les mains de Votre Seigneurie Illustrissime et remplir les obligations que j'ai envers elle, ainsi que toute

(1) *Carta que el P. Francisco Suarez de la Compañia de Jesus escrivio al Señor Cardenal de Toledo en defensa de algunas cosas que a el y a la dicha Compañia le oponian el P. Fray Garcia de Mondragon y el P. Fray Alonso de Avendaño de la Orden de S. Domingo del Convento de Valladolid.* — Arch. centr. S. J., Codex MS. *Persecutiones Fratrum*, copie avec formule finale et signature autographe. — Se trouve aussi à Madrid : *Biblioteca de la Academia de Historia, Papeles de Jesuitas*, t. 104. — L'exemplaire des Arch. S. J. se trompe, croyons-nous, en donnant ce mémoire comme adressé au Cardinal de Tolède. Gabriel de Henao (*Scient. med. hist. prop.*, Eventilat. xi), Poussines (*Hist. Controv.* l. III, n° 1), Descamps (IV^e P. c. xv), lui donnent avec raison le nonce de Madrid pour destinataire.

notre Compagnie. Votre Seigneurie eut alors la bonté de me témoigner la peine que lui avait causée l'esclandre, excitée par des Dominicains de Valladolid, à propos de ce que j'ai écrit, dans mon second volume de la troisième partie de saint Thomas, sur le genre de vie, austère ou non, que choisit Notre-Seigneur en ce qui touche au vêtement, à la nourriture, au traitement du corps. Elle daigna me manifester aussi son intention de s'employer, comme père de tous, pour apaiser cette querelle. Arrivé ici, deux lettres me vinrent en main, écrites par ces religieux pour être communiquées, dit l'une d'elles, à Votre Seigneurie et lui rendre raison des motifs qui les avaient portés à parler et prêcher comme ils l'ont fait : ces motifs n'étaient autres que le zèle de la gloire de Dieu, l'estime de la vie pénitente, le désir que se conservent dans l'Église les vraies et saines doctrines. Et, à ce sujet, ils ajoutaient bien des choses, qui ne m'atteignent guère, il est vrai, ni ma doctrine, mais qui, dans la mesure où elles seraient vraies, diminueraient d'autant l'orthodoxie et la sincérité avec lesquelles notre petite Compagnie se flatte de procéder. En tout cela, on suppose, on dit même que je me suis plaint auprès de Votre Seigneurie. Non, je ne l'ai pas fait et nul ne l'a fait pour moi, Votre Seigneurie le sait mieux que personne. Mais puisqu'on l'a dit et qu'on a pris prétexte de mon livre pour exciter tout ce tapage, je me trouve dans l'obligation de réfuter ce que ces Pères allèguent contre moi et contre notre Compagnie. C'est elle, en effet, qu'ils attaquent, en m'attaquant : mais, en serait-il autrement, je m'y croirais encore obligé, moi le dernier des fils de cette Compagnie, par tout ce qu'elle a fait pour moi, par l'amour très grand que je lui porte, par l'expérience que j'ai de de la conscience, de la vérité, de la droiture, dont s'inspire sa conduite. »

Après ce début, Suarez entre dans la discussion. Mondragon prétendait que les Jésuites se plaignaient à tort, puisqu'on ne faisait que défendre, au sujet du genre de vie de Notre-Seigneur, une opinion différente de la leur.

« Non, répond Suarez ce n'est point parce que vous soutenez une opinion différente de la mienne, mais parce que, en la soutenant, vous traitez la mienne de mauvaise et de malsonnante. Quand vous dites que la mienne a surpris et mal édifié et que vous avez le devoir de la combattre, et quand vous la combattez en effet avec éclat, vous faites assez entendre qu'elle n'est ni pieuse ni sûre. Or, je n'ai fait que l'exprimer dans les mêmes termes que saint Thomas. Il se demande dans la *Somme*, si Jésus-Christ devait, sur la terre, mener une vie austère, et il répond que non. Je demande dans mon livre, si Jésus-Christ devait mener une vie austère, et je réponds que non. J'ajoute, ce que saint Thomas ne fait pas, que la vie de Notre-Seigneur, sans être à proprement parler austère

pencha plutôt vers la sévérité et la rigueur que vers la largeur et la délicatesse. »

Suarez fait ensuite observer qu'il ne s'agit pas, quand on parle du genre de vie de Notre-Seigneur, des souffrances diverses qui ont rempli son existence, ni des douleurs de sa passion, souffrances et douleurs qui dépassent celles de tous les saints, mais de la manière dont il a nourri, vêtu, traité son corps. A ce point de vue, la vie de Jésus-Christ devait être et fut habituellement une vie commune et ordinaire : celle de Jean-Baptiste, au contraire, fut austère et extraordinaire, et cela convenait. Jésus-Christ attestait assez sa mission par ses miracles, Jean-Baptiste attestait la sienne par sa pénitence. Jésus-Christ, fils de Dieu, avait besoin, soit pour bien établir qu'il était réellement homme, soit pour converser aisément avec tous les hommes, de vivre comme les autres hommes. Il apportait, d'ailleurs, et représentait la loi de grâce et de douceur : Jean-Baptiste appartenait encore à la loi de crainte et de rigueur. Doctrine qui est appuyée sur de nombreux témoignages des Pères et des docteurs.

Mais, dit Avendaño, en admettant qu'elle soit vraie, vous avez le tort de la proposer dans le but secret de persuader que les austérités ne sont pas nécessaires et que le genre de vie de la Compagnie est meilleur que celui des autres ordres, puisqu'il est plus semblable à celui que Notre-Seigneur a choisi. Pour répondre, Suarez n'a qu'à rappeler les enseignements de l'Église catholique sur la nécessité de la pénitence en général, sur la très grande utilité des austérités corporelles : enseignements suivis par la Compagnie, où certaines de ces austérités sont fort en vigueur, où celles qui ne s'harmonisent pas avec sa fin sont compensées par les travaux et par l'abnégation, où l'on trouve, d'ailleurs, des mœurs et des vertus incompatibles avec une vie molle et délicate. Et comment encore, si la Compagnie est l'ennemie des pénitences corporelles, expliquer ce fait que, parmi les personnes du monde qui se mettent sous sa direction, l'usage des cilices et des disciplines est bien plus répandu, semble-t-il, que de longtemps on ne l'avait vu ?

« Nous placer au-dessus des autres ordres, non, nous ne le faisons point. Nous avons le désir d'imiter leur sainteté ; mais nous avons aussi la

confiance que Dieu nous en a donné le moyen dans notre propre institut. Tout religieux doit estimer beaucoup les autres ordres, mais vivre content dans le sien, avec la certitude que, s'il fait ce qu'il doit, il arrivera à une véritable perfection. Cette certitude, je la porte en moi à l'égard de la Compagnie et je m'efforce de la faire partager à tous ceux qui lui appartiennent, parce que là est la condition de leur sanctification, là est aussi la vérité telle que l'enseignent Jésus-Christ et les saints. »

Paroles dignes d'un véritable et fidèle religieux, tel que Suarez se montra toujours.

« Avendaño, ajoutait-il, se plaint que la Compagnie ne sait pas vivre en paix avec les Dominicains. Non, entre la Compagnie et l'ordre de saint Dominique, ni en Espagne ni hors d'Espagne, il n'y a point inimitié ni querelle, il y a au contraire paix et entente. Nous admirons, nous vénérons ces religieux, pour leur science, pour leur vertu, pour tout ce qu'ils ont accompli au service de Dieu et de l'Église. Il n'est de désunion que pour quelques-uns d'entre eux, que de fausses informations ou des préjugés personnels nous ont rendus hostiles. Et, parmi eux, le Père Alonso de Avendaño, plus que tout autre, s'est déclaré notre adversaire, comme l'ont prouvé ses prédications. Il le prouve aussi par sa conduite envers moi. Maintenant, il avoue que ma doctrine est exacte. Mais quand elle lui paraissait erronée, ne lui suffisait-il pas, quelque zélé qu'il fût pour les saines doctrines, de la dénoncer à qui de droit, sans faire tant de tapage dans les chaires ? Et, si tel d'entre nous a émis quelques assertions contraires à saint Thomas, est-ce un motif suffisant pour déclarer la guerre à un ordre qui fait profession de suivre ce saint docteur, alors qu'on ne dit pas un mot contre d'autres ordres et contre des savants, qui font profession de suivre des doctrines différentes de la sienne ? »

Suarez repousse ensuite en détail le reproche, fait à la Compagnie par Avendaño, de soutenir certaines opinions fausses et dangereuses :

1^o Validité, bien plus licéité et nécessité de la confession faite et de l'absolution donnée par lettres. « Nul d'entre nous, répond Suarez, n'a soutenu qu'on fût jamais obligé de recourir à ce moyen si anormal. » En certain cas d'extrême nécessité, cette confession serait-elle permise, serait-elle efficace ? On cite un Jésuite qui a donné en chaire comme probable l'opinion affirmative, mais il l'a fait en nombreuse et bonne compagnie d'anciens docteurs, même de l'ordre de saint Dominique.

2^o Droit du confesseur de faire révéler par le pénitent le

complice des péchés qu'il accuse. — Vieille controverse, soulevée en Espagne bien longtemps avant qu'il y eût des Jésuites ! La Compagnie s'en tient à la doctrine des grands théologiens, de saint Thomas en particulier, touchant le droit, ou même le devoir, que parfois les circonstances peuvent créer pour le pénitent de faire cette manifestation, nécessaire pour sa direction.

3^o Pélagianisme des opinions de la Compagnie sur l'efficacité de la grâce. — Suarez se contente, après avoir résumé et mis en regard la théorie des décrets prédéterminants et celle de la science moyenne, de demander s'il est aussi facile de récuser pour celle-là toute parenté avec les erreurs de Luther, que pour celle-ci avec les erreurs de Pélage.

4^o Droit de prêcher l'Évangile les armes à la main. — Imposer par les armes l'adhésion à l'Évangile et la conversion au christianisme, non, nul ne l'a dit. Imposer par les armes la liberté de la prédication évangélique, là où elle serait refusée, cela peut être permis, et si quelque religieux de la Compagnie l'a dit, il l'a dit avec l'Église elle-même.

« En dernier lieu, Avendaño, à la fin de sa lettre, écrit Suarez, dit en général, et en style d'amplificateur, que les Pères de la Compagnie soutiennent encore d'autres opinions intolérables, que tout fils de l'Église est obligé de combattre. Assertion vague qui ne m'émeut guère, attendu qu'Avendaño, s'il nous connaissait, en réalité, d'autres opinions compromettantes, n'aurait pas manqué de les citer, elles aussi. D'ailleurs, la Compagnie, en Espagne et dans le monde entier, a sa réputation faite : on sait que, loin de favoriser l'erreur et l'hérésie, de tout son pouvoir elle les combat et lutte pour le triomphe de la vérité catholique. Si c'est avec raison et avec justice que je la défends, cette Compagnie toute dévouée à l'Église, que Votre Seigneurie veuille bien interposer son autorité pour détromper ces Pères, les calmer et maintenir la paix et l'union. Ainsi, au lieu de perdre le temps à nous attaquer et nous défendre, nous pourrions réserver toutes nos forces pour la cause de la religion et le bien des âmes. Enfin, si Votre Seigneurie juge bon d'envoyer à ces Pères une copie de cet écrit, je lui en serai très reconnaissant : il ne tend nullement à blesser qui que ce soit, mais uniquement à justifier la doctrine et l'institut de la Compagnie. Cela, on me trouvera toujours prêt à le faire. »

10. — Le nonce envoya sans doute cette apologie aux détracteurs de Suarez, car ils y firent allusion plus tard dans leurs accu-

sations au sujet de la confession par lettre. Mais s'ils essayèrent de s'en servir pour l'attaquer, ils ne la mirent point à profit pour s'amender eux-mêmes. Avendaño, malgré les avertissements de ses supérieurs, revint vite à ses calomnies et à ses invectives contre la Compagnie. Le carême suivant de 1594 lui en offrit une occasion d'autant plus opportune qu'en ce moment, à Valladolid même, quelques-uns de ses confrères, qui déclaraient ouvertement la guerre au molinisme naissant, devenaient pour lui des auxiliaires naturels. Hernando Lucero écrivait à Aquaviva, le 26 mars 1594 :

« A Valladolid, durant ce carême, le Père Fray Alonzo de Avendaño continue avec plus de violence que jamais à parler contre la Compagnie. Il en a été de même des professeurs de théologie du couvent de Saint-Grégoire, surtout de Diego Nuño, lesquels ont émis contre le livre de Molina les censures les plus défavorables, jusqu'à celles d'erreur et d'hérésie. »

Le nonce de Madrid écrivait de son côté :

« A Valladolid, le jour de Saint-Thomas et plusieurs fois encore pendant ce carême, le P. Avendaño, dominicain, ancien disciple du Père Cano, qui fut un des hommes éminents de l'ordre, mais très opposé aux Jésuites, a dit au peuple du haut de la chaire, qu'il devait se défier des doctrines nouvelles qui surgissent aujourd'hui, que chacun avait à se tenir en garde contre des hérétiques déguisés, ajoutant bien d'autres propos de ce genre. Il ne nommait pas les Pères de la Compagnie, mais tous comprenaient que c'était d'eux qu'il parlait. Il en est résulté un grand scandale aux dépens de la réputation et de l'honneur de ces Pères... (1) »

Le scandale était grand, en effet : la verve d'Avendaño, l'autorité que lui donnait son habit, l'étalage qu'il faisait en chaire du zèle le plus pur et le plus exempt de passion, l'assurance et la conviction affectées dont il débitait ses invectives, tout cela cachait à bien des yeux l'absurdité de ses accusations et donnait de l'efficacité à une parole qui n'aurait dû qu'exciter l'indignation ou le rire. Des doutes naissaient dans les esprits au sujet de la Compagnie ; des fidèles s'éloignaient de ses ministères ; on en vit même qui se demandaient si les confessions entendues par ses religieux n'étaient pas invalides et ne devaient pas être refaites à d'autres

(1) Arch. soc. Jés. *Hispan. Epist.* 1594, fol. 109. — Rome. Archivio Vaticano, II. 448 C-1, fol. 109. — Lettre du nonce de Madrid, Camille Cajetan, au cardinal Aldobrandini, Madrid, 23 avril 1594. Ainsi ces frasques oratoires prenaient de l'importance !

prêtres (1). La patience ne suffisait plus. Les Jésuites remirent à l'inquisition un mémoire, lui demandant d'empêcher leurs adversaires de censurer des doctrines qu'elle n'avait pas elle-même censurées et d'imposer silence au prédicateur Avendaño. En même temps, des plaintes parvenaient au nonce de la part de P. Alonso de Mendoza, abbé de Valladolid et administrateur du diocèse, et à Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède et inquisiteur général de la part de Don Juan Alonso de Moscoso, évêque de Léon. Le nonce, résolu d'évoquer l'affaire à son tribunal, envoya à Avendaño l'ordre de venir sans retard à Madrid pour comparaître devant lui (2).

A son arrivée, il lui assigna le couvent dominicain d'Atocha comme prison, d'où il ne devait sortir sous aucun prétexte avant que le jugement fût rendu, et aussitôt il fit instruire le procès. Il ne fut pas difficile d'établir sa culpabilité ; mais ses confrères mirent en jeu de puissantes intercessions, qui retardèrent la conclusion. Le roi Philippe II lui-même, qui aimait les dominicains et qui voyait avec déplaisir ces litiges, voulut arrêter l'affaire. Il envoya son confesseur, le hiéronymite Fray Diego de Yopez, présenter au nonce et au supérieur des Jésuites un projet de décret, qui, sans plus de procédure et sans condamnation juridique, infligerait simplement une peine au coupable. Ce décret, à force de

(1) Arch. Centr. S. J., *Hispan. Epist.* 1594. — Hernando Lucero à Aquaviva, Madrid, 26 mars 1594. — P. Christoval de Ribera au nonce de Madrid, 17 avril 1594 (Cod. *Persecutiones Fratrum*, doc. 28.)

(2) La manière dont cet ordre fut exécuté, d'après un manuscrit d'origine dominicaine, dénote chez Avendaño exubérante jovialité plutôt que malveillance : « Avendaño, est-il dit, prêchait le carême à Valladolid et le prêchait à mots couverts contre les Jésuites. Le jour de Pâques, annonçant pour le lendemain, lundi, la clôture des prédications, il dit : « Demain, que personne ne manque, car c'est le dernier sermon du carême et je vous apprendrai comment on doit interpréter la Sainte Écriture. » — Mais, ce même soir du jour de Pâques, les Pères de la Compagnie firent parvenir au dit P. Presentado Fray Alonso de Avendaño un message du nonce, qui lui enjoignait de se présenter devant lui, à Madrid où il résidait, dans un très bref délai. Avendaño obéit. Or, marchant dans une rue, il rencontra deux Pères de la Compagnie qui le saluèrent de fort loin. Mais lui, il se mit à crier en pleine rue ces paroles du psaume 67 : *Congregatio taurorum in vaccis populorum ut excludant eos qui probati sunt argento*. Les deux Pères continuèrent leur chemin sans rien répondre. C'était d'ailleurs l'habitude du dit Père Avendaño, chaque fois qu'il passait devant un jésuite, de se signer et de dire : *Judica illos Deus ut decidant a cogitationibus suis*. Je le sais, car il m'est arrivé plusieurs fois, l'accompagnant dans les rues de Valladolid, de l'entendre prononcer ces paroles. » — Bibliothèque de la ville de Toulouse. MS. 258, fol. 367-371. *Relacion que el Padre Fray Dalmacio Amat de la Orden de Predicadores dio acerca del principio que tuvo la causa de AUXILIUS entre los Padres de la Orden de Predicadores y los de la Compañia.*

ménager Avendaño, était plutôt sa justification que celle de la Compagnie. Les Jésuites, dans un mémoire présenté au roi, montrèrent que cette solution était inacceptable et qu'il était nécessaire que le procès suivit son cours (1). De graves accusations avaient été répandues de tous côtés, en Espagne, contre la Compagnie, et, en voulant défendre celui qui en était le principal auteur, plusieurs autres dominicains influents les avaient accréditées. La Compagnie ne pouvait pas renoncer à une réputation qui lui était indispensable pour ses ministères. On voulait la paix entre les deux ordres : mais entre eux la paix existait ; un dominicain seul était en cause, et nullement son ordre. L'entente serait d'autant plus assurée que, des deux côtés, on saurait que nul ne la compromettrait sans être puni. D'ailleurs, des dominicains avaient menacé de faire de très fâcheuses révélations sur la Compagnie, si elle ne renonçait pas à ces poursuites : c'était l'obliger à ne pas y renoncer ; autrement, elle paraîtrait craindre ces révélations. Déjà, depuis plus de vingt ans, elle avait souffert de la part d'Avendaño bien des attaques de ce genre, pour lesquelles il avait lui-même, de son propre aveu, reçu treize admonestations. Mais il n'en avait pas tenu compte, se prétendant inspiré de l'Esprit-Saint pour parler comme il le faisait. A l'avenir, pas plus que par le passé, on n'arriverait à rien par cette voie.

Les Jésuites repoussèrent donc une solution qui ne réparait point les torts faits publiquement à la Compagnie ; et, soit pour l'écarter plus sûrement, soit pour donner quelque satisfaction au roi, ils déclarèrent que, plutôt que de l'accepter, ils préféreraient remettre toute l'affaire au jugement et à la sanction du provincial des dominicains. Le roi s'empressa d'entrer dans cette voie. Mais le nonce refusa de se dessaisir d'une cause évoquée, déjà même instruite à son tribunal, et il se prépara à rendre la sentence.

Sans l'attendre, Philippe II, qui voulait la paix entre les religieux et amis des religieux, invita les deux ordres à se donner

(1) Arch. centr. S. J., Codex MS. *Persecutiones Fratrum*, document 19 : *Razones por las quales los Padres de la Compañia de Jesus juzgan qui ni deven ni pueden en conciencia alçar mano de la demanda puesta al P. fr. de Avendaño ante el Nuncio de su Santidad hasta venir a sentencia.* — Au dos : *Memorial que se dio a Su Magestad en 14 de julio 1594.*

des témoignages publics d'amitié. En conséquence, le 1^{er} janvier 1595, jour où se célébrait alors la fête du saint Nom de Jésus, un dominicain prêcha dans l'église des jésuites, et plusieurs autres dominicains, dont le provincial et le prieur, dînèrent à leur table, réunion où régna une cordialité dont le roi se félicita comme d'un présage d'entente définitive.

Mais la sentence du nonce faillit ranimer le feu. Les dominicains avaient espéré que, après ce baiser de paix, le nonce estimerait qu'il n'y avait plus lieu de sévir. Or, le 5 janvier, il rendit un jugement qui, déclarant fondées toutes les plaintes portées contre Avendaño, lui ordonnait sous des peines sévères de ne jamais plus tenir de propos blessants contre la Compagnie et lui interdisait pour deux ans de prêcher dans les principales villes où ses délits oratoires avaient été commis. Les supérieurs des jésuites s'empressèrent d'écrire au nonce et au roi, pour demander que cette dernière sanction fût supprimée : ils l'obtinrent sans peine. Cette démarche commença à calmer le mécontentement causé par la sentence du côté des dominicains ; il s'apaisa plus encore lors qu'ils surent que la partie adverse s'était montrée disposée à tout remettre au jugement de leur provincial ; enfin, une réciprocité de bons offices parut achever de rasséréner les cœurs. Les dominicains allaient célébrer les fêtes de la canonisation de saint Hyacinthe. Les jésuites furent priés de fournir un prédicateur à leur chaire et des convives à leur table. Ils eurent, à leur tour, l'heureuse idée de demander que l'un des sermons solennels fût attribué au Père Avendaño, en signe de complète absolution. Très touché de leurs procédés, Avendaño leur donna de sincères témoignages d'entière réconciliation. De fait, dans la suite, il prêcha contre les vices sans prêcher contre la Compagnie ; plusieurs fois même, il en fit un éloge qui réparait ses attaques passées (1).

(1) Avendaño a laissé un ouvrage, destiné surtout aux prédicateurs, qui a pour titre : *Commentaria in Psalmum CXVIII*, Per R. P. F. Alfonso de Avendaño, Beneventanum, Dominicani Instituti Generalem Prædicatorem ac Priorem S. Dominici de Guadalajara, editum. Venetiis M. D. LXXXVII. C'est une explication morale et ascétique de ce long psaume. On ne trouve pas chez l'écrivain les excès de langage du prédicateur. A peine en de rares endroits laisse-t-il percer quelque chose de ses préjugés contre l'institut de saint Ignace, par exemple aux tract. I, vers. 2 (p. 21 et 22), tract. XI, vers. 3 (p. 259), passages que Suarez relève et réfute dans son traité *De Instituto S. J.*, l. I, c. VII, n° 2 et l. IX, c. VII, n° 10.

II — A ces longs démêlés, nés de son livre, Suarez n'avait pris d'autre part que l'envoi de sa lettre apologétique au nonce. Quelques années après, une autre opinion du même ouvrage ayant été déférée au Saint-Office, à Rome, cette attaque nouvelle aboutit encore, sans même qu'il pût intervenir, à la justification de sa doctrine. Il s'agissait d'un point délicat de la théologie, de l'accord de la maternité et de la virginité dans la personne de la très sainte Vierge. On doit évidemment attribuer à Marie, dans la formation du corps divin du Verbe incarné, tout ce qu'il faut pour qu'elle soit réellement sa mère et lui refuser tout ce qui porterait la moindre atteinte à sa parfaite intégrité. Mais, quand les théologiens voulaient sortir de cette formule générale, pour expliquer scientifiquement en quoi cette génération miraculeuse fut semblable aux autres, en quoi elle en différa, ils le faisaient avec des notions physiologiques, non seulement incomplètes ou inexactes, mais, de plus, divergentes, les philosophes et les physiiciens s'étant en général partagés entre deux théories fort différentes, l'une d'Aristote, l'autre du médecin Galien. S'inspirant des principes de ce dernier, Suarez, dans son ouvrage *De Mysteriis vitæ Verbi Incarnati*, avait admis la probabilité d'une solution, qui pouvait, à première vue, effaroucher des esprits peu initiés à ces mystères de la vie (1). Discutée dans la congrégation du Saint-Office, le samedi 4 juillet 1609, elle ne fut approuvée que par trois ou quatre suffrages sur quatorze, tandis que, par dix ou onze, elle était qualifiée d'erronée, de scandaleuse, de téméraire, d'offensive pour les oreilles pies.

La conséquence naturelle de ce jugement, s'il était ratifié par le pape, allait être la condamnation de cette doctrine de Suarez. Heureusement, l'un des consultants favorables, le jésuite Benedetto Giustiniani, prit sa défense. Il adressa à Paul V une lettre et un mémoire pour justifier son avis personnel et réfuter celui de la majorité de ses collègues.

« Que Votre Sainteté, disait-il, daigne jeter un coup d'œil sur cet écrit, et elle se convaincra que l'assertion de ce Père, appuyée, comme je

(1) Suarez, *De Mysteriis Vitæ Christi*, Disput. X, Sect. 1 et 2 (t. XIX, éd. Vivès, p. 166-172).

le démontre, sur de très solides raisons, ne saurait mériter aucune des censures dont elle est qualifiée. »

Paul V acquit sans doute cette conviction, ou comprit qu'en pareille matière il convenait de savoir douter, car aucune sentence ne fut prononcée.

Cet incident doctrinal paraît être resté, grâce au secret qui couvre les délibérations du Saint-Office, ignoré de tous au dehors et de Suarez lui-même. On n'en trouve aucune trace dans ses écrits, ni dans les correspondances du temps, ni dans les biographies. Il nous a été révélé par un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, fonds Borghèse, où sont réunies les diverses pièces qui s'y rapportent (1).

Mais, des ouvrages, revenons à l'auteur.

12 — La santé de Suarez ne se soutint pas mieux à Alcalá qu'à Rome. Il faut l'attribuer, tout d'abord, à la vie austère et laborieuse à l'excès qu'il s'était imposée. Vainement, Aquaviva lui avait écrit « de ne pas se fatiguer, car il savait bien que sa santé était trop faible pour supporter un grand travail » ; et encore « de mesurer son travail à ses forces, car il valait mieux arriver au terme à pas lents, que de tomber sur le chemin, pour vouloir aller trop vite (2). » Vainement aussi, il avait envoyé au recteur d'Alcalá les plus pressantes recommandations :

« Je désire que vous preniez un soin tout particulier de la santé du Père Suarez ; que rien ne lui manque. Sa vertu, ses talents, les services qu'il a déjà rendus à la Compagnie le méritent. Prenez conseil des

(1) Arch. du Vatican. Fonds Borghèse. MS. Série I, n° 18-B, On y trouve les pièces suivantes formant le dossier de cette affaire, fol. 17 à 51.

1° Énoncé de la question soumise au Saint-Office : « Qua censura notari debebat assertio qua dicitur : Probabile est S^{ae} Virginem Mariam in conceptione Christi Domini nostri semen ministrasse, præter sanguinem, absque tamen voluptate et concupiscentiæ motu ; seu per naturalem facultatem partem sanguinis in semen convertisse, illudque ad debitum locum conceptionis transmisisse. » Ce sont à peu près les termes employés par Suarez.

2° Jugements de quatorze consultants, avec ces mots écrits au verso : *Censura in librum P. Suarez.*

3° Lettre autographe au pape et *Mémoire* du P. Benedetto Giustiniani.

4° Deux dissertations sans nom d'auteur, favorables à Suarez.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Suarez, 7 août 1589, 22 janvier 1590.

médecins ; donnez-lui un bon régime ordinaire ; enfin ne négligez rien : je m'en décharge sur vous (1). »

Et il ordonnait, en même temps, de lui procurer des aides du dehors pour ses transcriptions. Vigilance très paternelle ! Mais dire à Suarez de modérer son travail, c'était lui dire de changer de nature. D'un autre côté, une leçon publique de chaque jour, un grand ouvrage en cours d'impression, un autre en préparation, c'était plus qu'il n'en fallait pour rendre inefficaces les soins les plus attentifs.

Peut-être aussi faut-il accuser le climat d'Alcala, de tout temps assez mal famé. Quand Ximenez avait parlé de fonder une université dans cette ville, les docteurs de Salamanque avaient fait valoir, entre autres objections contre la création de cette rivale, le peu de salubrité qu'offrait cette plaine du Henarez.

« Ce sera, disaient-ils, un cimetière d'étudiants (2). »

Le cardinal franciscain n'était pas homme à reculer pour si peu. Mais souvent, dans la suite, on put constater que l'objection aurait mérité d'être prise plus au sérieux. On entreprit des travaux pour combattre les exhalaisons pestilentielles ; on fit des plantations sur les bords de la rivière pour les assainir.

« Or, dit l'historien des universités d'Espagne, les riverains allaient, la nuit, couper les arbres, et, le matin, ils faisaient célébrer des offices pour obtenir la cessation des épidémies (3). »

Le collègue d'Alcala n'échappa point aux influences de ce climat.

« Il devenait, chaque été, au dire de Gil Gonzalez, une infirmerie de jeunes religieux (4). »

Aussi, avait-on pris le parti de les envoyer, durant la saison chaude, avec leurs professeurs et tout leur bagage scolaire, dans une propriété du collègue, située près de la petite ville de Loranza.

(1) *Ibid.* — Aquaviva à Hernando Lucero, recteur du collègue d'Alcala, 31 oct. 1591.

(2) Vicente de la Fuente, *Historia de las Universidades en España*, t. II, cap. VIII.

(3) Vicente de la Fuente, *op. cit.*, t. II, c. XX, p. 107 : « Costumbre feroz de España, en donde los que por la noche han tronchado los arboles van al dia siguiente en rogativa para pedir agua à la Virgen. »

(4) Arch. cent. S. J. — Rapport du P. Gil Gonzalez, visiteur, 1592.

sur les hauteurs qui dominant le Tajuna (1). Cette maison de campagne, appelée *Jesus-del-Monte*, est bien souvent mentionnée dans les récits du temps. Elle méritait cette célébrité, si nous en jugeons d'après la description charmante qu'en fait Ribadeneira, au début de ses *Dialogues* inédits sur les religieux infidèles à leur vocation (2). On y venait même des autres collèges pour chercher repos et bon air, si bien que cette affluence de villégiateurs finit par troubler la régularité et le travail des scolastiques. Averti par Suarez, qui fut une fois au moins donné pour supérieur à cette communauté, Aquaviva rendit moins libre l'accès de cette maison trop hospitalière (3). La salubrité de *Jesus-del-Monte* ne neutralisa ni tout à fait ni toujours l'insalubrité d'Alcala. En 1592, la communauté, sur 84 personnes, en perdit quatre, et, en 1593, sur 90, douze moururent victimes d'une maladie qui sévissait dans le pays (4).

Ce furent les deux dernières années que Suarez y passa. Elles furent pénibles pour lui : sa santé s'affaiblissait de plus en plus et il trouvait, dans le collège même, des difficultés et des ennuis sur lesquels nous aurons à revenir. Aussi, demanda-t-il à ses supérieurs, vers le milieu de l'année 1592, d'être déchargé de

(1) Alcazar, *Crono-Historia de la Provincia de Toledo*, Année 1586.

(2) *Dialogos en que se cuentan los malos sucesos y castigos que ha hecho nuestro Señor en algunos que han salido de la Compañia de Jesus*. Compuestos por el P. Pedro de Ribadeneyra. MS. — Voici le début : « Pierre, Cyprien et François, assis sous les oliviers de *Jesus-del-Monte*, d'où ils contemplant le cours du Tajuna, ont ensemble l'entretien qui suit :

CYPRIEN : Quelle belle vue ! Comme le regard embrasse bien tout cet horizon, avec ses aspects si variés de montagnes, de vallée et de rivière, de maisons et de champs ; et ces plantations d'oliviers mêlés aux vignes, et ces lignes de peupliers qui les partagent ou qui courent le long de la rivière, et ces gracieux bosquets d'aunes qui se dressent sur les collines ! Avez-vous remarqué ces petits ruisseaux qui promènent, à travers les oliviers leur eau tranquille et silencieuse !

— PIERRE : Oui, la vue est jolie et agréable. Mais j'en ai vu de plus belles.

— CYPRIEN : J'en doute.

— PIERRE : Pour en douter, il faut que vous n'en ayez pas vu beaucoup ni parcouru autant de pays que moi. Pourtant, je vous accorde, c'est tout ce que je puis faire, que cette vue est une des plus belles que j'aie rencontrées. Mais à la beauté du site s'ajoutent les agréments, la fraîcheur de ce *pueblo* et de cette maison, la pureté de l'air, tout ce que ces hauteurs offrent de favorable à la santé et au repos de nos religieux : et, en ce genre, je n'ai rien trouvé de mieux dans la Compagnie... etc. »

(3) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Suarez et à Gonzalo d'Avila, 21 mars 1589.

(4) Arch. centr. S. J. — *Tolet. Hist.* 1547-1610. *Litt. Ann.* MS. 1592, 1593.

l'enseignement (1). Aquaviva lui répondit que ses raisons étaient très bonnes, mais que le visiteur Gil Gonzalez, le provincial, le recteur d'Alcala en opposaient de très fortes aussi, tirées de l'intérêt de l'université et du collège, de l'impossibilité où l'on se trouverait de le remplacer comme il le faudrait ; qu'ainsi, placé entre ces sollicitations contraires, il prenait, mais à contre-cœur, le parti de lui demander de ne point quitter sa chaire. Il ajoutait qu'on allait mettre ordre peu à peu à ce qui lui faisait de la peine, notamment lui choisir un collègue qui lui fût agréable (2). Avis en fut donné, en effet, au supérieur d'Alcala. On faisait appel au dévouement de Suarez : il ne le refusa pas. Il continua donc ses cours jusqu'à la fin de l'année scolaire, août 1592, et les reprit même l'année suivante. Mais les forces du corps furent moins résistantes que celles de l'âme. Le provincial de Tolède écrivait, de Madrid, au général, à la date du 17 février 1593 :

« On vient de me remettre un avis de plusieurs médecins distingués d'Alcala et d'ici, au sujet du Père François Suarez, qui leur avait demandé s'il pouvait prudemment continuer à faire marcher de front ses cours et la publication de ses ouvrages. Ils font observer, d'une voix unanime, que ce cours est très pénible, que la santé de Suarez s'en est ressentie, comme l'ont prouvé des palpitations de cœur survenues cet hiver : ils concluent qu'il ne pourrait pas mener de front ses leçons, surtout à une heure si défavorable, et ses publications. Je lui ai écrit pour savoir s'il pensait pouvoir du moins arriver à la fin de cette année. Je voulais ainsi me réserver le temps d'informer Votre Paternité et de songer à le bien remplacer ; mais, pour un cours de cette importance, ce sera difficile. Il m'a répondu qu'il désirait continuer, et qu'il le ferait, malgré l'avis de son médecin ordinaire, si on pouvait changer l'heure de sa leçon. On le pourra probablement, une chaire se trouvant actuellement vacante. Ne voulant rien risquer de moi-même, je l'ai mandé ici pour lui faire consulter le docteur Mercado, médecin de la chambre de Sa Majesté, lequel est très lié avec lui. Le docteur a pensé qu'il pourrait, à moins d'aggravation imprévue dans son état, continuer jusqu'à Pâques. Il le fait, et les choses en sont là (3). »

A la suite de cette décision, Suarez écrivit de son côté au

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Gonzalo de Avila, prov. de Tolède, et à Hernando Lucero recteur d'Alcala, 6 juillet 1592.

(2) *Ibid.* Aquaviva à Suarez, 6 juillet 1592.

(3) *Ibid.* François de Porres à Aquaviva, Madrid, 17 février 1593.

général pour lui demander d'être déchargé de l'enseignement. Il faisait valoir deux raisons : son peu de santé et la situation pénible qui lui était faite au collège d'Alcala, où des questions de doctrine, et plus encore de personnes, avaient créé quelque malaise intérieur. Nous aurons plus tard à revenir sur cette lettre. Pour le moment, citons seulement les premières lignes et la conclusion :

« Une nécessité, à laquelle je dois céder, m'oblige à me rendre importun à Votre Paternité, en la priant, pour l'amour de Notre-Seigneur, de me décharger de l'enseignement. Les raisons et les faits que j'ai déjà exposés, loin de disparaître, subsistent et s'aggravent de jour en jour. Tout se réduit à deux chefs. Le premier concerne ma santé et mes forces : le Père provincial a pris avec grand soin l'avis des médecins et il doit vous renseigner. Le second se rapporte à l'état de ce collège et à certaines difficultés qui m'empêchent de remplir mon emploi avec paix, avec fruit, et avec édification... Voilà pourquoi je demande instamment à Votre Paternité de me délivrer de ce cours et de me permettre de me retirer en quelque endroit, où je pourrai, dans la paix et la charité, me rendre utile, soit en écrivant, si on juge qu'il en vaut la peine, soit en accomplissant tout autre ordre de Votre Paternité (1). »

Avant même de recevoir cette lettre, le Père général, sur d'autres informations, avait pris la décision qu'elle sollicitait. Il répondit donc à Suarez, le 12 avril 1593 :

« Déjà instruit de l'état de votre santé par les Pères Antonio de Mendoza et Padilla, j'ai écrit au Père François de Porres qu'il me paraissait indispensable de vous faire abandonner votre chaire. Cela m'est devenu plus évident encore par votre lettre et par les avis des médecins. Ainsi se trouve fait ce que vous demandiez et ce que la situation exigeait. Je dois dire cependant que j'ai exprimé au Père Porres le désir que vous acheviez, si c'est possible, les cours de cette année. Mais si vous n'êtes pas en état de le faire, et il semble qu'il en est ainsi, vous n'avez qu'à cesser sans retard vos leçons. Reste à déterminer où vous irez résider. Mandez-moi où vous pensez vous trouver le mieux, soit pour refaire votre santé, soit pour continuer vos publications, autant que vos forces le permettront. Je donnerai des ordres pour que vous y soyez soigné et aidé. »

Là lettre s'arrêtait là d'abord, mais les lignes suivantes y furent ajoutées :

(1) Arch. centr. S. J., *Hisp. Epist.* 1592 et 1593. — Suarez à Aquaviva, Alcala, 24 février 1593, autographe.

« Réflexion faite, je juge que, pour aller plus vite et pour vous mettre plus à l'aise, il vaut mieux vous laisser choisir en toute liberté la province et le collège où vous allez demeurer. Faites donc ce choix, qui sera aussi le mien ; et donnez-en connaissance au Père de Porres, que je prévient de vous envoyer dans la province et le collège où vous aurez désiré aller. Et si vous préférez rester dans la province de Tolède, ce sera à Alcalá, ou partout ailleurs, à votre gré (1). »

Gil Gonzalez écrivait, quelque temps après, au général :

Le Père François Suarez est décidé à revenir dans la province de Castille, soit à Valladolid, soit à Salamanque (2). »

Cependant, comme Aquaviva lui en avait exprimé le désir, le professeur continua ses cours jusqu'au dernier mois de l'année scolaire ; puis, en octobre, il partit pour Salamanque. Il était resté huit ans à Alcalá (3).

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Suarez, 12 avril 1593.

(2) Arch. centr. S. J., *Hisp. Epist.* 1592. — Gil Gonzalez à Aquaviva, 18 juin 1593.

(3) Nous nous sommes étendu sur les circonstances qui amenèrent le départ de Suarez d'Alcalá, comme nous l'avons déjà fait pour son départ de Valladolid et de Rome, comme nous le ferons encore pour d'autres déplacements. Ces détails, qui expliquent les faits et font connaître les hommes, nous ont paru avoir leur intérêt. Ils sont aussi dans le goût du jour, et à bon droit. Dire, comme d'anciens biographes le font, aux divers changements de résidence, que Suarez alla d'une université à une autre, parce que le soleil se doit à toutes les terres, c'est donner une raison d'ordre astronomique que les lecteurs d'aujourd'hui trouveraient sans doute fort insuffisante dans la région des réalités terrestres et des faits historiques. (V. Descamps, II^e P., c. 5 et 10. — Sartolo, I. II, c. 4 et c. 10.)

CHAPITRE V

François Suarez et Gabriel Vazquez

1. Les deux grands théologiens. — 2. Leur situation à Alcalá. — 3. Rivalités autour de la chaire de Prime. — 4. Divergences d'opinions. — 5. Vazquez, blâmé pour ses procédés, se défend. — 6. Réfutations réciproques dans les ouvrages. — 7. Intervention sévère d'Aquaviva. — 8. Réponses justificatives des deux théologiens. — 9. Ce que furent en réalité ces démêlés. — 10. Parallèle classique.

I. — François Suarez, Gabriel Vazquez ! Ces deux noms s'appellent l'un l'autre. Ceux qui les illustrèrent furent rapprochés par tout ce qui, d'ordinaire, distingue et sépare les hommes, le temps, le sol, la profession, le génie, les œuvres.

Suarez, né un an ou deux plus tôt, mort treize ans plus tard, embrasse dans sa vie toute celle de Vazquez, qui fut ainsi, du premier au dernier jour, son contemporain.

Fils de la même patrie, entrés dans la même famille religieuse, ils y consacrèrent leur existence aux mêmes études, y remplirent les mêmes emplois, et souvent, comme à Rome et à Alcalá, sur le même théâtre.

Tous les deux au premier rang parmi les maîtres de la théologie, ils ont laissé des œuvres qui paraissent rivaliser entre elles d'étendue, de profondeur, de puissance et d'autorité.

Encore plus avides l'un et l'autre d'aimer Dieu que de le connaître, ils ont réalisé en eux l'admirable union de l'étude

passionnée et de la piété ardente, d'une science extraordinaire et d'une très haute vertu. L'un et l'autre aussi — et c'est par là surtout qu'ils sont restés grands — ils ont su mettre tous leurs mérites et tous leurs succès sous la sauvegarde de l'humilité et de l'obéissance. La vie de Suarez nous en a déjà offert et nous en offrira encore bien des preuves : celle de Vazquez se trouverait riche, elle aussi, en traits dignes des grands saints (1).

Un jour, un de ses disciples dit en sa présence que, dans un siècle, il serait encore regardé comme un maître éminent et qu'on viendrait demander à ses ouvrages un écho de ses savantes leçons. Il prit un visage sévère et répondit : « Et de quoi cela me servira-t-il dans la mort, puisque déjà dans la vie cela ne sert de rien ? »

Une autre fois, on le pressait d'accepter un poste élevé où il trouverait à coup sûr succès et honneurs : « Quel raisonnement vous me faites ! reprit-il : me croyez-vous assez borné et assez fou pour acheter, par de très réelles fatigues, une simple apparence de gloire ? »

Sa vertu ne se montrait pas moins dans ces détails de la vie, où il est si facile de se laisser surprendre et vaincre par les instincts de l'amour-propre. Son frère, prêtre distingué, docteur et titulaire d'une chaire à l'université, l'avait invité, ainsi que ses deux collègues Louis de Torres et Jérôme de Florencia, à le suivre à sa campagne, où les attendait une délicate collation : il voulait les distraire et les reposer un peu du travail assidu de la cellule. Les trois professeurs acceptèrent, et Vazquez alla, selon la règle, demander la permission. Il revint un instant après, mais sans chapeau ni manteau. — « Hé bien ! vous ne sortez donc pas ? » lui dit son frère. — « Non, répondit Gabriel en souriant, le Père ministre n'a pas permis. » — « Comment ! Ce jeune ministre vous a refusé, lui qui était encore votre élève il y a quelques mois ! Et vous le prenez en riant ! » — « Pourquoi pas ? reprit Vazquez ; un oui ou un non de tout supérieur me laisse toujours également content. »

Parfois, cependant, cette nature riche et forte avait plus de

(1) V. Nieremberg, *Varones ilustres de la Compañia de Jesús*. Gabriel Vázquez.

peine à plier sous le joug de l'obéissance ; c'était quand le sacrifice de quelque opinion lui était demandé. Mais, alors même, l'esprit religieux ne tardait pas à prendre le dessus et la plume effaçait ce qu'elle avait écrit.

Son premier ouvrage, *De Adoratione imaginum*, attendait un permis d'imprimer, auquel Aquaviva mettait pour condition de notables retouches.

« J'ai fait venir, lui écrivait le provincial, le Père Gabriel Vazquez pour lui parler de l'impression de son livre et j'ai trouvé en lui tant d'humilité, tant de docilité, pour effacer ou ajouter tout ce qu'on voudra, que je vous demande de remettre en nos mains toute cette affaire. »

Vazquez lui-même terminait une longue lettre, où il avait pris, avec beaucoup de verve, auprès du général la défense de son ouvrage, par ces lignes :

« Votre Paternité demande, pour que le livre soit imprimé, que je me conforme au langage commun des docteurs. Donc, que le Père provincial me fasse savoir ce que, pour obtenir cette conformité, je dois modifier au jugement d'hommes compétents : il sera fait aussitôt selon votre volonté et la sienne. D'ailleurs, en tout cela, je prends pour moi le calcul de Gamaliel : si cet ouvrage vient de Dieu, il ne saurait périr ; les supérieurs changeraient plutôt d'avis ou disparaîtraient ; et s'il ne vient pas de Dieu, plus que personne, je serai content qu'il soit mis de côté. »

Voilà bien Vazquez : le religieux fidèle se soumet à son austère devoir, mais le caractère de l'homme se retrouve jusque dans cette soumission, avec sa franchise et son originalité (1).

Si ressemblants par tous les grands aspects de leur destinée, Suarez et Vazquez ne pouvaient, semble-t-il, que vivre dans une parfaite entente et une inaltérable union. Cependant, nous savons qu'il y eut entre eux quelques dissentiments. La tradition s'est conservée d'une sorte de petite guerre, qu'ils se firent parfois, ou qu'on fit autour d'eux à leur sujet.

Guerre très petite, en effet, car ni les causes n'en étaient importantes, ni les résultats n'en furent sérieux, ni le bruit n'en allait guère au dehors. Mais enfin ce fut là un incident de leur vie, qu'il convient de ne point omettre, d'autant plus que les

(1) Arch. centr. S. J., *Hisp. Epist.* 1592 et 1593. Fr. de Porres, prov. de Tolède, à Aquaviva, 30 janv. 1593. — Gabriel Vazquez à Aquaviva, Alcalá, 22 avril 1593.

biographes ne les mettent jamais en présence que dans l'attitude d'une mutuelle admiration, très réelle d'ailleurs. Il est donc intéressant de chercher à éclairer, documents en mains, ces relations d'un autre genre, qu'ils eurent un instant l'un avec l'autre. Nous serons peut-être amené à parler de choses bien minimes, à entrer dans des détails d'ordre tout infime. Mais par là se manifestent mieux les hommes et les mœurs. Aujourd'hui, d'ailleurs, on parle moins de la dignité de l'histoire, davantage de sa vérité, et on a raison. Aujourd'hui aussi, et il en était temps, on admet sans trop de peine que les hommes grands ou saints ont pu, sans cesser de l'être, ne pas différer en tout des autres.

2. — Vazquez avait donc succédé à Suarez, au début de l'année scolaire 1585-1586, dans la chaire de théologie du collège romain.

Le succès du nouveau professeur fut très grand dès le début et dans tout le cours de ses six années d'enseignement. Aussi, l'annonce de son départ, au mois d'août 1591, excita-t-elle de très vifs regrets. Les étudiants, qui l'admiraient et l'aimaient, disaient entre eux : « *Si Vazquez abit, tota schola perit.* » Il partit cependant. Mais pourquoi donc quitta-t-il Rome alors que tout semblait l'y retenir ? Une lettre inédite de lui nous apprend qu'il demanda lui-même son congé et qu'il le fit à la suite de certains ennuis, qui lui venaient de son entourage. Il écrivait à Aquaviva, deux ans après être rentré en Espagne :

« Depuis que je suis revenu de Rome, le Père assistant m'a plusieurs fois parlé, dans ses lettres, de la peine que j'ai causée à Votre Paternité, en désirant ne plus continuer, comme par le passé, à enseigner au collège romain. Votre Paternité avait certainement grand sujet de s'en plaindre, ne connaissant pas les ennuis que je rencontrais dans cette position... Je la remercie des bontés qu'elle a eues pour moi en toute cette affaire, et je prie Dieu de lui en donner la juste récompense, comme à moi-même le moyen de lui témoigner ma gratitude... Mais je crois aussi devoir dire à Votre Paternité qu'il importerait souverainement d'éloigner d'elle, sous le meilleur prétexte qu'elle pourra, certains hommes inquiets et connus pour nourrir une aversion naturelle contre des espagnols, tout dévoués à Votre Paternité et venus à Rome dans le but de conserver entre les deux nations l'union établie par nos premiers Pères. Tout ce qui sera fait pour les écarter, le sera pour cette paix et pour cette entente... Il faut ou qu'il n'y

ait plus à Rome de professeurs espagnols, ou qu'ils ne soient pas ainsi regardés de haut par les italiens... Si je vais à Rome, je ne manquerai pas de montrer le rôle que jouent certains hommes, prévenus contre notre nation et qui furent, cependant, instruits par des espagnols (1). »

Nous n'avons pas à chercher dans quelle mesure étaient fondées ces plaintes, exprimées, à coup sûr, en termes exagérés. Constatons seulement que Vazquez trouva, ou crut trouver à Rome, les mêmes désagréments que Suarez, à son occasion, va trouver à Alcalá.

Rentré en Espagne, en effet, Vazquez revint à ce collège où Suarez occupait la chaire qu'il avait laissée. Deux grands hommes sous le même toit : c'était un de trop. Dans ce rapprochement prolongé de deux personnages supérieurs, chacun d'eux, sinon par ses propres prétentions, du moins par celles de ses amis, se fait la place trop large pour laisser à l'autre celle qui lui conviendrait. Aquaviva écrivait peu de temps après au visiteur Gil Gonzalez : « J'aurais préféré que vous n'eussiez pas laissé Vazquez à Alcalá ; car il était facile de prévoir que, Suarez s'y trouvant, la paix et l'union ne pouvaient qu'y perdre (2). »

Vazquez était l'homme d'Alcalá. Né non loin de là, il avait jadis étudié dans cette ville et y était regardé comme un fils qui l'honorait. Là, il se retrouvait aussi dans sa province religieuse de Tolède, où il avait laissé beaucoup d'amis, d'élèves et d'admirateurs. Sa riche nature, ses succès précoces, son caractère heureux l'avaient depuis longtemps rendu populaire dans l'université. Tout jeune religieux, ses talents et son costume bizarre l'y avaient déjà fait remarquer de tous. Les étudiants d'alors se comprenaient, quand ils disaient entre eux : « Allons entendre argumenter la ceinture verte. » Étrangeté de couleur causée par la vétusté, où se complaisait la ferveur du jeune religieux, avide de pauvreté et de mortification. Plus tard, toute la ville connaissait son manteau de trente ans et son chapeau, plus vieux encore, dont il ne se serait jamais séparé, si l'archevêque de Tolède ne les avait fait

(1) Arch. cent. S. J., *Hisp. Epist.* 1593. — Vazquez à Aquaviva, Madrid, 11 sept. 1593.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. General.* 1588-1600. — Aquaviva à Gil Gonzalez, 17 janv. 1592.

remplacer par de neufs, à l'occasion d'une solennité littéraire.

Mais on connaissait surtout sa vaste érudition, son étonnante promptitude d'esprit, sa parole vive et piquante, sa merveilleuse dextérité dans les discussions d'école. Quand il devait y prendre part, la jeunesse universitaire accourait comme à un spectacle, et, par les manifestations bruyantes de son impatience, elle obligeait à rompre avec les usages, pour le faire entrer plus tôt dans la lice. Alors, un silence profond se faisait, et les yeux et les oreilles se tendaient, jusqu'au moment où des applaudissements et des acclamations annonçaient la victoire de l'admirable dialecticien. Et pourtant, il aimait à dire qu'il devait sa vocation à son ignorance de la dialectique ; et il racontait que ce qui l'avait, en dernier lieu, décidé à quitter le monde, c'était une raison que Fray Domingo Bañez, son professeur de philosophie, lui avait présentée en forme syllogistique : syllogisme qui péchait, il le reconnut plus tard, contre deux règles de la logique, et qu'il donnait à ses élèves en exemple de sophisme. Cet alliage de vertu peu commune et de bonne humeur, de science profonde et d'entrain, de sérieux et d'enjouement, lui gagnait à la fois l'estime et l'affection. Mais, parfois aussi, cette exubérance l'entraînait à des saillies de langue ou de plume, moins agréables à ceux qu'elles atteignaient qu'à ceux qu'elles voulaient amuser (1).

Tout autre était la situation de Suarez à Alcalá, aussi bien que son caractère. Il n'y avait jamais vécu ; par ses études, il appartenait plutôt à l'université rivale de Salamanque. Là, il ne trouvait ni compagnons de sa jeunesse religieuse, ni disciples formés autour de sa chaire. Seul son mérite supérieur le recommandait. Or, il se rencontre toujours des hommes auprès de qui cette recommandation ne suffit pas, d'autres même parfois auprès de qui elle sert mal. Il n'avait rien, d'ailleurs, de ces qualités, ou de ces défauts, par lesquels un homme s'impose, dès qu'il paraît, à l'attention de tous et à la sympathie de ceux qui jugent surtout par le dehors. Réserve, réfléchi, retiré, se livrant peu, attendant le progrès de ses élèves de sa science plutôt que de son action sur

(1) V. Nieremberg, *Varones ilustres*. — Hurter, *Nomenclator literarius*. Art. Gabriel Vazquez.

eux, obligé d'ailleurs par la faiblesse de sa poitrine, comme par la tournure de son esprit, de ne donner guère à ses leçons d'autre intérêt que celui d'une belle et riche doctrine, il n'avait pas ce qui saisit tout d'abord un auditoire, ce qui excite l'enthousiasme de la jeunesse. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il fallait lui ressembler un peu, ou pénétrer dans son intimité, ou rester assez longtemps sous son influence. Aussi, eut-il surtout pour admirateurs et pour amis, au dehors de son ordre, des hommes vertueux et savants, au dedans ses disciples, ses supérieurs et plus que tous Aquaviva.

3. — Quand Vazquez arriva de Rome, on se demanda si son ancienne chaire n'allait pas lui être rendue. Il ne le désirait pas lui-même, préférant se consacrer à la composition de ses ouvrages ; mais d'autres le souhaitaient. Aquaviva consulté répondit :

« Pour Vazquez, je pense, et je le lui ai fait entendre, que tant qu'il ne sera pas plus souple en matière d'opinions, il vaudra mieux ne pas le remettre à l'enseignement. Pour Suarez, qu'il reste chargé du cours d'Alcala : c'est pour le mieux, puisqu'il s'en acquitte avec succès, avec fruit et avec sûreté de doctrine. »

Il écrivait aussi à Vazquez :

« On me mande d'Espagne qu'il paraît bon de vous appliquer à des travaux de plume, vu que vos goûts vous y portent et que Dieu vous a donné de quoi y réussir. Je suis du même avis : faites-le donc. Mais ayez les yeux bien ouverts pour le choix des doctrines. Qu'elles soient telles que nul ne puisse y trouver à reprendre, ni de ceux qui devront les examiner et les juger, ni de ceux qui voudront ensuite y chercher leur profit (1). »

Ainsi, Suarez enseignait et Vazquez écrivait. Quelques amis malavisés de Vazquez virent là une sorte d'humiliation pour lui et pour leur province. Ils eurent le tort de laisser paraître ce sentiment mesquin et le désir, qui leur en naissait, d'un changement de rôles. Le recteur d'Alcala commit la faute d'entrer dans leurs desseins et de ne pas le cacher.

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. Gener.* 1588-1600 — Aquaviva à Gonzalez Davila, provincial de Tolède, 2 sept. 1591. — A Gabriel Vazquez, 28 oct. 1591.

« Le Père Lucero, écrivait le général, a donné lieu à cette fâcheuse opinion qu'il a travaillé, et travaille encore, pour que le Père Vazquez prenne pied dans le collège et remonte dans son ancienne chaire. D'ailleurs, on lui reproche d'être grand protecteur de ceux de sa province, défaut qui ne vaut rien pour le supérieur d'un pareil séminaire. »

Aussi, lui adressait-il directement à lui-même cette recommandation :

« Votre collège recevant des scolastiques de différentes provinces, vous devez extirper avec le plus grand soin tout ce qui ressemblerait à de la partialité et à des préférences en faveur des uns et au détriment des autres. Soyez le même, absolument le même pour tous, et que chaque professeur le soit aussi pour tous ses collègues (1). »

De pareils avis, même reçus avec docilité, changent difficilement une situation, quand elle est la résultante de circonstances complexes, de multiples divergences de vues, de tendances naturelles prêtant à l'illusion d'un plus grand bien. Aussi, le visiteur Gil Gonzalez pouvait-il écrire quelque temps après au général :

« Quelqu'un qui a beaucoup à souffrir ici, c'est le P. François Suarez. J'aimerais sans doute qu'il fût un peu moins sensible, mais la patience déçue finit par s'irriter. Ils désirent étrangement, ces Pères si patriotes (*Patres patriæ*), que le professeur revenu de Rome à Alcalá reprenne son cours. J'en suis très peiné, parce que l'union y perd grandement et que de là naissent ces coteries, qui sont la peste de la charité commune. Je vois que le mal ne fait qu'augmenter. (2) »

On comprendra mieux à présent cette lettre, dont nous n'avons cité plus haut que quelques lignes, par laquelle Suarez avait prié Aquaviva de le retirer de l'enseignement : elle confirme ce qui vient d'être exposé :

« Le second motif, disait-il, se rapporte à l'état de ce collègue et à certaines difficultés, qui m'empêchent d'y remplir mon emploi avec paix, avec fruit et avec édification. Votre Paternité me disait dans sa dernière lettre que ces difficultés disparaîtraient, dès que les instructions, confiées au Père Alonso Sanchez, seraient mises à exécution. Elles ne l'ont pas été, peut-être parce que ce Père, arrivé ici, n'a pas vu que ce fût possible. Je pense qu'il en sera de même dans la suite et qu'il n'y a pas à espérer

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Gil Gonzalez, 17 janv. 1592. — A Hernando Lucero, recteur d'Alcalá, 13 avril 1592.

(2) Arch. centr. S. J., *Hisp. Epist.* 1592. — Gil Gonzalez à Aquaviva, Alcalá, 26 fév. 1593.

mieux. De fait, ce qui concerne particulièrement ce collège en reste au même point. Quant à ce qui concerne la province, tout est réglé, je veux bien le croire, au mieux de l'intérêt général ; mais pour l'affaire dont je parle, et pour cette ligue, cette cabale d'hommes qui mènent tout, les choses en sont venues au point que, de ce côté, on ne peut attendre aucun changement à mon avantage. J'ai bien vu où vont les préférences, et si j'avais tant soit peu prêté la main à ce qu'on désirait, je serais déjà délivré de mon fardeau. Si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement par respect pour V. P. dont je connaissais les intentions ; et c'est encore uniquement pour m'y conformer que je reste à ce poste, mais avec autant de dégoût et de répugnance que je puis dire. Toutefois, V. P. comprend, je n'en doute pas, qu'un pareil travail ne peut être mené à bonne fin par un chemin si ardu et avec tant d'entraves... En me délivrant de cet emploi, V. P. fera plaisir à ceux qui sont en ce moment les patriarches de cette province et qui prennent si bien à cœur l'avantage et l'honneur de ses enfants. Si V. P. leur accorde celui qu'ils désirent, grande sera leur joie. De fait, au point où en sont les choses, il est juste de donner à la province cette satisfaction. Seulement, il est grand besoin aussi et pressant devoir de veiller aux doctrines. Mais sur ce point je pourrais être suspect : aussi n'en dirai-je pas davantage. Alcala, 24 février 1593 (1). »

Cette lettre ne parvint, nous l'avons déjà dit, que lorsque, déjà, sur l'avis des médecins, ce qu'elle demandait avait été décidé.

Le départ de Suarez résolu, il fallait songer à son remplaçant.

« Que les supérieurs de la province s'en occupent, écrivait Aquaviva au provincial ; ce n'est pas à moi de choisir d'ici les professeurs (2). »

Il recevait, un peu plus tard, l'information suivante :

« J'ai pris, disait le provincial, l'avis de mes conseillers et de plusieurs autres Pères sur le successeur du Père Suarez. Tous ont pensé qu'il fallait donner sa chaire au Père Gabriel Vazquez. Il a bien fait quelques difficultés, se trouvant occupé à un grand ouvrage qu'il se propose d'imprimer. Mais on lui a fait valoir le suffrage des Pères et les services qu'il peut rendre dans ce poste important. Il a accepté et il est entendu qu'il prendra le cours. On l'a appris avec grand plaisir dans le collège et dans l'université. Au reste, il fallait s'y attendre, car on l'estime, on l'aime et on a pleine confiance en ses talents (3). »

(1) *Ibid.* — Suarez à Aquaviva, Alcala, 24 fév. 1593, Autographe.

(2) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Gil Gonzalez, 12 avril 1593.

(3) *Ibid.*, *Hispan. Epist.* 1595. — Fr. de Porres à Aquaviva, Madrid, 19 juin 1593.

Peu s'en fallut que cette joie ne fût suivie d'une déception. Dans les derniers temps de son séjour à Rome, une opinion, émise par Vazquez, avait soulevé des critiques, dont les effets le poursuivirent jusqu'à Alcalá et l'y atteignirent deux ans après. Voici comment il en parle lui-même, en écrivant au général Aquaviva :

« ... On m'a reproché cette autre opinion, que la contrition, par sa nature même et sans la grâce habituelle, produit dans l'homme la sanctification et efface le péché : *Contritio natura sua, sine gratia habituali, constituit hominem sanctum et peccatum delet*. Je ne l'avais point encore enseignée à Rome ; mais on y a pris les devants, en m'attaquant là-dessus, pour empêcher que je ne fusse chargé du traité de la grâce. Le Père Parra approuvait cette assertion. Le Père Tolet ne l'approuvait pas. Mais j'en suis peu ému : lui-même, non pas une, mais bien des fois, m'avait dit qu'elle ne lui paraissait nullement douteuse. Dès lors, qu'il dise ensuite le contraire, c'est pour moi sans importance... De retour ici, voyant combien les avis étaient partagés et voulant m'instruire moi-même, j'invitai à souscrire ma proposition tous les professeurs de cette université ; deux sont dominicains, dont l'un est consultant du conseil suprême de l'inquisition. Tous l'ont approuvée en termes très favorables : de la sorte, j'aurai pour moi tout le corps des docteurs et tout l'ordre des dominicains d'Espagne. Si Votre Paternité répond que les opinions de ces docteurs et des Pères dominicains les regardent, mais que, dans la Compagnie, on doit défendre celles que le général détermine : à mon tour je répondrai que c'est très vrai et très juste, mais que Votre Paternité ne doit pas défendre d'enseigner, dans la Compagnie, des opinions que les universités trouvent bonnes, et qui n'ont contre elles ni saint Thomas, ni les Pères, ni les conciles, ni l'ensemble des docteurs... (1) »

L'affaire en était là, lorsque, au moment même où Vazquez était désigné pour la chaire d'Alcalá, elle prit une fâcheuse gravité. On parla à Clément VIII de cette doctrine de Vazquez : il en fut très mécontent et ne tarda pas à le montrer.

« Le Saint-Père, écrivait Aquaviva à Vazquez, a été si fâché de ce qu'on lui a dit de vos doctrines théologiques, qu'il m'a envoyé aujourd'hui même, par un cardinal, l'ordre de vous écrire pour vous interdire l'enseignement. J'aimais mieux pour le moment, je vous l'ai déjà dit, vous voir écrire qu'enseigner. Mais que mon désir se réalise par cette intervention, c'est pour moi une vive peine, et trop fondée, du côté de Rome, comme

(1) *Ibid.*, *Hispan. Epist.* 1592-93. — Vazquez à Aquaviva. Alcalá, 22 avril 1593, autographe.

du côté d'Alcala. Le moment n'est pas opportun pour plaider votre cause auprès de Sa Sainteté, qui m'a reproché, par le même cardinal, de vous avoir trop défendu. Il faut donc attendre une occasion favorable, et alors je m'emploierai en votre faveur sans rien négliger de ce qui pourra être fait. »

Un mois après, nouvelle lettre du général :

« Je ressentais encore la peine que ma dernière lettre avait dû vous causer, par suite de la défense qu'elle vous intimait, lorsque, il y a huit jours, le Saint-Père, apprenant que vous aviez fait signer votre proposition par quelques docteurs, me fit appeler et m'ordonna de vous écrire de ne point envoyer ici ces signatures. Sa Sainteté agit ainsi, parce que, m'a-t-elle dit en propres termes, en ces matières elle veut une obéissance aveugle. Nous devons donc obéir de la sorte, moi en vous donnant cet ordre, vous en vous y conformant. Depuis, on a travaillé pour vous faire rendre l'autorisation d'enseigner, et, grâce à de bonnes intercessions, on y est parvenu. Le Saint-Père consent à ce que vous soyez professeur, à la condition, toutefois, que je vous ordonnerai de ne point enseigner votre opinion, lorsque vous aurez à parler de ces matières, mais celle que les autres soutiennent, à savoir que l'homme est justifié par la grâce habituelle : *Justificatio fit per gratiam habitualem* ; sinon, plus d'enseignement pour vous. Je vous l'ordonne donc en vertu de votre vœu d'obéissance. Je comprends qu'il vous sera malaisé de plier votre jugement à une opinion que vous repoussiez. Mais c'est le cas de demander à l'abnégation et au sentiment de notre vocation le moyen de trouver facile ce qui est difficile. Je vous demande donc de vous soumettre à cette volonté. Il faudra faire violence à votre premier jugement ; mais Dieu vous aidera et vous nous causerez à tous une très grande satisfaction (1). »

Vazquez, évidemment, se soumit à ces ordres. Deux mois après, il remontait dans la chaire, qu'il avait autrefois laissée à Suarez et que Suarez lui laissait à son tour.

4. — Dans toute cette affaire de la chaire d'Alcala, les petites intrigues s'étaient poursuivies, en faveur de Vazquez sans doute, mais en dehors de lui et malgré lui : pour le moment, ses travaux personnels lui suffisaient. Mais, entre Suarez et lui, il y eut une autre cause de dissentiments, plus profonde celle-là, moins accidentelle et à laquelle ni l'un ni l'autre ne resta, ni ne pouvait rester étranger. Deux théologiens, même le plus attachés

(1) *Ibid.*, *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Vazquez, 2 août 1593 et 30 août 1593.

à l'orthodoxie catholique, même le mieux d'accord sur la solution des principaux problèmes de leur science, ne sauraient penser en tout, ni parler de la même manière, moins encore deux théologiens aussi capables que ceux-là de penser par eux-mêmes, aussi dignes de dire librement ce qu'ils pensaient. Cette diversité d'opinions est la conséquence nécessaire de la faiblesse de l'esprit humain, qui n'est certain que de peu de choses, qui doute de beaucoup d'autres, qui en ignore le plus grand nombre. Cela étant, le désaccord du langage naît forcément du besoin de dire ce qu'on pense et du droit de le dire, en deçà de l'erreur manifeste et des abords glissants de l'erreur. Ces dissentiments sont donc inévitables ; ils ont aussi leurs avantages. De là, résulte la discussion ; de la discussion, le progrès de la science ; de ce progrès enfin, une plus grande union des esprits dans une nouvelle certitude acquise. Dire qu'il n'en résulterait que cela, si on ne discutait jamais qu'avec le pur amour de la vérité, ce serait se tromper. Cet amour même de la vérité, dans la mesure où il est sincère et ardent, suffit pour diviser et pour mettre aux prises. En effet, plus un homme est épris du vrai, plus aussi il s'attache à ce qui lui paraît tel, plus il cherche à le faire admettre, plus il combat tout ce qui lui est opposé. La tolérance des opinions est facile aux sceptiques qui ne savent pas en avoir, et aux indifférents qui ne s'en soucient pas : elle l'est beaucoup moins à ceux qui ont des convictions, surtout à ceux qui se les sont créées par leurs propres efforts. Sur les questions dont ils possèdent, ou croient fermement posséder la solution, ils ne peuvent que se montrer intransigeants. De toute la passion dont ils se sont adonnés à une science, ils se prennent à la défendre contre tout ce qui leur paraît propre à la corrompre et à l'égarer, comme on défend les intérêts ou l'honneur d'un foyer. Et il en est ainsi, surtout, quand il s'agit d'une science qui domine les autres de toute l'excellence de son objet qui n'est autre que l'Être infini, de toute la grandeur de son but qui est d'éclairer les hommes dans leur marche vers leur destinée suprême. L'amour jaloux qu'ils ont pour elle se confond alors avec l'amour de Dieu, de son Église et des âmes. Et si parfois il s'inquiète trop ou à tort, c'est l'effet et la preuve même de son ardeur et de sa délicatesse.

Aussi, entre deux hommes tels que Vazquez et Suarez, pour expliquer des dissentiments, des conflits doctrinaux, des plaintes et des récriminations réciproques, il n'est pas nécessaire de recourir — nous ne saurions d'ailleurs le faire sans preuves — à de petites passions humaines, à ces défaillances de détail qui sont ici-bas le revers des vertus, même les plus éprouvées. Le souci seul du vrai, comme du bien, suffit pour créer l'opposition des esprits, là où ni le vrai ni le bien ne sont nettement fixés. C'est la triste condition d'une nature aussi limitée que la nôtre. Qu'autour de nos théologiens on se soit inspiré alors de sentiments moins élevés, qu'on ait transformé des questions de doctrines en questions de personnes et de partis, qu'on ait ainsi fait prendre à ces litiges une apparente importance qu'ils n'avaient point par eux-mêmes, c'est ce qui arrive toujours, quand il s'agit de ces hommes supérieurs sur qui s'arrêtent forcément les yeux et l'attention. N'insistons pas : ne nous serions-nous pas déjà exposé à grossir les faits, en nous arrêtant trop sur ce qui les explique ? Voyons donc ceux dont nous avons pu recueillir les indices.

Quand Suarez, en revenant de Rome, monta dans la chaire d'Alcala, il n'avait encore, semble-t-il, jamais vu celui qu'il y remplaçait, mais il le connaissait et l'estimait de réputation. Voici ce qu'il écrivait, avec sa modestie ordinaire, à peine rentré en Espagne, à un Père du collège anglais de Rome, avec qui il avait été très lié :

« Les bonnes nouvelles reçues du Père Vazquez m'ont causé beaucoup de joie — on se rappelle que la maladie l'avait longtemps retenu à Florence — car je ne doute pas qu'arrivé à Rome, il ne donne à tous pleine satisfaction et ne compense tout ce qui me manquait. Je sais, en particulier, qu'il est parti avec l'intention de prendre auprès de vous ma place et tout mon dévouement. Aussi, m'avez-vous fait grand plaisir en m'écrivant que vous comptiez traiter avec lui comme avec moi et en faire en tout mon remplaçant. Mais j'y mets une condition, c'est que je ne serai cependant pas tout à fait mis de côté. Car, bien qu'éloigné, je ne suis pas moins auprès de vous par le souvenir et par l'affection que le jour où il nous fut si agréable de nous trouver ensemble à la vigne des Anglais (1). »

(1) Suarez à un Père du collège des Anglais à Rome, Alcala, 1 mai 1586. — Arch. de ce Collège. *Scrittura varie*, vol. 37, n° 3.

Cette lettre montre que Suarez n'avait alors aucune prévention contre les opinions de son collègue : elles devaient même à ce moment ne lui être que fort peu connues. Mais de fait, sur plusieurs points, celles de l'un n'étaient pas celles de l'autre, et on dut forcément s'en apercevoir, l'enseignement du nouveau venu se faisant au même endroit, au même auditoire, et tout d'abord sur les mêmes matières. En effet, Vazquez, quand il était parti, venait d'expliquer les neuf premières questions de la troisième partie de la *Somme*. Suarez, chargé après lui d'enseigner ce de *Verbo incarnato*, reprit ce qui déjà avait été vu. Vazquez s'en plaignait plus tard :

« Les neuf questions que j'avais déjà dictées avant de quitter Alcalá, écrivait-il à Aquaviva, il s'est remis à les dicter article par article, sans la moindre nécessité, mais à la seule fin d'introduire ses propres opinions (1). »

Il est à croire que Suarez suivit simplement le penchant naturel, qui porte tout professeur à vouloir traiter une matière dans tout son ensemble, du commencement à la fin. Mais cette circonstance put manifester plus tôt les divergences doctrinales qui existaient entre les deux hommes, comme aussi les rendre plus sensibles. Elles durent le devenir plus encore, quand, Vazquez revenu de Rome, ils vécurent à côté l'un de l'autre, mêlés au même milieu et aux mêmes exercices scolastiques. Elles seraient même allées, d'après certains récits, jusqu'à créer entre eux un antagonisme qui ne cherchait même pas, du moins d'un côté, à se dissimuler.

Ainsi, on a souvent répété, nous ignorons d'après quels documents, que Vazquez se plaisait à contredire et à réfuter ce que son collègue enseignait. Il aurait eu l'habitude, à sa classe du soir, d'interpeller leurs communs disciples par cette entrée en matière : « *Quid dixit vetulus mane*, que vous a dit le vieux ce matin ? » Et la réponse était vite suivie d'une discussion, qui n'était pas toujours faite pour accrédi-ter la doctrine reçue. — Absolument, le fait est possible, à la condition pourtant d'en modifier un peu les données. D'abord, Vazquez, qui avait alors

(1) Lettre à Aquaviva, Tolède, 20 janv. 1600 : arch. centr. S. J. *Tolet. Hist.* 1547-1610.

de 43 à 45 ans, ne pouvait guère traiter de vieux Suarez, qui en avait de 44 à 46. Il est vrai que la riche santé de l'un pouvait lui ôter, pour les yeux, autant d'âge que la santé malade de l'autre devait lui en ajouter. Mais, de plus, cette histoire suppose que Suarez et Vazquez ont été professeurs ensemble : or, il n'en est rien. Ils ont vécu deux ans à côté l'un de l'autre, au collège d'Alcala ; mais un seul, Suarez, enseignait. Toutefois, ce qui ne pouvait se passer en classe, aurait pu se passer ailleurs, dans la cellule, dans les récréations, partout où les jeunes religieux avaient l'occasion de se réunir autour de Vazquez. Ajoutons même que sa nature expansive le portait à ces entretiens et à ces libertés. Quand il fut redevenu professeur, Aquaviva dut lui recommander de corriger la familiarité excessive et le laisser aller dont il usait avec ses élèves (1). Que, dans ces causeries, il ait parfois reçu, provoqué peut-être, des confidences sur la doctrine du professeur et qu'il ait alors émis ses doutes sur quelque opinion qui ne lui paraissait pas admissible, c'est possible ou même probable. Mais rien ne prouve, et nous ne pouvons pas croire, qu'il se soit fait un jeu de décrier de parti-pris l'enseignement de son confrère. C'eût été manquer également de tact et de vertu. Vazquez n'en était pas là.

5. — Il s'en défend aussi dans une lettre inédite, que nous avons déjà mentionnée (2) ; longue, très longue lettre, écrite au général pour réclamer contre la procédure dont on avait usé dans la révision de son traité *De adoratione imaginum* et surtout pour se justifier du reproche qu'on lui faisait de manquer d'égarde

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Hernando Lucero, 18 sept. 1600. — Voici le passage en question :

« D'Alcala on m'écrit que l'exemple des deux professeurs, du second surtout, est loin d'aider à la bonne formation religieuse que nos étudiants y ont toujours reçue. Il faut à tout prix y mettre ordre. D'abord, avertissez le P. Vazquez d'apporter dans ses relations avec ses élèves moins de liberté et de familiarité. De plus, changez le second professeur et remplacez-le par le P. Salablanca ou par tout autre qui puisse s'entendre avec le P. Vazquez et se rendre utile aux élèves par l'exemple aussi bien que par l'enseignement. Enfin, de tout votre zèle, empêchez ce collège de déchoir, pour l'observance et l'esprit religieux, de ce qu'il a été par le passé. » — Bonne humeur trop expansive, voilà donc tout le mauvais exemple que donnait Vazquez.

(2) Arch. centr. S. J., *Hispan. Epist.* 1593. — Vazquez à Aquaviva, Alcala, 22 avril 1593.

envers Suarez. Des plaintes avaient été déferées à Rome ; on avait même parlé de le retirer d'Alcala. Nous allons citer ou résumer la seconde partie de cette apologie : rien ne saurait mieux renseigner sur ces petits démêlés :

« On me reproche d'être ici une cause de désunion et on reproche au Père recteur de prendre mon parti contre Suarez. Tout cela, propos de quelques semeurs de zizanie. En quoi serais-je une cause de désunion ? Je garde en tout l'égalité de la vie commune, dans le vêtement, la nourriture et tout le reste ; c'est assez connu. J'aide nos Frères coadjuteurs, même le dernier d'entre eux, dans tous leurs offices. Les dimanches et jours de fêtes, je me rends au confessionnal plus que ne l'avait fait, avant moi, homme de ce collègue. Avec mes supérieurs, mes recteurs, mes ministres, mes collègues d'enseignement, jamais je n'ai eu la moindre difficulté : à Rome, Votre Paternité l'a vu ; ici tout le monde le voit. A l'égard du Père Suarez, cause de la querelle qui m'est faite, quels sont donc mes torts ?

« On me reproche de faire campagne contre ses doctrines. Non, je ne le fais pas ; mais quand on m'interroge sur une question, je dis ce que j'en pense. Et il serait vraiment trop fort que le Père Suarez pût dire, dans sa chaire et dans ses livres, tout ce qu'il lui plaît contre moi et contre d'autres, sans vouloir souffrir lui-même la moindre critique.

« On se plaint de ma manière d'argumenter. Mais j'ai argumenté ainsi toute ma vie et je ne sais en vérité de quoi il s'agit. Veut-on dire que je suis trop pressant dans la discussion ? Mais quel mal à cela, quand on ne se propose que d'élucider la question ? Veut-on dire que j'use de termes offensants ? Mais jamais, ni à Rome, ni ici, on ne me l'avait reproché, jusqu'au jour où j'ai eu affaire au P. Suarez et à ses amis. Deux fois on a précisé ce reproche : or, les prétendues paroles blessantes que j'avais dites n'avaient point paru telles à ceux qui les avaient entendues. seulement, le P. Suarez est trop sensible. Au reste, dès que j'appris qu'il les avait mal prises, je lui donnai satisfaction. Et vous allez juger si le Père recteur prend mon parti. Quand il assiste à ces argumentations : il lui arrive souvent, au moment où je suis dans le feu de la discussion, de m'imposer silence, malgré le déplaisir que j'en ressens. Jamais, au contraire, il n'arrête le P. Suarez. Enfin, si j'argumentais d'une manière répréhensible, on pouvait m'en avertir et je m'en serais corrigé, au lieu de faire tant de bruit et de songer à me faire partir.

« Et, à ce sujet, je raconterai à Votre Paternité ce qui m'est arrivé. Le Père Gonzalo Davila, provincial, m'ayant fait appeler, me dit qu'il avait eu le dessein de me changer de collègue, mais qu'il y avait renoncé ; cependant, que je ferais bien désormais de ne plus assister aux défenses des thèses et aux argumentations. Je lui répondis que, jusqu'à présent, je n'y étais point allé de moi-même, mais sur les invitations et les instances

qui m'avaient été faites ; que je m'en abstiendrais très volontiers à l'avenir, mais que maintenant mon absence donnerait à penser ; que si des plaintes avaient été faites contre moi, il aurait dû m'avertir. Il me répondit qu'on n'en avait point fait, mais que son conseil avait pour but d'éviter, dans ces exercices, la diversité des opinions ; que je pouvais cependant continuer à m'y rendre, puisque mon abstention serait trop remarquée. »

Après s'être ainsi justifié, Vazquez prend l'offensive.

« Si Votre Paternité me le permet, je vais faire ce que jamais de ma vie je n'ai fait, ni ne pensais faire ; mais il faut que la vérité soit connue, et on pourra vérifier par d'autres témoignages tout ce que j'aurai écrit. Je vais donc dire où en sont les choses dans ce collège en ce qui concerne le Père Suarez. D'abord, il a pour lui chambre et antichambre, ce qui ne s'était jamais vu ici ni dans cette province. Dans la chambre, autour du lit, est une boiserie qui le protège, chose absolument nouvelle. Et ce droit lui est si bien reconnu, que, cette année, ayant à passer dans un autre quartier, on a réuni une seconde chambre à la première, où cependant avaient fort bien vécu tous les professeurs qui l'avaient précédé. A la porte, ouverte entre les deux pièces, il a fait mettre une draperie, avec une tringle de fer sur laquelle elle se replie. D'un côté du lit est un montant en bois qui supporte un ciel et des rideaux en étoffe. Il a un Frère coadjuteur pour balayer la chambre, faire le lit, lui rendre les plus infimes services. Il a une très ample permission de garder chez lui des conserves ; et non seulement il en fait part à des scolastiques ses amis, mais on a même surpris dans la chambre, en train de s'en régaler, un séculier, le docteur Hurtado, ancien jésuite. Je l'ai su de qui l'a vu. Jamais on ne l'a vu servir ni à la cuisine ni au réfectoire, pas plus qu'assister aux litanies. Ses infirmités servent de prétexte à réserver pour son repas tout ce qu'il y a de meilleur dans la maison, même des poulets. Repas unique, il est vrai, qu'il fait à l'entrée de la nuit ; mais, à midi, il prend d'ordinaire une assiette de bouillon, deux œufs au sucre, plus un hors-d'œuvre et un dessert. Voilà pour son abstinence. Avec ce goûter, et double portion le soir et des confitures dans la chambre, je prendrais l'engagement de passer tous les jours de ma vie. Mais on peut juger par là quel est de nous deux le plus favorisé du Père recteur. Pour moi, je suis fort mal édifié de tous ces privilèges, surtout depuis que j'ai pu voir, à Rome, quelle simplicité et quelle uniformité de vie règnent parmi les Pères les plus graves, sans excepter les assistants. »

Nous avons cité textuellement ce passage amusant. Vazquez ne savait pas, ou plutôt il oubliait, qu'au moment où il abandonnait ainsi la plume à sa verve, Suarez avait reçu des médecins l'ordre réitéré de renoncer à son cours ; qu'il ne le continuait que

par dévouement ; qu'il poursuivait en même temps un travail anormal de composition et d'impression ; qu'il avait le droit, aussi bien que le besoin, d'être traité en malade ; enfin que son supérieur avait reçu d'Aquaviva la recommandation impérative de ne rien négliger, notamment en fait de régime alimentaire, pour soutenir ses forces (1). Eu égard à ces circonstances, Vazquez paraît s'être scandalisé de trop peu de chose. On retrouve là son amour très réel de la pauvreté et de la simplicité religieuses ; mais il convient de rappeler aussi qu'il jouissait, lui, d'une très bonne santé (2). Ajoutons, sans nous plaindre de la liberté de sa plume, que celle de Suarez, toujours plus réservée et plus délicate, n'aurait pas écrit cette page. Elle aurait signalé, combattu les opinions jugées trop peu solides : elle n'aurait pas cherché, dans le genre de vie d'un collègue, approuvé de ses supérieurs, matière à personnalités désagréables.

La fin de la lettre porte sur un grief plus sérieux.

« Cette liberté qui est acquise au P. Suarez, et que personne n'ose contrarier, parce qu'il se plaint aussitôt de n'être pas traité en fils de cette province, il en use à son gré en matière de doctrine. Il lui faut un collègue à son goût. Il semble qu'il ne doive pas y avoir au monde autre théologie que la sienne. C'est ainsi qu'il fait opposition à l'impression de mon ouvrage. En même temps, grâce à l'appui que lui ont donné Votre Paternité et les Pères assistants, il dogmatise à son gré. Vous pourrez en juger par la liste ci-jointe des propositions étranges qu'il a enseignées ou imprimées, et j'en omets beaucoup. — Maintenant que j'ai parlé, quoi qu'il arrive, que le monde s'écroule, qu'on me marche sur la tête, je n'importunerai plus Votre Paternité par de semblables lettres, qui ne lui sont

(1) Il est certain aussi qu'à cette époque l'égalité de la vie commune n'était pas encore partout établie en Espagne avec la rigueur qu'on y apporta plus tard. On peut le voir dans l'*Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, por el P. Astrain, t. III, l. II, c. xxii, 2 (Madrid 1909), où Suarez est cité parmi ceux qui prenaient en cette matière quelque liberté. Nous avons eu là une raison de plus pour ne rien taire des plaintes portées à ce sujet contre le grand théologien. Le meilleur moyen de ramener ces reproches à leur véritable valeur était de montrer clairement quels actes y donnaient lieu et dans quelles circonstances. Les anciens biographes de Suarez louent, au contraire, l'esprit de pauvreté et de mortification avec lequel il refusait, quand l'état de sa santé le lui permettait, les douceurs et les cadeaux qui lui étaient offerts ou envoyés. (v. par ex. Sartolo, l. IV. c. 6.)

(2) Les catalogues d'information en font foi. Au nom de Vazquez, ils portent sous la rubrique *Vires* ? les réponses suivantes : en 1584 : « Muy buenas » (fuerças) — en 1593 : « Muy buenas y sano » — en 1599 : « buenas » — en 1603, un an avant sa mort : « buenas ». — Arch. centr. Soc. Jes., *Tolet. Catal.*

peut-être pas agréables. Mais, quelque ordre qu'elle me donne, elle trouvera toujours en moi le fils le plus humble et d'elle et de la Compagnie ».

La liste comprend trente-deux propositions, ayant trait surtout à la grâce, à la justification, au mérite, à la prédestination.

« Et Votre Paternité peut croire, ajoutait Vazquez, qu'avec les yeux dont Suarez et ses amis ont fait la revue de mes opinions, j'en aurais trouvé chez lui beaucoup d'autres à relever. »

Ces propositions étant empruntées à des cours auxquels Vazquez n'assistait pas et prises peut-être dans des cahiers d'élèves, ou bien extraites de gros volumes sans aucune indication précise, il n'est pas possible de juger si elles expriment exactement la pensée de Suarez. Il le faudrait, cependant, avant d'en apprécier la doctrine. Les théologiens qu'elles peuvent intéresser, les trouveront parmi les appendices, à la fin du second volume de notre ouvrage.

6. — Suarez parti d'Alcala, il semble que, faute d'occasions, tous ces petits conflits auraient dû cesser. Mais si les hommes étaient séparés, leurs livres pouvaient encore se rencontrer et se heurter. C'était même inévitable. Était-il possible à deux théologiens, écrivant en même temps sur leur science commune, souvent sur les mêmes questions, s'attachant avec l'ampleur d'autrefois à ne laisser, sans la discuter, aucune opinion ancienne ou récente, de ne pas se prendre parfois à partie et de ne pas se réfuter l'un l'autre ? Et fallait-il s'étonner, avec le zèle et la conviction que chacun apportait à ses études, si, dans le livre comme auparavant dans l'argumentation, ils défendaient une fois ou l'autre leur opinion avec quelque vivacité ?

« Vous avez dû apprendre avec quelle âpreté Suarez a qualifié la doctrine du *De Adoratione* de Vazquez », écrivait-on au général. Et son secrétaire, en résumant pour lui la lettre, ajoutait cette réflexion :

« La réplique de Vazquez ne restera pas dans son encrier. (1) »

(1) Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1595. Gil Gonzalez à Aquaviva, Madrid, 4 novembre 1595. — *De Cultu Adorationis libri tres Auctore P. Gabriel Vazquez theologo*

En effet, elle n'avait pas l'habitude d'y rester.

Deux ans après, en 1598, Vazquez fit paraître le premier volume de ses commentaires sur la *Somme Théologique*. Il s'y trouvait assez fréquemment en désaccord avec les ouvrages de Suarez dont il discutait et combattait certaines opinions. Suarez, que son zèle pour la pureté de la doctrine et l'autorité qu'il s'était déjà acquise rendaient très sensible à ces contradictions, crut devoir se défendre, du moins sur un point qui lui paraissait être d'une plus grande importance. Il avait établi dans son premier volume sur la troisième partie de la *Somme* (1), que la vertu de justice doit être attribuée à Dieu, bien que dégagée des imperfections qui dans l'homme en sont inséparables, en sorte que, les conditions posées par Dieu une fois remplies, nous avons réellement droit aux récompenses promises, et que Dieu, dès lors, est vraiment obligé de nous les accorder. Vazquez, dans son premier volume, rejetait cette doctrine, n'accordant à la créature, au lieu d'un droit réel, qu'un simple titre de convenance, et ne laissant en Dieu qu'une obligation de fidélité à sa propre parole, au lieu d'une obligation de justice. Suarez soutint et développa son opinion dans un traité, *Disputatio de justitia qua Deus reddit præmia meritis et pœnas pro peccatis*, traité qu'il fit entrer dans son volume *Opuscula Theologica*, alors sur le point de paraître. Il disait en commençant :

« Des hommes savants, émus des attaques portées si librement et en termes si excessifs par certains auteurs modernes contre les doctrines

*Societatis Jesu. — Accesserunt Disputationes duæ contra errores Felicis et Elipandi de adoptione et servitute Christi in Concilio Francofordiensi damnatos, eodem auctore. — Ex officina Joannis Gratiani, apud Viduam. Compluti MDXCIV. Grand in-12 de 272 folios. — Dans le Ad Lectorem, Vazquez dit que par le passé ses occupations de professeur ne lui ont permis de rien publier, mais que maintenant : « commodius otium tandem aliquando nactus, honestæ illorum (amicorum) voluntati — viderint ipsi quam justæ — parendum putavi. » Allusion aux deux années de travail libre, depuis son retour de Rome jusqu'au départ de Suarez d'Alcala. — C'est dans la Disputatio I, surtout au ch. iv, que Vazquez expose ce qu'est, d'après lui, l'Adoration : « Vera opinio : adorationis affectus circa actus externos, tanquam circa proprium objectum, versatur. » Suarez combattit cette opinion dans la seconde édition de son *de Verbo Incarnato* (1595). Disp. LI, Sect. 2. Il ne nomme pas Vazquez et ne s'en prend en rien à sa personne, mais il qualifie son opinion en ces termes assez durs, pour un théologien, dans leur sécheresse : « Hæc opinio falsa est et contra communem theologorum », puis il s'étend très longuement sur la réfutation : (éd. Vivès, t. xviii, p. 543-556).*

(1) *Disputatio quarta.*

que j'ai enseignées, et, ce qui est pire, contre la justice divine, ont été d'avis que cette justice de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aussi bien que celle de nos mérites, devait être défendue. »

Aux opinions discutées, aux arguments réfutés, il était aisé de reconnaître l'adversaire qui était souvent désigné, aussi bien chez Suarez que chez Vazquez, par ces termes vagues : *moderni quidam, quidam recentiores*.

Parmi leurs amis de la famille religieuse et peut-être aussi du dehors, on s'émut de cette polémique, si l'on peut appeler polémique la discussion de pures questions théologiques, faite dans le grave langage de la scolastique et cachée sous les parchemins d'un in-folio. Une lettre de Suarez au Père de Benavides, recteur d'Alcala, répond à quelques communications qu'il avait reçues à ce sujet :

« Cette affaire, dit-il, je n'en avais pas parlé dans ma lettre, et, maintenant encore, je n'en parlerais point, si, de chez vous, on ne m'avait provoqué à le faire, en me disant qu'on se plaignait de moi, et très vivement. Moi, par la miséricorde de Dieu, je ne me plains de personne, quelques motifs que je puisse en avoir. Mais je m'étonne de la diversité des jugements que l'on porte. Comment ! de vos côtés on ne me reconnaît aucun sujet de me plaindre, alors qu'on écrit des livres entiers, où mes opinions ne sont pas seulement combattues — chose inévitable parmi les hommes et dont nul esprit sensé ne peut se formaliser — mais où on s'attache de toutes manières à déprécier et à discréditer les travaux d'autrui, avec toute liberté de paroles, avec force exagérations, en poutillant sur tout pour trouver à reprendre, en saisissant toute occasion de piquer et piquer encore, que la matière le comporte ou ne le comporte pas, souvent en cherchant des prétextes de critique là où il n'y en a pas l'ombre, en donnant un sens fâcheux à ce qui peut être interprété en bonne part, et que sais-je encore ? toutes choses qu'il n'est possible de préciser et de prouver que de vive voix et le livre sous les yeux, mais qui sont, je l'affirme, telles que je le dis. Au reste, l'histoire en court dans toutes nos maisons et dans tous les couvents. A tout cela donc, on ne trouve rien à redire de vos vôtés ; mais on éclate en récriminations, si, pour me défendre, je viens à traiter trois ou quatre points, pris parmi bien d'autres sur lesquels il ne me paraît pas opportun, en ce moment, de dire ce que je pense !

Ma dissertation sur la justice, je ne l'ai point écrite pour le plaisir d'attaquer, mais pour empêcher le mal que pouvaient faire les attaques, si peu mesurées, dont ma propre doctrine a été l'objet. Je suivis en cela le conseil de deux religieux très graves de notre ordre, professeurs de

théologie, l'un en Portugal, l'autre en Andalousie, qui me demandaient de ne pas laisser la vérité — du moins est-ce ainsi qu'ils en jugeaient aussi bien que moi — souffrir pareil préjudice. J'avais aussi à défendre une *rélection* que j'avais faite publiquement à Coimbre et dont l'ouvrage du Père Vazquez était venu peu après affaiblir notablement l'autorité. Je ne crus pas nécessaire d'attendre une occasion plus favorable que la publication de l'*Opuscula*, volume qui, de sa nature, admet toutes sortes de sujets sans exiger l'unité de matière. Puisque vous avez lu cette dissertation et que le début vous en a paru blessant, je vous prie de lire dans l'ouvrage du Père Vazquez, à la *Disputatio* 85, dans le premier chapitre, le début et la fin, dans le second, le début, et plus bas le paragraphe *Verum*, dans le troisième, le paragraphe *Tertio notandum*, un peu après le commencement, en somme presque toute cette *Disputatio* et la suivante. Vous verrez, si je ne me trompe, que je n'ai point dit un mot offensant, mais simplement exposé la vérité avec tant de sobriété et de modération, que nul homme, placé dans la nécessité de se défendre, ne saurait se montrer plus réservé.

Sur tous les autres points, je pourrais me justifier de la même manière. Mais à quoi bon vous fatiguer et me fatiguer moi-même ?... Ce que je puis affirmer en toute vérité, c'est qu'il n'y a dans ma volonté ni détour ni calcul d'amour-propre ; mais mon jugement est froissé par bien des choses, tant pour le fond que pour la forme. Je souffre et me tais, sauf toutefois quand on touche à la doctrine que j'ai enseignée dans mes ouvrages. Car alors je prends sa défense de toutes les forces et par tous les moyens que Dieu m'a donnés ; c'est un devoir que m'imposent bien des motifs tant d'ordre général que particulier (1). »

Cette lettre, émue et forte, montre à quel point Suarez était affecté des contradictions de son collègue. Elle montre aussi pourquoi il l'était. On peut l'en croire, quand il nous fait entendre qu'il ne se préoccupait que de l'honneur de la science sacrée et du succès de la tâche à laquelle il s'était voué. Toutefois, on

(1) Suarez au P. François de Benavides, recteur du collège d'Alcala, Avila, 15 sept. 1599. Autographe. Arch. priv. — Quelques mois après, dans une lettre à Aquaviva, Suarez justifiait de la même manière la publication de son *De Justitia* : « Vazquez, disait-il, s'était attaché à réfuter tout ce que j'avais dit, au commencement de la 3^{me} partie, des mérites de Jésus-Christ par rapport à la justice divine. Il prenait pour fondement qu'en Dieu il n'y a pas de véritable justice et partait de là pour s'attaquer, avec une extrême liberté, à une doctrine que je tiens pour saine, pour pieuse et pour solide. Plusieurs théologiens en furent froissés et m'écrivirent que je devais répondre, parce que ces opinions étaient de nature à faire du mal. D'autres en furent troublés au point de ne savoir plus de quel côté trouver la vérité : ainsi tel Père, qui enseignait ici le traité de l'Incarnation, me dit qu'il était si perplexe, que, si je ne lui apportais un peu de lumière, il lui serait impossible d'expliquer cette question. Je fus ainsi amené à écrire une dissertation sur la matière dans le but de défendre la vérité et de montrer quel chemin il fallait suivre pour ne pas s'égarer : dissertation, que je fis ensuite imprimer, pour donner à mon volume des *Opuscula* une grosseur convenable. » (Suarez à Aquaviva, 12 février 1600. — Arch. S. J.)

peut aussi se demander s'il ne s'alarmait pas trop, pour ces deux intérêts, d'une opposition qui par elle-même n'avait pas tant d'importance. Mais on était alors, en Espagne, à la crise aiguë de cette fièvre théologique, qu'avaient excitée les controverses sur la grâce. Suarez, sur qui les adversaires de la Compagnie dirigeaient spécialement leurs attaques, devait ressentir plus vivement celles qui lui venaient des rangs mêmes de son parti, fussent-elles presque inoffensives.

7. — Les témoins de ces dissentiments auraient dû comprendre que la force des choses et des situations les rendaient inévitables et ne pas trop s'émouvoir des légers inconvénients qu'ils pouvaient amener : de même qu'à Alcalá le mieux eût été de laisser Suarez dormir tranquillement derrière ses rideaux et refaire en paix sa poitrine avec des repas un peu plus toniques que ceux de la communauté, sans croire trop vite, pour cela, que c'en était fait de l'observance religieuse. Mais Suarez et Vazquez étant déjà très connus et très en vue, tout ce qui les concernait prenait vite des proportions anormales. D'ailleurs, il y a partout des hommes qui ont le talent de donner de l'importance aux choses qui n'en ont pas, en leur en attribuant, et d'aggraver des bagatelles, en les disant graves. C'est le fait parfois de la malveillance, souvent aussi d'une amitié trop inquiète.

On se plaignit au général, on cria au scandale, on demanda qu'il y fût mis fin au plus tôt. Sur ces informations, Aquaviva écrivit aux deux auteurs en même temps une lettre, conçue identiquement dans les mêmes termes. C'est la preuve qu'il intervenait sur l'impression générale que lui avaient causée ces rapports, bien plus que sur une connaissance personnelle et précise des torts de chacun et des reproches qu'il méritait.

Voici cette lettre :

« Aux Pères Gabriel Vazquez et François Suarez. — Rome, le 24 novembre 1599. — Je vous écris avec le vif sentiment de la peine que me causent les fréquentes informations que j'ai reçues, soit des Nôtres, soit des séculiers, au sujet du peu d'accord dont témoignent vos ouvrages. Ce n'est pas seulement dans la diversité des opinions, c'est aussi dans la manière de vous réfuter l'un l'autre, que se manifestent quelques signes d'opposition et de rivalité : sentiments que la charité chrétienne, et, plus encore, la pro-

fession religieuse devraient bannir bien loin de nous. Je n'aurais pu qu'en être vivement attristé, quels que fussent les religieux de la Compagnie chez qui ce défaut aurait été signalé. Mais je le suis bien plus encore quand il s'agit de vous, de qui nous attendions cette concorde et cette entente que vos mérites et votre situation vous obligent tout spécialement à garder et à montrer. Je rougis de voir que les docteurs des autres ordres se citent et se louent dans leurs ouvrages, même quand ils sont d'avis différents ; tandis que, de la part de deux religieux tels que vous, on remarque tout autre chose. Les séculiers en sont mal édifiés, et nos jeunes religieux, nos professeurs y trouvent un exemple, qui leur fera regarder comme légitime ce qu'ils voient tolérer chez des maîtres aussi appréciés que vous. Je vous demande donc, pour l'amour de Dieu, de veiller si bien désormais à ce que vous publierez, qu'on ne puisse rien y reprendre de peu conforme aux égards que vous vous devez et que je vous recommande. Pour ce qui est déjà imprimé, il faudra, dans la seconde édition, corriger tout ce qui pourrait, même de loin, offrir quelque apparence de dissentiment et de désaccord : car ces défauts peuvent être évités, même là où il y a diversité d'avis. Sachez bien que cela doit s'observer en toute occurrence. Moindre, en effet, serait l'inconvénient d'arrêter là vos publications, que de les continuer comme par le passé. Mais je puis compter, je le sais, que cet avis suffira et que vous nous donnerez sur ce point, à moi-même et à tout le monde, la satisfaction que j'attends (1). »

8. — La lettre était sévère ; peut-être aura-t-on trouvé qu'elle était dure. Les réponses ne se firent pas attendre, réponses très longues, celle de Suarez surtout, et qui l'une et l'autre renfermaient, comme toujours, avec de libres et loyales explications, l'expression sincère de sentiments très religieux.

« Oui, disait Vazquez, j'aimerais mieux cesser d'enseigner et d'écrire, que, de ma vie, causer à Votre Paternité le moindre déplaisir. Mon silence ne serait qu'un très petit mal ; mais la peine de Votre Paternité et la mauvaise édification des autres en seraient un très grand. »

Puis, il fait observer que la diversité d'opinions est la conséquence inévitable d'une certaine liberté de doctrine, que les supérieurs ont toujours laissée par le passé et qu'il est impossible de ne pas laisser. Au reste, il prétend n'avoir que rarement contredit Suarez, tandis que Suarez l'a très souvent contredit. Quant aux paroles blessantes, il prie de les lui signaler et il s'en

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet, Epist. gener.* 1588-1600. — Aquaviva à los Padres Gabriel Vázquez y Francisco Suárez, 24 nov. 1599.

abstiendra, car il ne croyait pas s'y être laissé aller et des amis même de Suarez l'avaient rassuré sur ce point. Mais il se plaint lui-même que Suarez ait qualifié sévèrement plusieurs de ses opinions, « censures, ajoute-t-il, que ni saint Jérôme, ni saint Augustin n'auraient pu supporter. » Les avis donnés à Suarez n'y ont rien fait, parce qu'il sent de quelle faveur, trop grande au dire de beaucoup, il jouit auprès de sa Paternité ; faveur qui l'enhardit à ces licences et à d'autres encore, déjà signalées (1).

La réponse de Suarez est plus précise, plus intéressante pour la connaissance de ses écrits, mais beaucoup trop étendue pour être simplement insérée (2). Il y perce aussi un peu d'amertume, ou du moins un sentiment très vif du reproche. Elle est écrite de Coïmbre, où, malgré son très grand désir et son espoir de se renfermer à Salamanque dans la composition de ses ouvrages, il était allé, par obéissance, recommencer une nouvelle carrière de professeur. C'est à ce méritoire dévouement que les premières lignes font allusion :

« Quand je ne m'attendais à rien, quand je me flattais de m'être quelque peu dévoué pour Votre Paternité et pour la Compagnie, j'ai reçu une lettre de Votre Paternité remplie de telles plaintes et de tels reproches, qu'elle aurait été pour moi, me serais-je trouvé coupable d'une grande faute, un châtement assez sévère, surtout après que, toute ma vie, je me suis dépensé au gré de Votre Paternité, non sans souffrir quelque peu et même beaucoup à cette occasion. Mais Dieu l'a permis afin de m'apprendre à travailler pour lui avec une intention plus pure. »

Après ce début, Suarez montre que les attaques réciproques ont commencé par le premier livre de Vazquez, par ce *De Adoratione*, qui parut écrit contre lui-même et qui n'obtint qu'à si grand peine l'*imprimatur*. Il déclare nettement qu'il a cru obéir à un devoir, en combattant certaines opinions de son confrère, et il en cite plusieurs. Là est le fond même de sa défense. On voit que très sincèrement il pensait que ces doctrines n'étaient pas solides ; que le souci de la vérité, aussi bien que l'honneur de son ordre, surtout au moment où il était engagé dans les grandes

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Hist.* 1547-1610. — Vazquez à Aquaviva, Tolède, 20 janv. 1600. Autographe.

(2) *Ibid.* — Suarez à Aquaviva, Coïmbre, 12 fév. 1600.

controverses sur la grâce, demandait qu'elles fussent réfutées et discréditées. Or Suarez prenait trop au sérieux son rôle de théologien et il aimait trop la Compagnie, pour laisser à d'autres le soin de défendre ces grands intérêts. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il ne s'exagérait pas, ici où là, le péril, s'il ne regardait pas trop vite comme fausse ou compromettante telle opinion probable et inoffensive. Il y a chez Vazquez originalité et indépendance, il n'y a pas légèreté ni témérité. On trouvera en appendice, à la fin de l'ouvrage, les assertions du *de Adoratione* et autres, qui sont signalées et critiquées dans la lettre ici analysée.

Suarez explique ensuite pourquoi il réfute Vazquez sans le nommer. Il ne nomme pas davantage Molina, ni Valencia, ni Bañez, ni Zumel, ni autres théologiens de valeur. C'est que, si on nomme un auteur en le combattant, on s'expose à le blesser ; et si on le nomme en toute autre occasion, il n'y a aucun avantage. La doctrine de Vazquez ne lui paraissant ni aussi sûre ni aussi solide qu'il le faut dans la Compagnie, il n'aurait pas pu avec conviction lui donner, en le citant, de l'autorité.

« Pour ce que je dois faire à l'avenir, ajoute Suarez, je reste perplexe et ne sais que dire. D'une part, je me trouve en présence de la lettre si dure de Votre Paternité, qui me blâme sévèrement pour des choses que ma conscience ne me reproche pas, et qui m'ordonne d'agir autrement. D'autre part, elle ne me signale pas en quoi je dois changer de conduite et, de moi-même, je n'arrive pas à le deviner. Bien plus, et c'est là ce qui me cause le plus de peine, elle me fait entendre que, si je n'obéis pas, mon châtement sera de ne plus rien publier : comme si, pour obtenir ce qu'elle désire, Votre Paternité avait besoin, avec moi, de parler de châtement. La vérité est que seul l'amour de Dieu et l'amour de la Compagnie m'ont fait persévérer dans ces travaux, que j'abandonnerai avec plaisir, si Votre Paternité le juge à propos ; comme aussi, si elle préfère que je les poursuive, je ne m'y refuse point, pourvu que ce soit dans la paix et la tranquillité. Voilà bien des années que je n'aspire qu'à cela, comme je l'ai écrit en d'autres occasions ; et toujours il se rencontre des hommes qui, par excès de zèle ou par rivalité, me troublent ce repos. Que de fois, je l'assure, seul à seul avec moi, je me suis dit : Si c'est à cause de moi que cette tempête s'est élevée, qu'on me jette à la mer. Car, avec joie, je me retirerai dans un coin et renoncerai à tout pour me plonger en Dieu, et vivre en paix. »

Suarez demande enfin que des hommes capables et impar-

tiaux soient chargés d'examiner ce qu'on reprend dans ses propres écrits et les opinions qu'il blâme lui-même chez les autres ; on verra que ce n'est point l'amour-propre qui l'a fait agir, mais l'amour des bonnes doctrines et de la Compagnie, seul but qu'il ait en vue dans de pareilles discussions.

Au ton ému et quelque peu tragique de cette réponse, il était évident que l'avis avait pénétré trop avant. Une nouvelle lettre vint, qui, tout en le maintenant, adoucissait la rigueur de la première (1). Aquaviva déclare que la peine, ressentie, contre son intention, par Suarez, lui en a causé beaucoup à lui-même et il ajoute :

« Je n'ai point voulu vous menacer de suspendre vos publications, mais faire entendre qu'il vaudrait mieux les sacrifier elles-mêmes que leur sacrifier la paix et l'union. Tout le monde sait combien j'estime vos talents et vos doctrines, et en quels termes j'ai coutume d'en parler. Vous en avez vous-même un témoignage suffisant dans toutes les lettres que je vous ai écrites. »

Ces derniers mots expriment des sentiments qui furent toujours ceux d'Aquaviva et que ses actes ne cessèrent de manifester mieux encore que ses paroles. C'est un grand honneur pour le théologien d'avoir mérité cette constante affection. Après les lignes si paternelles qui viennent d'être citées, venait cependant une observation, sur laquelle la lettre finissait :

« Il convient, disait le général, que de pareils avis soient reçus avec les mêmes sentiments qu'ils sont donnés ; en sorte qu'il soit toujours facile d'en donner d'autres, quand il y aura lieu. Ils ont pour seul but, en effet, d'améliorer le bien et de corriger ce qui s'y mêle d'imparfait et s'y mêlera toujours, tant que nous serons dans cette vie. »

Il y avait là, pour l'émotion qu'avait montrée Suarez dans sa réponse, un reproche manifeste bien que déguisé. Il nous en coûte d'autant moins de le signaler, que nous n'avons trouvé, dans la vie de notre théologien, que cette seule circonstance, où ses supérieurs majeurs aient eu, en fin de compte, autre chose à lui adresser que des éloges et des témoignages de leur satisfaction.

(1) Arch. centr. S. J., *Castell. Epist. gener.* 1588-1603. — Aquaviva à Suarez, 11 mai 1600.

Si l'admonition un peu dure d'Aquaviva modifia les choses, ce ne put être que pour peu de temps.

« Cette année, disent les lettres annuelles de 1604, le collège d'Alcala, et, avec lui, toute la Compagnie ont été douloureusement atteints par la mort prématurée du Père Gabriel Vazquez ; il avait à peine cinquante-cinq ans. Sa science extraordinaire, unie aux vraies et solides vertus, avait également brillé à Rome et en Espagne, où ses cours et ses argumentations attiraient de magnifiques auditoires. Ses ouvrages sont lus partout : il en aurait laissé bien d'autres, si sa vie n'avait pas été soudainement interrompue. Il est mort le dernier jour de septembre, emporté par une violente douleur d'estomac, à la campagne de *Jesus del Monte*, où il se trouvait alors. Son corps, rapporté à Alcala, y a reçu les honneurs de funérailles solennelles. La douleur était générale chez nous et au dehors. L'université, les ordres religieux y assistaient en grand nombre : tous faisaient l'éloge du savant et du saint que nous perdions (1). »

Cet éloge de celui qu'on avait appelé l'Augustin de l'Espagne ne se faisait pas entendre seulement autour de sa dépouille funèbre. Citons un mot expressif d'un docteur distingué de Salamanque :

« Hier encore l'université de Salamanque reconnaissait, pour la théologie, la supériorité d'Alcala ; Vazquez mort, elle peut prétendre au premier rang (2). »

9. — Il serait intéressant de faire aujourd'hui l'enquête que sollicitait Suarez. En suivant en détail ses ouvrages et ceux de Vazquez, on pourrait relever les endroits où ils se réfutent l'un l'autre, et, par là, établir quels furent les torts de chacun, si toutefois il y eut des torts. Mais cet examen serait difficile et laborieux, parce que on n'aurait pour déterminer ces passages, que des désignations vagues sans noms propres, que des exposés d'opinions sans aucune référence. De plus, il serait prudent, du moins pour les ouvrages de Vazquez, de s'en tenir à la première édition, ou de vérifier d'abord si les suivantes l'ont fidèlement reproduite. En effet, quelques années plus tard, Aquaviva faisait au provincial de Castille une recommandation, qui tendait à expurger de tous ces petits péchés de plume les réimpressions futures :

(1) Arch. centr. S. J., *Tolet. Litter. Ann. MS. 1604 : Collegium Complutense.*

(2) Nieremberg, *Varones Ilustres*. Gabriel Vazquez.

« Il sera bon, disait-il, de noter les endroits où le Père Gabriel Vazquez larde le Père François Suarez et de nous en envoyer le relevé. Nous les ferons corriger dans la seconde édition (1). »

Si l'examen dont il vient d'être question était fait, peut-être aboutirait-il à cette conclusion, que les torts réciproques de Suarez et de Vazquez, moins graves d'ailleurs qu'il ne sembla à leurs contemporains les plus proches, vinrent plutôt de ce qu'ils n'ont pas dit que de ce qu'ils ont dit. Qu'ils se soient trouvés assez souvent d'avis différent, qu'ils l'aient librement manifesté, qu'ils aient cherché à faire prévaloir leur sentiment, on ne saurait ni s'en étonner, ni le regretter, moins encore le leur reprocher. Mais deux théologiens aussi en vue et frères en religion, ayant à se contredire en matière de doctrine, point sur lequel alors ils avaient tant sujet de se montrer chatouilleux, n'auraient-ils pas agi sagement, en se faisant, de ces chocs d'opinions, autant d'occasions pour rendre mutuellement à leur mérite un hommage légitime, pour montrer que les divergences de leurs esprits n'altéraient en rien les sentiments de leur cœur ? Des formules amicales et élogieuses n'auraient-elles pas mieux adouci la critique que le voile transparent de l'anonymat, qui, en semblant écarter l'homme pour ne s'en prendre qu'aux opinions, expose, dès qu'on ne paraît plus avoir devant soi qu'une doctrine abstraite et impersonnelle, à oublier la courtoisie et la délicatesse, qu'aurait inspirées naturellement le nom d'un auteur respecté et aimé ? Pourquoi agirent-ils parfois autrement ? Suarez l'a dit pour sa part : il ne voulait pas appuyer de sa recommandation publique un ouvrage dont les opinions ne lui paraissaient pas assez constamment sûres. C'était juger comme d'autres jugeaient alors, mais plus sévèrement qu'on ne l'a fait après eux. Quant à Vazquez, souffrant sans doute de cette défiance et des difficultés qu'elle lui créait, il pouvait se sentir peu porté à se montrer gracieux envers celui dont la désapprobation lui était le plus pénible.

Nous nous sommes étendu longuement sur les relations qu'eurent entre eux nos deux grands théologiens. Elles appartiennent à leurs biographies et peuvent aider à mieux comprendre

(1) *Ibid.* à Cristoval de los Cobos, provincial de Castille, 30 mars 1606.

certains passages de leurs écrits. Mais surtout, connues ainsi dans toute leur réalité, elles ne sont plus exposées à être, sur de vagues indices, imaginées tout autres qu'elles ne furent, au détriment de ces deux saints religieux. En somme, ces dissentiments n'eurent ni importance ni retentissement. On leur en donnerait même trop, si on les jugeait d'après des correspondances, écrites sur l'impression du moment et dans de libres épanchements avec un supérieur. D'ailleurs, dès que ces incidents, qui, de fait, furent disséminés sur une durée de plusieurs années, se trouvent réunis dans un court chapitre d'histoire, ils prennent, par ce rapprochement et par cette rapide vue d'ensemble, une apparence de continuité qui les multiplie et les aggrave, au point d'en changer la nature. En réalité, les petites prétentions, qui s'agitèrent autour des deux collègues et à leur sujet, ne les empêchèrent pas de vivre en bons confrères sous le même toit. Les divergences doctrinales sur des questions secondaires ne les empêchèrent pas davantage d'être d'une même école, de cette grande école théologique de la Compagnie de Jésus, qui les compte parmi ses plus illustres créateurs.

Cependant, à l'autorité dont ils jouirent toujours dans leur ordre, se mêla parfois comme une réminiscence des rivalités de sympathies et de préférences qui s'étaient produites autour d'eux pendant leur vie.

« Vous me demandez, répondait le supérieur général Vitelleschi au provincial du Pérou, ce que vous devez faire pour remédier à certaine dissidence qui a surgi parmi les maîtres et les élèves du collège de Lima, dont les uns veulent qu'on suive la doctrine de Suarez, les autres celle de Vazquez. Je réponds qu'on ne doit obliger personne, ni maître ni élève, à suivre tel ou tel auteur, mais qu'il faut les laisser libres d'adopter et de soutenir la doctrine des Pères Molina, Suarez, Vazquez, Valencia, auteurs que suivent en général nos professeurs, sans en exclure même d'autres qui ne sont pas de la Compagnie, sans interdire des opinions personnelles, si elles sont vraiment probables et conformes à la doctrine de saint Thomas. Mais si un lecteur parlait de l'auteur dont il s'écarte avec moins de respect qu'il ne convient, il faudrait le reprendre et au besoin le punir (1). »

En un mot, liberté des préférences, mais non du respect.

(1) Vitelleschi au P. Jean de Frias Herran, provincial du Pérou, 20 fév. 1624. Arch. local. S. J.

De ce respect nos deux théologiens avaient, en dépit de leurs légers conflits d'opinions, donné l'exemple par l'estime réciproque qu'il s'inspiraient l'un l'autre. Mieux que personne, ils devaient savoir et ils surent, en effet, s'apprécier à leur juste valeur. Nous avons entendu Vazquez témoigner son estime pour Suarez à l'occasion d'un ouvrage qu'il venait de publier. On raconte aussi que Suarez, professeur à Coïmbre, avait presque toujours sur sa table de travail un volume de Vazquez et qu'il lui arriva plusieurs fois de dire, en mettant la main sur le livre : « Voilà un auteur (1) ! »

10. — Il faudrait plutôt dire, en rapprochant les neuf grands ouvrages de l'un des vingt grands ouvrages de l'autre : « Voilà deux auteurs ! »

Deux auteurs, de caractère différent sans doute, l'un plus ample et plus serein, l'autre plus vif et plus serré, mais tous les deux d'une étonnante richesse de doctrine et d'une lumineuse clarté.

Deux théologiens de méthode également sûre et également féconde, fidèles disciples de la tradition catholique, la faisant parler par tous ces textes qui remplissent chacune de leurs dissertations, mais sachant appliquer à l'intelligence de la parole révélée une puissante raison et une profonde philosophie.

Deux commentateurs de saint Thomas qui ont, chacun de son côté, donné, de la *Somme Théologique* presque entière, une explication large mais exacte, libre mais solide, éminemment propre à inspirer l'amour du Docteur Angélique, en mettant au grand jour les trésors de vérité et de science que renferme son livre incomparable.

Le parallèle des deux théologiens fut un thème cher aux biographes et aux orateurs d'écoles. Ainsi, parmi les *Arengas de actos* de Salamanque, ou petits discours d'apparat, prononcés en latin aux soutenances, nous avons trouvé les réponses à des questions telles que celle-ci : A qui, de Vazquez et de Suarez, tous les deux au premier rang des docteurs de l'école des Jésuites, faut-il attribuer

(1) Nieremberg, *Varones Ilustres*, Gabriel Vazquez.

la première place ? L'orateur répond en ne donnant la première place ni à l'un ni à l'autre, mais en les rapprochant ou les opposant à grands coups d'antithèses. Recueillons quelques-uns de ces traits :

« Tels leurs caractères, telles leurs œuvres. Chez Suarez, plus de douceur, de gravité, de mesure, de sérénité; chez Vazquez, plus de ténacité, d'élan, de vivacité, de vigueur. Chez l'un et chez l'autre, génie de premier ordre, mais plus prompt chez Vazquez, plus sûr chez Suarez. Dans le raisonnement, Suarez est plus habile, Vazquez est plus pressant. La puissance de l'un est dans son impétuosité, celle de l'autre dans son calme inaltérable. Vazquez veut entraîner de force le lecteur dans son sentiment, Suarez cherche à le gagner par la persuasion. Vazquez attaque les opinions des autres pour prouver la sienne, Suarez, en prouvant la sienne, renverse celles des autres... »

Et ce cliquetis de phrases se continue ainsi, jusqu'au moment où l'orateur s'arrête, en donnant pour excuse cette réminiscence classique :

« Qu'en un pareil sujet, il aurait beau parler, son discours en resterait toujours à l'exorde (1). »

Avec moins d'efforts et de recherche l'auteur portugais d'une biographie en disait autant que l'amplificateur de Salamanque et peut-être autant qu'il convient d'en dire, dans ces quelques lignes :

« Ce fut un surcroît de gloire pour chacun d'eux d'être le rival de l'autre. On s'accorde généralement à trouver chez Vazquez plus de pénétration, chez Suarez plus de profondeur. L'un fut plus subtil, l'autre plus solide. Tout les deux furent éminents, mais, de l'aveu de tous, plus grande est l'œuvre qu'a laissée Suarez (2). »

(1) Salamanque. Arch. de l'université. — Arengas de Actos, IV. — Une douzaine au moins de ces *Arengas* sont en l'honneur de Suarez, par exemple : « *Utrum Pater Suarez sit a Pontificibus dictus tam litteris quam sanctitate Doctor Eximius?* » — « *Quam merito Eximius Jesuadum Scholæ Princeps nuncupandus.* » Etc...

(2) Francisco de Sancta Maria, Geral da Sagrada Congregação de S. João Evangelista, *Anno Historico diario portuguez*. Noticia abreviada de pessoas grandes de Portugal, l. III. 25 sept.

CHAPITRE VI

A Salamanque

(Octobre 1593-Avril 1597)

1. Suarez retiré à Salamanque. — 2. Suppléant de Miguel Marcos pendant un an. — 3. Opposition de Miguel Marcos à Suarez. — 4. Mesures favorables à Marcos. — 5. Patience de Suarez. — 6. Tome III in 3^{am} Partem ou 1^{er} de Sacramentis. — 7. Les *Disputationes Metaphysicæ*. — 8. Mérite et succès de la *Métaphysique*. — 9. Philippe II demande Suarez pour la chaire de Prime à Coïmbre. — 10. Le refus du théologien est agréé. — 11. Nouvelle demande et acceptation forcée. — 12. Rôle de la Compagnie dans ce choix.

1. — Nous avons déjà raconté comment Suarez fut amené à quitter Alcalá et à se retirer à Salamanque. Sur ce point on trouve chez les biographes, notamment chez Descamps et Massei, plusieurs erreurs, qui, sans avoir une bien grande importance, peuvent cependant créer de la confusion et rendre certains faits inexplicables.

Ainsi, Suarez n'est point parti d'Alcalá en 1595, comme l'affirme Descamps, mais en octobre 1593. Il n'y était pas resté sept ans, comme le dit Massei, mais huit ans.

La cause de son départ ne fut point le désir qu'auraient eu les supérieurs de rendre son ancienne chaire à Vazquez, revenu de Rome. Nous avons vu que les intentions d'Aquaviva, aussi bien que les propres goûts de Vazquez, le retinrent alors, pendant deux ans, écarté de l'enseignement et qu'ensuite la nécessité

seule l'y fit rappeler. Nous savons aussi que si Suarez quitta Alcala, c'est qu'il le demanda, trop fatigué pour continuer ses cours et las des contradictions qu'il avait rencontrées.

Enfin, il n'est pas vrai que ses supérieurs l'aient envoyé à Salamanque, moins encore que Vazquez, en revenant de Rome, ait porté un ordre du général qui lui assignait cette résidence. C'est lui-même qui, usant de la liberté que lui avait laissée Aquaviva, avec une si délicate confiance, choisit, pour s'y retirer, sa province religieuse, et, dans sa province, ce collège. Ce choix, d'ailleurs, était tout naturel de sa part. C'était là qu'il avait entendu l'appel de Dieu, et qu'il avait passé ses premières années au sortir du monde, ces années qui laissent au jeune religieux, quand elles ont été ferventes, le même souvenir attrayant que laisse à l'homme son adolescence, quand elle a été heureuse. De plus, le théologien était sûr de trouver, dans cette florissante université, toutes les ressources en livres et en libraires dont il aurait besoin pour ses travaux.

Il y avait vingt-deux ans qu'il en était parti, et treize qu'il était sorti de sa province de Castille. Cette province avait continué à se développer rapidement (1). En 1571, elle ne comptait que 306 religieux ; en 1593, elle en comptait 520, dont 238 prêtres, 106 destinés à l'être, 176 Frères coadjuteurs. Dans les trois dernières années, 50 novices et 33 coadjuteurs étaient entrés ; mais les pertes avaient été de 75 morts et de 6 rendus au monde. Outre trois écoles de lecture et d'écriture pour les jeunes enfants, le latin s'enseignait dans onze collèges, comprenant en tout 34 classes. Le haut enseignement, limité aux principaux de ces collèges, était représenté par quatre professeurs de philosophie, neuf de théologie, un d'Écriture Sainte, huit de cas de conscience.

L'état des finances était moins prospère que celui du personnel. L'ensemble du revenu net et des aumônes de tous ces collèges et maisons s'élevait à 28 ou 29.000 ducats. Ces ressources, à raison de 65 ducats nécessaires pour l'entretien annuel de

(1) Arch. centr. S. J. Castellan. *Catal. trienn. 1584-1600. Estado de las casas y colegios de la Provincia de Castilla la Vieja*, 1593.

chacun, ne pouvaient faire vivre que 440 personnes environ (1). Restait donc à pourvoir comme on pouvait, à la subsistance de près de cent religieux. C'est d'ailleurs là un refrain ordinaire de tous les comptes de procureur : bien rares alors sont ceux qui n'ont pas à signaler un écart considérable entre les ressources et les dépenses indispensables. Force était de souffrir un peu ou de s'endetter, sinon de faire l'un et l'autre. Un total de 95.000 ducats est porté pour l'ensemble des dettes de toutes les maisons. En relevant ces détails qui ne touchent que de loin à Suarez et à ses travaux, nous avons voulu indiquer, en passant, que la plus convaincante comme la plus positive réponse à faire, quand on parle tant de l'opulence des Jésuites, serait de publier tous les comptes de procureur qu'on pourrait retrouver. Ce tableau confondrait vite les imaginations fantaisistes ou malveillantes, mais probablement sans les guérir.

Le collège de Salamanque renfermait cinquante religieux, dont dix-huit prêtres, dix-sept scolastiques théologiens et quinze coadjuteurs. Il s'y faisait deux cours de théologie et un cours d'Écriture Sainte. L'un des cours de théologie était ouvert aux étudiants du dehors, qui s'y rendaient au nombre de plus de cent cinquante. Le collège, qui, étant fondé, n'avait pas la permission de recevoir des aumônes, devait vivre avec ses deux mille cinq cents ducats de revenu, cinq ou six cents de moins qu'il n'aurait fallu (2).

« La maison elle-même, dit le document officiel que nous suivons, est misérable, mais on construit un demi-corps de bâtiment qui sera fini

(1) Ce chiffre de 65 ducats serait un peu exagéré d'après cet autre passage de nos documents : « Dans la province, la dépense annuelle est à peu près, pour une centaine de sujets, de 60 ducats, pour une centaine encore de 55, pour deux cents de 50, pour les cent vingt autres de 45, dans l'ensemble, en moyenne, de 52 ducats. » Valeur probable de ces ducats : 11 réaux ou près de 4 francs : en moyenne donc 200 francs de dépense par tête.

(2) Aquaviva écrivait au recteur de Salamanque, 28 août 1595 : « Votre lettre du 11 juillet répondait aux observations particulières que je vous avais adressées. Vous me dites que, vu la pauvreté des collèges, on y permet à chacun de se procurer comme il peut ce qu'il faut pour meubler commodément sa chambre. Je ne saurais admettre cette raison. Si un collège est pauvre, tout ce qu'on peut en inférer, c'est qu'il faut y vivre pauvrement, y supporter pour l'amour de Notre-Seigneur la gêne et les privations, en attendant qu'il plaise à la Bonté Divine de lui donner ce qui lui manque... Corrigez cet abus et veillez à l'esprit de pauvreté, qui nous sera plus utile que des chambres commodes. » Arch. centr. S. J. *Castellan. Epist. Gener.* 1588-1603.

dans un an. Pour l'église, c'est lamentable. Depuis plus de quarante-cinq ans, Notre-Seigneur habite dans une espèce de vestibule. La maison de campagne, située à un quart de lieu de la ville, est convenable. »

Deux ans après, les *Lettres Annuelles* de 1595 disaient :

« Il était absolument indispensable de construire : car la maison était si peu habitable et, par suite, les décès étaient si fréquents, qu'on appelait ce collège le « cimetière de nos étudiants ». Le demi-corps de bâtiment, construit sur un emplacement élevé et sain, et lui-même de bel aspect, nous donne quarante-trois chambres. On voulait construire aussi l'église ; mais, faute de ressources, il a fallu se borner à en bâtir une provisoire, plus vaste que l'ancienne et plus commode pour nos ministères. Elle a été ouverte en la fête de sainte Lucie, vierge et martyre (13 décembre 1595) et saint Luc l'évangéliste lui a été donné pour patron titulaire (1). »

2. — Suarez qui cherchait le repos eut donc à vivre pendant deux ans au milieu des ouvriers, des matériaux et du bruit. Mais il rencontra d'autres contrariétés plus sensibles. Il était venu avec l'espoir et la promesse que désormais, déchargé de l'enseignement, il pourrait se livrer tout entier à la composition de ses ouvrages. Après vingt-deux ans de professorat, il lui était bien permis d'aspirer à ces loisirs. C'était, d'ailleurs, le terme ordinaire de la carrière, comme de l'ambition, de ces grands théologiens. Le succès dans leurs études faisait naître d'abord en eux le désir d'enseigner ; le succès dans l'enseignement, le désir d'écrire ; enfin, le succès de leurs premières publications, le désir de pouvoir employer à l'achèvement de leurs ouvrages tout ce qui leur restait de vie : retraite laborieuse et féconde d'où les leçons qui avaient instruit leurs contemporains, s'en allaient instruire les générations futures. Ils y trouvaient eux-mêmes une récompense méritée. En mettant ainsi en œuvre une science et une érudition longuement et péniblement amassées, ils recueillaient le fruit de tous leurs travaux : c'étaient les joies de la moisson après les fatigues de la culture.

L'attente de Suarez fut déçue. Le principal cours de théologie, celui qui était ouvert aux étudiants du dehors, avait alors pour

(1) Arch. centr. S. J. Castell. Hist. 1576-1610. — Litt. Ann. 1595. — Pour ces constructions le collège contracta vingt-deux mille ducats de dette.

professeur le Père Miguel Marcos, que la congrégation provinciale venait de choisir pour l'un de ses délégués à la prochaine congrégation générale. Celle-ci devait s'ouvrir le 3 novembre 1593. Marcos était donc parti pour Rome, lorsque Suarez arriva à Salamanque, en octobre, au moment où la nouvelle année scolaire allait commencer. On le pria de remplacer le titulaire pendant son absence. Il s'y prêta avec son dévouement ordinaire et à la grande joie des étudiants, heureux et fiers de suivre un tel maître. Car son enseignement de Rome et d'Alcala, mais surtout ses premiers ouvrages, lui avaient déjà acquis dans les universités un grand renom de science.

Un document intéressant nous apprend quelle était la doctrine dont le jeune auditoire se montrait si satisfait, mais il fait voir en même temps qu'au dehors elle ne rencontra pas auprès de tous le même accueil. C'est le programme d'un acte qui fut soutenu, le dimanche 8 mai 1594, par l'étudiant jésuite Falconi, sous la présidence de Suarez, son professeur. Cinq conclusions ou thèses y résument toute la théologie de la vertu et du sacrement de pénitence, matière de cours choisie pour cette année de suppléance. Sur notre exemplaire de ce programme, plusieurs passages ont été soulignés à la main et une lettre qui l'accompagne les signale comme exprimant des opinions nouvelles et dangereuses. En voici le résumé :

Dieu ne prédétermine pas ou même ne prédéfinit pas l'acte de contrition du pécheur qui revient à lui. — Les mérites acquis avant le péché revivent après son pardon, mais les péchés pardonnés ne sauraient, de toute impossibilité dans l'ordre actuel, revivre jamais. — Il est douteux que l'ange ne puisse pas se repentir. — Il est parfois permis, parfois même obligatoire de révéler en confession le complice de sa faute. — Il n'est pas sans probabilité que l'absolution donnée, en cas de nécessité, à un absent, soit valide (1).

Ces assertions pouvaient déplaire à un théologien de telle ou

(1) *Quæstio theologica. Utrum opera mortificata per peccatum per pænitentiam reviviscant?* — *Prima conclusio, etc.* — *Ad quæstionem respondet quarta conclusio.* — *Defenduntur in Collegio Salmanticensi Societatis Jesu die octava Maii per totam. Anno 1594.* — *Halas de sustentar el P. Falconi, natural de Toledo d. l. c. de Jesus y preside en ellas el P. Francisco Suarez d. l. m. c.* — Lettre du docteur Palacios de Teran, du conseil de l'inquisition, à un destinataire inconnu, Salamanque, 7 mai 1594. Autographe. (Archives privées.)

telle école, mais elles ne méritaient point d'être incriminées, pas même la dernière, que les décisions de l'Église n'avaient pas encore dépouillée de toute probabilité, au moins extrinsèque. Plusieurs de ces questions reparaitront au cours de cette histoire.

La congrégation générale clôturée le 18 janvier 1594, le Père Miguel Marcos revint de Rome. Alors commencèrent pour les supérieurs de graves difficultés, pour Suarez des ennuis semblables à ceux d'Alcala et pour le collège de Salamanque des troubles intérieurs, qui ne restèrent pas ignorés au dehors. Miguel Marcos, plus âgé que Suarez de six ans, entré comme lui dans la Compagnie à seize ans, était un religieux de grand mérite. Il avait enseigné longtemps à Salamanque avec le plus grand éclat, attirant à sa chaire tant d'auditeurs, que le vide se faisait autour des autres. Il avait formé nombre de professeurs distingués, et, comme il n'avait rien publié, on l'excusait en disant que tous ces livres vivants le dispensaient assez de laisser des livres morts (1). Mais, avec toute sa science et tous ses bons services, Marcos avait un défaut inconscient, qui l'empêcha parfois de voir clair et de marcher droit. Par zèle des bonnes doctrines, il se persuadait trop facilement que la théologie qu'il avait reçue de ses maîtres et puis lui-même enseignée, n'avait aucun progrès à faire, et que tout ce qui y changeait quelque chose, par le fait même, la gâtait. Aussi, avait-il en horreur nouveautés et novateurs : malheureusement, son œil inquiet en apercevait là où le regard des autres n'en découvrait pas l'ombre et où, de fait, il n'y en avait point.

3. — Suarez surtout était pour lui le grand coupable : il avait ouvert la porte, et, à sa suite, beaucoup s'y précipitaient.

« L'exemple et l'appui du Père François Suarez, écrivait-il, ont introduit une telle liberté d'opinions parmi nos chers étudiants qu'il me paraît impossible de les reprendre en main et de les ramener. »

Il faisait profession aussi d'aimer ardemment saint Thomas,

(1) Arch. centr. S. J. *Tolet.* — *Castell. Necrol.* P. Miguel Marcos.

et il avait raison. Mais il avait le tort de croire trop aisément qu'on s'écartait de lui dès qu'on s'écartait des thomistes : si bien que lorsque surgirent les controverses sur la grâce, on put un instant, sur quelques apparences, se demander s'il se prononcerait pour la doctrine de son ordre ou pour celle de ses adversaires. Il s'en défendit ; mais enfin il eut besoin de s'en défendre (1). Tels étant ses principes et son passé, on devine de quel œil il devait voir, dans sa province, un enseignement, simplement moins étroit, mais, à son sens, nouveau et dangereux, se produire et s'emparer peu à peu des esprits.

A son retour de Rome, il obtint d'aller donner des missions dans les montagnes de la Galice. C'était une sorte de bouderie : il était mécontent. Des idées qu'il avait émises dans la congrégation n'avaient pas été goûtées ; il lui semblait qu'on faisait peu de cas de lui dans l'administration de la province ; un projet de le nommer supérieur avait été abandonné, sur une légère objection, avec une facilité qui l'avait surpris. Il croyait qu'on voulait le tenir éloigné de Salamanque, où, sans l'avouer, il désirait beaucoup revenir, mais à la condition d'y trouver des collègues de son goût, surtout de ne pas y trouver Suarez. Celui-ci facilita ce retour, en déclarant que, prié simplement de remplacer Marcos pendant son voyage à Rome, il lui rendait sa chaire. Marcos fit des difficultés pour la reprendre et insista pour qu'on le laissât en paix achever sa vie dans ses chères missions de Galice. Il écrivait au général :

« Un motif surtout m'aurait porté à reprendre volontiers ce poste, c'est le désir de modérer cette inclination vers de nouvelles doctrines que je constate chez les nôtres. Mais ils sont déjà si bien embarqués sur ce courant, que je n'espère plus ni les arrêter, ni pouvoir les satisfaire avec la théologie qu'on m'a apprise. Si on me demande à Salamanque, c'est moins, j'en suis sûr, pour avoir un professeur dont on suivra la doctrine, que pour s'en faire un bouclier à opposer aux attaques des *Frayles*, très ennemis de ces nouveautés, que l'on continuera à soutenir en s'abritant derrière moi. Le Père François Suarez a été et est encore, dans cette province, un des principaux inventeurs et fauteurs des opinions nouvelles. Il est à Salamanque : si j'y vais, il y aura évidemment opposition d'idées entre nous et, par suite, division et factions entre les étudiants (2). »

(1) Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1594, fol. 347. — Marcos à Aquaviva, 17 juillet 1594. — *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603. — Aquaviva à Marcos, 7 oct. 1598.

(2) Même lettre qu'à la note page suivante.

Marcos, redisons-le, avait raison de ne pas aimer les nouveautés théologiques ; mais il avait tort de voir une innovation dangereuse dans une manière nouvelle et meilleure d'enseigner, ou dans l'abandon de quelques opinions trop facilement érigées en dogmes. Au reste, il ne se plaignait pas seulement de Suarez, mais aussi de ceux qui paraissaient l'approuver, du provincial Gonzalo Davila, du recteur Basilio Vique, de plusieurs autres encore. Cette attitude inquiétait vivement le provincial. Il écrivait au général que, le voyant de plus en plus abattu, découragé, sous le coup d'une forte tentation, il n'était pas sans quelque appréhension pour ce religieux, vertueux au fond, si longtemps fidèle, si considéré dans la province pour ses talents et ses services passés, et que, dès lors, il se décidait à satisfaire ses désirs secrets, en le rappelant à Salamanque (1).

Revenu dans ce collège, Marcos écrit de nouveau au général que la situation sera trop difficile, qu'il devra, en qualité de préfet des études, faire observer le récent décret de la congrégation générale sur le choix des opinions, mais que, avec les hommes de Salamanque, il lui sera impossible de remplir ce devoir. Il ajoute que, amené déjà plusieurs fois, en défendant ses frères compromis par leurs doctrines, jusqu'aux portes de l'inquisition, il ne s'en est tiré que par bonheur et qu'il ne tient nullement à s'exposer encore à ce danger. Enfin, il suggère de retirer Suarez de Salamanque. Les supérieurs n'acceptèrent pas ces raisons : Marcos reprit sa chaire à l'automne de 1594 et Suarez resta dans le collège.

« Leurs opinions n'étant pas les mêmes, écrivait Aquaviva au recteur, il est à craindre qu'il n'y ait entre eux peu d'entente et que, par suite, les élèves ne se partagent, au grand détriment de la paix. Mettez donc ces deux Pères sur leur garde : que chacun donne à l'autre, en son absence comme en sa présence, des témoignages de son estime, qu'il paraisse faire cas de ses opinions, qu'il ne permette pas aux élèves de les attaquer, et, si quelqu'un d'entre eux se déclare pour tel ou tel professeur, qu'il soit sévèrement puni (2). »

(1) Arch. centr. S. J. *Hisp. Epist.* 1594, fol. 302 : Gonzalo Davila à Aquaviva, 6 juillet 1594 ; — fol. 304 : Marcos à Aquaviva, Valladolid, 8 juillet 1594.

(2) *Ibid.* — fol. 347 : Marcos à Aquaviva, Salamanque, 17 juillet 1594. — *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603 : Aquaviva à Basilio Vique, recteur de Salamanque, 29 août 1594.

Ces recommandations ne furent-elles pas assez observées, ou plutôt Marcos ne sut-il pas prendre son parti de la présence de Suarez, qui cependant n'enseignait pas ? Toujours est-il qu'au bout de quelques mois Marcos n'y tint plus. Tant bien que mal, il obtint du provincial, au commencement de mai, la permission de cesser ses cours et de s'en aller. De longues lettres de lui, adressées au général, en donnent les raisons. La liberté d'opinions allait toujours son train, grâce surtout à l'influence et aux ingérences de Suarez ; lui-même, il n'était pas soutenu par les supérieurs, quand il voulait y mettre ordre. La vie commune et la pauvreté religieuse étaient fort entamées, et, là aussi, Suarez donnait de fâcheux exemples : pour lui, chambre d'été et chambre d'hiver, comme pour le recteur lui-même d'ailleurs ; mets plus délicats et souvent envoyés du dehors ; Frère servant et domestique à son service ; nombreux scolastiques employés à l'aider dans ses travaux, les uns de gré pour capter sa faveur, les autres à contre-cœur, tous au détriment de leurs études ; bibliothèque mise au pillage pour son usage personnel, en sorte que les autres n'y trouvaient plus rien de bon ; maniements d'argent pour ses publications, dépenses onéreuses, dettes contractées ici et là, au lieu des prétendus profits de ses ouvrages, que ses amis allèguent pour le garder dans le collège : tels étaient les griefs (1).

Griefs faux ou exagérés : faux, ceux qui portaient sur les doctrines ; exagérés, ceux qui s'en prenaient au genre de vie. Redisons-le, pour n'avoir plus à y revenir : que Suarez, à certaines époques du moins, se soit, sur quelques points, écarté de la vie commune et des règles qui la déterminent, ce n'est pas douteux. Tout ne peut pas avoir été inventé à plaisir, dans les plaintes envoyées de Salamanque, comme auparavant d'Alcala. Faut-il pour cela regarder comme un lieu commun de panégyrique tout ce que ses biographes disent de sa vie exemplaire et mortifiée ? Nous ne saurions l'admettre. On pourrait d'abord rappeler que l'égalité de la vie commune n'avait pas encore été, à cette époque, aussi strictement établie qu'elle le fut heureusement dans la suite.

(1) Arch. centr. S. J. *Castell. Hist.* 1576-1640. Marcos à Aquaviva, *sol.* Salamanque, 20 mai 1595. — *Hisp. Epist.* 1595, du même au même, Valladolid, 13 juin 1595.

Sans insister là dessus, redisons que la santé de Suarez exigeait les plus grands ménagements. Enfin et surtout, il faut se souvenir qu'il se distinguait encore plus de la vie des autres par son travail excessif et par les fruits de ce travail, que par les petits soulagements matériels dont il usait. Il avait entrepris une œuvre théologique immense, le succès lui en montrait toute l'utilité ; il en poursuivait l'achèvement par un labeur opiniâtre et continuel. Aussi, jugeait-il qu'il valait mieux en faciliter la réalisation par quelques adoucissements de la vie régulière, plutôt que de la compromettre par une inflexible fidélité. Ses supérieurs pensèrent de même. Ainsi aurait fait sans doute Marcos lui-même, si, au lieu de se borner toujours à un enseignement oral, qu'une longue pratique rendait de moins en moins laborieux, il avait ajouté à cette fatigue celle de la composition et de la publication d'une série d'ouvrages, même fort inférieurs en nombre et en valeur à ceux de Suarez. C'est le cas de rappeler que l'inégalité dans des situations inégales redevient de l'égalité. Il était moins facile de faire ces réflexions, alors qu'on ne pouvait guère apprécier, comme aujourd'hui, tout ce que l'Église et la Compagnie devaient gagner à ces tempéraments, tout ce qu'elles auraient pu perdre à plus de rigueur. Cependant, il semble que le zèle de l'observance ne fut pas toujours assez accompagné, autour de Suarez, de largeur d'esprit ni peut-être de bienveillance.

4. — Miguel Marcos, retiré à Burgos d'abord, puis à Villagarcía, fut remplacé jusqu'à la fin de l'année scolaire, et l'année suivante (1595-96), par le Père Juan de Salas, puis, en octobre 1596, par le Père Cristobal de Los Cobos (1). Aquaviva n'avait pas été satisfait du départ de Marcos. Il le laissa cependant dans sa retraite, en attendant qu'une décision fût prise à son sujet. Mais il désigna pour visiteur de la province de Castille le Père Garcia de Alarcon, l'un de ceux que Marcos avait signalés comme pouvant le mieux remplir cette mission. Dans son instruction, il lui recommandait, par dessus tout, de rétablir la paix et l'entente entre les professeurs de théologie de Salamanque.

(1) Pedro de Guzman S. J., *Historia de la Provincia de Castilla*.

« Le Père Miguel Marcos, disait-il, se plaint que les Pères Suarez, Salas et Cobos sont peu affectionnés à la doctrine de saint Thomas et que, par suite, il est impossible de la faire aimer des étudiants, tout ce qui est dit ou fait dans ce but étant vite détruit par l'influence de ces Pères (1). »

Le visiteur dut bientôt répondre, dans quelque rapport, si cette plainte lui paraissait, ou non, fondée ; mais ce document a échappé à nos recherches.

Garcia de Alarcon se montra bienveillant envers Miguel Marcos. Pour le consoler, peut-être pour le calmer, il songea à lui trouver une occupation honorable.

« Oui, lui répondait Aquaviva, donnez au Père Marcos les fonctions de recteur au collège de Ségovie et voyez comment il s'en acquitte. S'il y a lieu, je lui enverrai sa nomination officielle (2). »

Mais, peu de temps après, le visiteur, trouvant que la principale chaire de Salamanque n'était pas assez dignement pourvue, ou peut-être prévoyant le prochain départ de Suarez pour le Portugal, rappela Marcos à Salamanque. Il reparut dans sa chaire vers la fin de janvier 1597, à la grande joie de l'université où il était fort apprécié, et à sa joie plus grande encore. L'université aimait les doctrines de Marcos et elle comptait que son influence écarterait certains chocs d'opinions, qui se produisaient parfois entre ses docteurs et les professeurs de la Compagnie (3). Quant à Marcos, son premier désir se trouvait réalisé par son rappel ; le second était aussi sur le point de l'être, car le départ de Suarez se décidait, et, de fait, il s'effectua trois mois après.

En même temps, Juan de Montemayor, nommé visiteur à la place de Garcia de Alarcon qui venait de mourir, et le provincial Cristobal de Ribera, dans le but de mieux assurer l'entente, remaniaient le corps professoral du collège. Les Pères Cristobal de Los Cobos et Juan de Cartagena, partisans des doctrines de Suarez, en furent brusquement retirés en pleine année scolaire. A leur place, après le Père Pedro de Guzman, qui mourut bientôt,

(1) Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603. — Aquaviva à Marcos, 28 août 1595 ; — à Garcia de Alarcon, 28 août 1595.

(2) *Ibid.* — Aquaviva à Alarcon, 26 août 1596.

(3) Pedro de Guzman S. J., *Hist. de la Provincia de Castilla.*

le Père Gonzalo Hormaza, recteur du collège de Santiago, fut donné pour collègue à Marcos qui le demandait (1).

Ces changements déplurent à Aquaviva, et, plus encore, la façon d'agir trop humaine qui y avait paru. Ses lettres, à ce moment, sont remplies de reproches et un peu pour tout le monde : reproches pour Marcos, qui s'est montré trop exigeant dans le choix de ses collègues ; reproches pour le visiteur, qui a retiré de leurs chaires, au milieu de l'année, deux professeurs dignes de plus d'égards ; reproches pour le provincial, qui a dépassé ses pouvoirs en transférant à Salamanque le recteur de Santiago. A ce dernier blâme s'ajoutait une pénitence publique et l'ordre de renvoyer le Père Hormaza à son rectorat. On insista tellement pour le garder à Salamanque, que, de guerre lasse, le général laissa faire, mais en accompagnant cette concession de nouvelles réprimandes : réprimande pour Hormaza, qui a montré de la répugnance à regagner son collège ; enfin, pour le visiteur qui a voulu plaider la cause du provincial, avant de lui transmettre la pénitence imposée, réprimande aussi, avec ordre de la lui faire faire sans retard et d'en faire une lui-même. En même temps, Aquaviva rappelait en termes sévères ce que devait être l'obéissance de la Compagnie et commandait de rétablir, à tout prix, l'entente dans ce collège de Salamanque.

« Dût-on pour cela, disait-il, en faire partir tous les professeurs et les remplacer par des novices (2). »

5. — Quant aux deux professeurs retirés de Salamanque, leur conduite avait été exemplaire ; en réponse à leurs lettres pleines de soumission et d'esprit religieux, ils reçurent du général des éloges et des encouragements paternels (3). Nous avons de Suarez, alors parti de Salamanque, une lettre écrite à l'occasion de ces faits, et dans le but de recommander au général le

(1) *Ibid.*

(2) Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603. — Aquaviva à Marcos, 2 mars 1599, — à Alarcon, 1 juillet 1597, — à Cristobal de Ribera, 21 déc. 1598, — à Montemayor, successeur du visiteur Alarcon, décédé, 2 mars 1599, — à Gonzalo de Hormaza, 20 juin 1599, — à Montemayor, 20 juillet 1599.

(3) Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603. — Aquaviva à Cristobal de los Cobos, 17 janv. 1598, — à Juan de Cartagena, 30 juin 1598.

jeune Père Juan de Cartagena, l'un de ces deux professeurs. Quelques passages complèteront utilement le rapide récit que nous venons de faire :

« Le changement de ces professeurs, disait Suarez, fit grand éclat et mit les langues en mouvement dans l'université ; il causa même quelque scandale. La voix publique répétait qu'il y avait parmi nous deux partis, dont l'un, à la tête duquel, pour mes péchés, on me plaçait, tombait à terre, tandis que l'autre dressait la tête. Ce qui a fait le plus de peine au Père Cartagena, c'est qu'on a voulu justifier cette mesure, en prétendant que sa doctrine n'était pas conforme à celle de saint Thomas, reproche gratuit et qui jamais dans le passé ne lui avait été fait... Mais le Père Cartagena goûte beaucoup mes ouvrages et ma manière de traiter les questions de philosophie et de théologie. Or, la tactique de certains hommes de cette province est de discréditer tous ceux qui montrent à mon sujet pareille sympathie, en disant qu'ils n'aiment pas saint Thomas et qu'ils lui sont même opposés. Parfois même on les appelle *Suaristes*, comme si j'étais un créateur de nouvelle école, comme si je voulais lutter et former un parti contre qui que ce soit ! Mais ce qui ne concerne que moi, je l'ai depuis longtemps abandonné à la providence de Notre-Seigneur : il voit mes sentiments et mes intentions. Les hommes les connaîtront aussi à mes actes, qui rendront témoignage de la vérité. Voilà pourquoi je n'ai ni écrit, ni dit un mot pour me défendre. Cette lettre même n'a d'autre but que de plaider la cause du Père Cartagena. Si toutes bonnes dispositions à mon égard rendent indigne d'être mis dans l'enseignement, il est certain que telles sont les siennes. Mais, s'il en est autrement, je déclare qu'il est capable d'y réussir et qu'on peut beaucoup attendre de lui. Je me féliciterais, puisqu'il a souffert à mon occasion, d'avoir contribué à lui mériter la bienveillance de votre Paternité (1). »

Ce passage est instructif : il nous montre que déjà du vivant de Suarez, comme on ne l'a vu que trop souvent dans la suite, ses adversaires faisaient de lui un chef d'école, et d'école, en dépit de tout, opposée à saint Thomas. Aquaviva n'entrait pas dans leurs vues : il répondit à Suarez qu'il allait faire donner au Père Cartagena une chaire dans le collège de Valence, et il ajoutait :

« Non, son attachement à vos doctrines ne saurait lui faire tort : elles sont accueillies partout avec trop d'éloges. Si, cependant, tel ou tel des Nôtres se plaint de quelque opinion peu conforme à saint Thomas, vous

(1) Arch. centr. S. J. — Suarez à Aquaviva, Coïmbre, 16 nov. 1597. Autographe.

ôtez à ces plaintes toute importance, du moment que vous vous montrez, avec tant d'humilité et de docilité, prêt à corriger et à changer tout ce qui vous sera signalé (1). »

Ces démêlés de Salamanque agitèrent beaucoup les esprits, non seulement dans ce collège, mais dans toute la province de Castille. Dans les récits du temps, il est souvent fait allusion à la rivalité de François Suarez et de Miguel Marcos. Au fond, il ne faut y voir qu'un épisode de la lutte, déjà plusieurs fois signalée, entre des esprits également sincères, mais les uns attachés, jusqu'aux défauts mêmes, à leur enseignement traditionnel, les autres, sagement appliqués à faire jaillir de la tradition un progrès nécessaire.

Suarez n'y avait vu qu'une occasion de pratiquer la patience. Il disait, en répondant à une lettre du Père général :

« Que Votre Paternité ne s'afflige pas pour moi-même des affaires de Salamanque. Ces choses-là, une fois passées, ne laissent, si Dieu a fait la grâce de les bien prendre, que de la consolation, quelque pénibles qu'elles puissent être. De fait, elles l'ont été, moins pour ce qui me concerne, que pour la mauvaise édification qui en est résultée au dehors, et pour les ennuis et les disgrâces que d'autres en ont soufferts à mon occasion, sans l'avoir en rien mérité. Mais, heureusement, ceux qui étaient ainsi atteints ont fait peu de bruit. De la sorte, l'éclat n'a pas été grand et tout s'est terminé en paix. J'espère que cette paix se maintiendra maintenant dans ce collège et plus complète que jamais (2). »

6. — A ces petites rivalités, Suarez avait pris une part moins active que passive. La peine qu'il en ressentait, loin de le distraire ou de l'abattre, l'avait porté à se retirer de plus en plus de ce qui se passait autour de lui, pour réserver toutes ses pensées et tout son temps à la composition de ses ouvrages. En 1595, il donna de son premier livre sur l'incarnation du Verbe cette nouvelle édition, notablement augmentée, qui a été mentionnée au chapitre précédent. La même année, il fit paraître, à Salamanque même, le troisième volume de ses œuvres, qui est aussi le troisième sur

(1) Arch. Centr. S. J. *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603. — Aquaviva à Suarez, 2 juin 1598.

(2) Arch. centr. S. J. — Suarez à Aquaviva, Coïmbre, 22 oct. 1597. Autographe.

la III^e Partie de la *Somme Théologique* (1). C'est le premier des trois qu'il se proposait de publier sur les sacrements, en les traitant successivement dans leur ordre naturel, mais groupés d'après les analogies qu'ils offrent : un volume pour les trois premiers, dont le but est de créer et de développer en chaque homme la vie surnaturelle ; un second volume pour les deux suivants, pénitence et extrême-onction, dont l'effet est de guérir les maladies de l'âme en effaçant les péchés personnels ; un troisième pour les deux derniers, ordre et mariage, institués pour la formation et la sanctification de la société chrétienne. Dans la préface du premier de ces trois volumes, Suarez promettait les autres à courte échéance :

« Car, disait-il, déchargé maintenant des leçons quotidiennes et de tout ce labeur de l'enseignement, je n'aurai plus rien, s'il plaît à Dieu, qui puisse encore me retarder, tandis que j'aurai toujours, pour m'exciter, le désir de me rendre utile au public ; désir si pressant que ni fatigues, ni veilles, ni contrariétés ne pourront l'affaiblir, tant que dureront mes forces et ma vie. »

Ces propos de préface valent en général ce que vaut l'écrivain qui les signe. Signés par Suarez, ils exprimaient le sentiment profond de la vocation spéciale à laquelle, de plus en plus, il se sentait appelé, l'apostolat de la doctrine et de la plume. Mais ses espérances ne se réalisèrent pas. Bien des entraves vinrent encore ralentir sa marche, au point que le second volume promis ne parut que sept ans après et que le troisième ne parut jamais.

7. — Après le troisième ouvrage dont l'apparition vient d'être signalée, Suarez en fit paraître un quatrième qu'il annonçait en ces quelques mots à Aquaviva, le 22 octobre 1597 :

« J'ai laissé à Salamanque une *Métaphysique*, dont l'impression s'achevait, et j'ai recommandé d'en envoyer sans retard à V. P., par le Père

(1) *Commentariorvm ac Disputationvm in Tertiam Partem Divi Thomæ Tomvs Tertivs. Qui est primus de Sacramentis, in quo ea continentur quæ sequens pagina indicabit.* — (De Sacramentis in genere, de Baptismo, Confirmatione, Eucharistia). — Av-tore Patre Francisco Svarez, e Societate Iesv, in Collegio eiusdem Societatis Academicæ Salmanticensis Sacræ Theologiæ Professore... Anno M.D.XCV. — Volume dédoublé dans l'édition Vivés, aux tomes XX et XXI.

Rodriguez, quelques exemplaires. Je pense que c'est chose faite (1). »

Cet ouvrage, dans la pensée de l'auteur, aurait dû précéder tous les autres.

« Nul ne peut être bon théologien, disait-il dans le prologue de ses *Disputationes Metaphysicæ*, s'il ne possède d'abord une solide métaphysique. Aussi avais-je bien vu qu'il serait plus utile, avant d'aborder mes ouvrages théologiques, d'achever et de faire passer en premier lieu celui que j'offre maintenant aux lecteurs. Mais, pour diverses raisons, il me fut impossible de remettre à plus tard la publication de mes commentaires sur la 3^e partie de saint Thomas. De plus en plus, cependant, je constatais combien peu la science divine de l'ordre surnaturel peut se passer de la science humaine de l'ordre naturel. Aussi me suis-je décidé à interrompre pour quelque temps mes publications théologiques, afin de donner, ou plutôt de rendre à la Métaphysique le rang et le rôle qui lui conviennent. »

Pour atteindre le but de son livre, Suarez devait y renfermer une philosophie à peu près complète. Aussi attribue-t-il à la Métaphysique, sans en rien détacher, tout l'immense domaine qu'elle est en droit de revendiquer. La Métaphysique est la science de l'invisible. Elle traite de tout ce qui, par sa nature, est au dessus ou au delà de la portée de nos sens. De ce qui est au dessus, comme Dieu, l'âme, les substances spirituelles, objet suréminent que la théologie reçoit d'elle, mais pour en agrandir et en élever l'étude à la lumière de la révélation ; de ce qui est au delà, comme ces notions abstraites et générales, qui, n'offrant par elles-mêmes rien de sensible, ne peuvent être saisies que par l'esprit, l'être, ses propriétés, ses causes, ses divisions et ses catégories : réalités primordiales qui sont le fond de tout, et dont, par suite, la claire appréhension mène à la connaissance de toute substance et de toute perfection soit de l'ordre naturel, soit de l'ordre surna-

(1) Suarez à Aquaviva, Coïmbre, 22 oct. 1597. Arch. centr. S. J. — Ce quatrième ouvrage de Suarez paraissait sous ce titre : *Metaphysicarum Disputationum, in quibus et universa naturalis theologia ordinatè traditur, et quaestiones omnes ad duodecim Aristotelis libros pertinentes accuratè disputantur... Autore R. P. Francisco Suarez è Societate Jesu... Tomus prior — ... Tomus posterior. — Salmantica, apud Ioannem et Andream Renaut fratres. M. D. XCVII.* — Les deux volumes parurent presque en même temps. « On n'aura pas achevé la lecture du premier, disait Suarez, que le second, je l'espère, sera livré au public, tant l'impression en est déjà avancée. » Prologue. — Edit. Vivès, tome XXV et XXVI. Dans cette édition, qui prétend placer les ouvrages dans leur ordre logique, la *Métaphysique* aurait dû occuper, non les deux derniers volumes, mais les deux premiers, avant la théologie qu'elle prépare.

turel. Science par elle-même aussi étendue que le monde avec tout ce qui est ou peut être, depuis l'atome jusqu'à l'infini, mais qui, de plus, est ici développée par Suarez avec ces instincts d'ampleur et de consciencieuse érudition, qui le portaient à ne laisser aucune question sans la débattre, aucune opinion sans la discuter. Aussi ce livre peut-il en remplacer beaucoup d'autres. Le disciple qui en possèdera la doctrine sera déjà un bon philosophe et se trouvera en état de devenir un bon théologien, sans être rebuté par ces obscurités du monde abstrait, où tant d'autres s'arrêtent ou s'égarant.

L'ouvrage présentait une innovation qui était signalée par l'auteur lui-même et qui vaut la peine de l'être. L'usage traditionnel était alors d'enseigner la métaphysique en commentant les douze livres laissés par Aristote sur cette partie de la philosophie. Au commentaire, on ajoutait, là où il y avait lieu, les *Questions*, ou dissertations destinées à discuter des problèmes philosophiques, que le texte omettait ou ne faisait que suggérer sans les résoudre. Ces *Questions* avaient, sur le commentaire, la préférence des professeurs, qui pouvaient s'y livrer à un enseignement plus libre et plus personnel. Aussi, tendaient-ils à les multiplier et à s'y étendre outre mesure. De là, pour les professeurs de la Compagnie, la règle du *Ratio* qui leur recommandait de ne pas donner aux *Questions* plus de temps ou d'importance qu'il ne convenait, l'enseignement devant rester pour le fond une explication d'Aristote (1). Cette méthode avait ses avantages, solidité de doctrine, intelligence d'un ouvrage magistral, uniformité entre les écoles. Mais elle avait aussi ses inconvénients, lenteur inévitable, obligation d'élucider tous les passages difficiles, parfois avec moins de profit que de peine, assujettissement perpétuel à un programme de cours datant de vingt siècles. Quoi qu'il en soit, Suarez ici n'était pas dans une chaire et ne faisait pas un cours : il composait un livre et exposait une science. Il préféra se dégager du texte et du plan d'Aristote pour ne garder que sa doctrine.

« J'ai toujours pensé, dit-il, que, dès qu'il s'agit d'approfondir et

(1) *Ratio Studiorum*. — Reg. Prof. Philos. R. 12.

d'acquérir une science, il est souverainement important de suivre, dans la recherche et le discernement du vrai, la méthode la plus rationnelle. Or, je n'aurais guère pu le faire, si j'avais voulu, à l'exemple des commentateurs, traiter les questions en passant et à l'occasion du texte d'Aristote. Il m'a paru plus facile et plus utile d'embrasser dans toute son étendue l'objet de cette science, pour exposer dans son ordre naturel la doctrine qui s'y rattache. »

Mais, tout en prenant cette voie plus droite et plus courte, Suarez se garde de détourner de l'étude du philosophe grec.

« Sans doute, ajoute-t-il, il s'en trouvera qui voudront ou contrôler ma doctrine par celle d'Aristote, ou se servir de la mienne pour mieux comprendre la sienne. Je leur offre donc une table qui les aidera beaucoup à voir dans leur ensemble et à retenir toutes les matières que traite Aristote et toutes les questions que les commentateurs ont pris l'habitude d'y ajouter (1). »

Cette table n'est autre chose qu'une précieuse concordance, où Suarez, résumant chaque livre d'Aristote et les questions auxquelles il donne lieu, renvoie aux endroits de ses *Disputationes Metaphysicæ* où chacune d'elles est traitée. Une autre table offre la concordance entre ces mêmes *Disputationes* et la *Somme Théologique*. Ainsi Suarez présentait son ouvrage comme un guide pour aller d'Aristote à saint Thomas, comme une synthèse de toute la sagesse humaine et une initiation à la science divine, comme le tribut, largement acquitté, de tous les hommages et de tous les services, que la philosophie doit rendre à la théologie.

8. — Il est cela en effet, et, à ce titre, il fut de tout temps étudié par les maîtres eux-mêmes. On a fait plus que l'étudier. Ce serait exagérer assurément que de dire avec le biographe Sartolo :

« Pour les philosophes qui ont écrit plus tard, sans excepter les plus érudits et les plus profonds, cet ouvrage a été ce que pour les fleuves est la mer, dont les eaux reviennent sans cesse les alimenter et les enrichir sans jamais s'épuiser (2). »

Mais, l'emphase du style mise à part, il est sûr que bien des auteurs ont largement emprunté leur doctrine à ce livre et,

(1) *Disputationes Metaphysicæ*, ad Lectorem.

(2) Sartolo, l. II, c. 8.

plus d'une fois, sans le laisser entendre. Il est sûr aussi que les élèves, qui ne craignirent pas d'en faire une étude sérieuse avant d'aborder la théologie, n'eurent jamais à regretter ni leur temps ni leur peine. Combien auraient pu ajouter le témoignage, moins illustre mais non moins sincère, de leur propre expérience, à celui du pape Alexandre VII ! Ce pontife, donnant audience, le 1^{er} octobre 1662, au Père Jean de Ribadeneira qui venait lui demander sa bénédiction avant de quitter Rome, se prit à causer familièrement de la Compagnie de Jésus, de ses grands auteurs, de Suarez surtout, dont il se déclarait le disciple reconnaissant. Et il raconta que dans sa jeunesse, ayant commencé à lire sa *Métaphysique*, il y prit tant de goût, qu'il ne fit pendant quatre mois entiers que l'étudier, la résumer et s'en pénétrer, affection qu'il garda toujours dans la suite pour les écrits et les doctrines du grand théologien. Il ne faisait alors que répéter ce que déjà il avait affirmé dans une circonstance plus solennelle. En 1626, n'étant encore que le jeune Fabio Chigi, et sur le point de soutenir un grand acte, dans la cathédrale de Sienne sa patrie, pour obtenir le titre de docteur en théologie, il voulut dédier ses thèses à Mutius Vitelleschi, au général de l'ordre qui avait donné Suarez à l'Église :

« Parce que, dit-il, n'ayant pas de professeur dont il me fût possible de recevoir les leçons, je pris pour maître Suarez, le prince, sans contredit, des théologiens modernes, et je ne suis allé à nulle autre école qu'à celle de ses livres. Grâce à lui, j'ai eu, pour apprendre la philosophie, l'auteur le plus profond, et, pour la théologie, le docteur le plus sûr et le plus éminent (1). »

Au reste, une autre preuve d'un ordre moins élevé, mais qui ne saurait tromper quand il s'agit de livres si sérieux et si étendus, avait déjà attesté la valeur de cette *Métaphysique* : elle n'avait pas tardé à se répandre dans tous les pays où les hautes études étaient alors le plus en honneur. Cependant, elle mit, à dépasser les frontières de la Péninsule, plus de temps que les premiers ouvrages de Suarez, dont nous voyons l'édition espagnole suivie presque aussitôt d'une édition étrangère. En ce temps d'hérésies et de luttes reli-

(1) Descamps, VI^e part. c. 1. — Massei, c. 9 — Hurter, *Nomenclator literarius*, art. Suarez.

gieuses, la théologie occupait l'attention bien plus que la philosophie. Les libraires purent donc hésiter à faire les énormes dépenses que devait exiger la réimpression de ces deux gros volumes, tant que le succès ne leur parut pas assuré. Mais, sept ans après, ils se sont ravisés, et, de 1605 à 1610, six éditions se succèdent, une à Paris, deux en Allemagne, à Mayence et à Cologne, trois en Italie, à Gênes et deux fois à Venise ; bien d'autres suivirent encore, soit du vivant de l'auteur, soit après sa mort.

Il eut lui-même la joie de voir le facile et heureux écoulement de la première édition d'Espagne et d'y trouver des ressources pour subvenir aux besoins de son cher collège de Salamanque. C'était le moment où s'achevaient les agrandissements dont il a été question au début du présent chapitre. L'argent manquait. Suarez obtint de ses supérieurs la permission de fournir une somme considérable, qui paya une partie des bâtiments nouveaux : aussi cette construction garda-t-elle dans la suite le nom de *quartier du Père Suarez* (1). C'est alors aussi, semble-t-il, qu'il donna le capital nécessaire pour assurer une rente annuelle de cent ducats, applicable à la bibliothèque de ce même collège. Trente-cinq ans après, dans la correspondance du général, il est fait de cette fondation intelligente une mention, qu'il n'est pas sans intérêt de signaler. Mutius Vitelleschi écrivait, le 24 février 1633, au neveu du théologien, le Père Gaspar Suarez de Toledo, alors à Salamanque :

« Vous avez bien fait de m'informer, par votre lettre du 7 décembre, que le collège de Salamanque, en vertu d'une fondation du Père François Suarez, de chère mémoire, a contracté l'obligation d'employer une certaine somme en achat de livres pour la bibliothèque et qu'il n'est pas fidèle à s'en acquitter. Dieu aidant, il n'en sera plus ainsi, après la recommandation que je vais faire de remplir ponctuellement cette obligation. Pour vous, je vous sais gré de l'intérêt que vous prenez à l'accroissement de cette bibliothèque ; car il est fort agréable et fort utile à ceux qui étudient, d'avoir tous les livres nouveaux qui paraissent (2). »

Trois autres lettres suivirent se rapportant au même objet :

(1) Descamps, V^e part., c. 8. — Sartolo, liv. II, c. 8.

(2) Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. Gener.* 1630-1637. — Vitelleschi à Gaspar Suarez de Toledo à Salamanque, 24 février 1633.

l'une au provincial, pour lui rappeler « que le collège de Salamanque doit employer à l'achat de livres cent ducats, rente des deux mille laissés dans ce but par le Père Suarez, et que ces livres doivent être pour la bibliothèque ». Une autre au même destinataire explique les derniers mots de la précédente en ce sens que les livres ainsi achetés peuvent être appliqués, soit à la bibliothèque commune, soit aux bibliothèques particulières des professeurs, qu'il convient cependant d'en appliquer la majeure partie à la bibliothèque commune. Enfin, trois ans plus tard, une dernière lettre se plaint que la rente passe encore à d'autres usages, et, vu la négligence notoire du procureur, engage le provincial à faire tous les ans verser cet argent aux mains du recteur, qui réunira les professeurs pour arrêter avec eux la liste des livres à acheter. Cette fois, sans doute, la bibliothèque put enfin jouir de ses rentes et garnir ses rayons (1).

Quand Suarez prélevait sur les fruits de ses travaux ces libéralités en faveur du collège de Salamanque, déjà il ne lui appartenait plus. Mais venu dans cette ville avec l'espoir d'y passer le reste de sa vie, il ne fallut rien moins, pour qu'il la quittât après quatre ans à peine de séjour, que la haute intervention dont nous allons parler.

9. — Au moment où les *Disputationes Metaphysicæ* commençaient à s'imprimer, Suarez avait reçu communication d'une lettre de Philippe II qui le concernait ; elle était ainsi conçue :

« Au Père Garcia de Alarcon, visiteur des collèges de la Compagnie de Jésus : Le Roi, salut. — La chaire de Prime de la faculté de théologie est vacante à l'université de Coïmbre et on n'y trouve pas d'homme qui ait la science et les talents nécessaires pour ce poste. Or, je suis informé que, pour le bien remplir, rien ne manquerait à François Suarez, religieux de la Compagnie. Je vous donne donc commission expresse de lui ordonner d'aller enseigner dans cette chaire pendant quelques années. Il n'aura nulle autre obligation que de faire son cours et il ne recevra aucun salaire, vos Constitutions ne le permettant pas. Mais j'ordonnerai à l'université de lui donner, sur ses rentes, à titre d'aumône, tout ce dont il aura besoin. En faisant ce que je vous demande, vous me causerez un grand

(1) *Ibid.* — Vitelleschi à Franc. de Prado, provincial de Castille, 24 février 1633, — au même, 30 juin 1633, — à Miguel de Oreña, provincial de Castille, 24 mai 1636.

plaisir et vous m'aurez bien servi. — De la Acequa, 13 mai 1596 (1). »

D'après cette lettre et les autres que le roi écrivit encore pour le même objet, comme aussi d'après les pièces officielles qu'il adressa à l'université, il semblerait qu'il avait pris lui-même l'initiative de ce choix. D'un autre côté, on peut se demander si l'université ne voulut pas réclamer pour elle-même l'honneur de cette initiative, en protestant discrètement contre ce qui pouvait, dans les documents royaux, le lui faire refuser. En effet, au procès verbal du conseil universitaire où cette nomination fut notifiée, il est parlé de la faveur faite par le roi à l'université :

« En lui accordant, *comme elle l'avait demandé*, un homme et un maître d'un pareil mérite (2). »

Il est à remarquer toutefois que ces mots pourraient s'entendre de la demande indéterminée d'un homme éminent, aussi bien que de la demande nominale de Suarez en personne.

De cet appel même d'un théologien espagnol, les anciens biographes ne donnent pas d'autres explications que son mérite supérieur et la sage appréciation que surent en faire les docteurs de Coïmbre.

« Cette université, dit Descamps en son incorrigible style de panégyrique, était pleine de la renommée de Suarez, pleine de son nom, que ses premiers ouvrages avaient publié dans tout l'univers, par autant de bouches qu'ils comptaient de pages, par autant de voix qu'ils renfermaient de lettres (3). »

Il est sûr que Suarez était alors, en Espagne, et même déjà dans l'Église, un des théologiens les plus en vue. Il est sûr aussi qu'il était dans la tradition des grandes universités d'aller chercher au loin, même en pays étranger, les maîtres de grand renom. De plus, les relations faciles et fréquentes, qui existaient entre Coïmbre et Salamanque, avaient dû renseigner tout spécialement sur ce qu'était Suarez et sur la retraite qu'il avait prise, avant d'y être contraint par l'âge ou par la maladie.

Mais ces raisons, suffisantes en ce qui concerne Suarez, ne

(1) Le texte de cette lettre de Philippe II et de celles qui seront encore citées dans ce chapitre nous a été conservé par Descamps, II^e part. c. 11.

(2) Dr. Ant. Garcia Ribeiro de Vasconcellos, *Francisco Suarez*. Documentos, II.

(3) Descamps, II^e part. c. 11.

paraissent pas l'être du côté de Coïmbre. D'après les règlements et les usages, les chaires se donnaient au concours. Pourquoi, cette fois, voulut-on s'écarter de cette voie traditionnelle? N'aurait-on trouvé personne, comme le dit Philippe II, qui fût digne d'être élu? Il est difficile de l'admettre. S'il faut en croire un auteur, mieux placé que personne pour éclairer cette période de notre histoire et auquel nous aurons désormais à nous référer très souvent, l'université aurait été amenée à s'adresser au roi par le désir d'écarter certaines candidatures qui lui déplaisaient (1).

L'avant-dernier titulaire de la chaire de Prime avait été Martin de Ledesma, dominicain. Quand il disparut, il fut remplacé par Antonio de Santo Domingo, lui aussi dominicain, qui enseigna de 1574 à 1596. Il se retira alors, avec les droits et les honneurs de jubilaire, et par là s'était produite cette vacance dont parlait Philippe II. Les dominicains montrèrent le désir et l'intention de faire, cette fois encore, attribuer la chaire à l'un de leurs religieux : il paraît même qu'ils voulaient tirer de leur possession de trente-cinq ans une sorte de droit acquis à leur ordre. Malgré les services peu communs qu'ils avaient rendus, ces prétentions déplurent à l'université et aux autres religieux : peut-être craignit-on pour Coïmbre ce qu'on voyait à Salamanque, où la chaire de Prime, depuis un siècle, restait au pouvoir d'une sorte de dynastie dominicaine, qui l'occupait d'ailleurs avec un grand éclat. Peut-être craignit-on simplement les rivalités ardentes qui allaient se produire, si un concours était ouvert, danger qu'il parut plus sage d'écarter, en invitant le roi à exercer, cette fois, son droit suprême de nomination, en faveur d'un homme contre lequel aucune objection sérieuse ne pouvait être soulevée. Le recteur de l'université, Antonio de Mendoça, aidé de son prédécesseur, Don Fernando Martinez de Mascarenhas, alors évêque des Algarves, négocia l'affaire auprès de Philippe II. Ce roi connaissait Suarez : il paraît même que plusieurs fois il l'avait consulté sur des affaires importantes (2). Aussi, accéda-t-il sans peine aux vœux de l'université et prit-il à cœur d'en procurer la réalisation. De là sa première lettre, citée plus haut, au Père Garcia de Alarcon.

(1) Vasconcellos, *Francisco Suarez*. p. XXXIV.

(2) Descamps, II^e part. c. 11.

10. — Cette lettre contrista Suarez autant qu'elle le surprit. Il avait cru, en venant à Salamanque, entrer dans la dernière étape de sa vie. Pour lui, sa carrière de professeur était définitivement close ; tout ce qui lui restait de forces devait être employé à la composition des nombreux ouvrages qu'il se proposait de publier. Malgré sa modestie, il pouvait croire, et on lui avait assez dit, que son œuvre théologique servirait au progrès de la science catholique et à la défense de l'Église. Il la concevait et la voulait grande et complète. Pour la mener à bonne fin, quelque longue que dût être son existence, il importait dorénavant de n'en rien distraire.

Il pria donc le Père visiteur de faire agréer au roi ses excuses, mais en insistant sur une raison moins personnelle que celle-là et plus capable de convaincre un souverain, qui n'aimait pas les dissensions entre religieux. La paix et la charité régnaient en Portugal entre les Dominicains et les Jésuites. La Compagnie avait à cœur d'éviter tout ce qui pourrait troubler les bonnes relations. Il importait donc que nul jésuite ne prît un poste honorable, que les Dominicains occupaient depuis trop longtemps, et avec trop de distinction, pour que le désir de le conserver ne leur fût pas naturel. Le Père visiteur eut beau couvrir le refus de Suarez de ces très religieuses intentions, il ne réussit pas à le faire agréer. La lettre suivante le lui prouva :

« Au Père Garcia de Alarcon, visiteur des collèges de la Compagnie de Jésus : Le Roi, salut. — J'ai reçu la lettre par laquelle vous répondez à celle que je vous ai écrite au sujet de l'envoi de François Suarez, religieux de la Compagnie, à l'université de Coïmbre, pour y prendre possession de la chaire de Prime ; et je vous remercie de la bonne volonté que vous témoignez pour me servir en ce que j'ai demandé. Quant à l'objection que vous faites, au sujet des religieux de saint Dominique, nul inconvénient n'est à craindre de leur part, attendu qu'ils n'ont aucun droit à ladite chaire. L'usage est qu'elle soit attribuée ou par concours ou par mon choix ; et, dans le passé, elle a eu des titulaires qui n'appartenaient point à cet ordre. Et si jusqu'à présent, entre lui et la Compagnie, aucun conflit n'a surgi dans ce royaume, j'aurai soin que rien dans la suite ne puisse y donner lieu. Je vous charge donc d'ordonner audit Père François Suarez de partir bientôt pour Coïmbre. Vous me préviendrez de son départ, afin que je lui fasse envoyer les lettres et rescripts nécessaires. — Tolède, 27 mai 1596. »

Suarez partit de Salamanque ; mais au lieu d'aller à Coïmbre, il se rendit à Tolède, auprès du roi, pour y plaider lui-même sa cause. Il la gagna. Le roi admit les raisons de santé qui furent opposées cette fois et, pour le moment, n'insista plus (1). Aquaviva avait désiré cette solution, comme Suarez lui-même. Au moment où celui-ci travaillait à l'obtenir, il lui avait écrit :

« Je partage bien largement les angoisses de V. R. en voyant ce qui la menace. Assurément, il me plairait que la volonté du roi fût accomplie et que l'université de Coïmbre obtint ce qu'elle attend de nous. Mais je vois aussi combien sont fortes les raisons qu'oppose V. R. Elles montrent assez que, dans l'intérêt même de cette université, il ne convient nullement de lui envoyer un homme qui ne pourrait pas lui apporter le concours dont elle a besoin. J'écris un mot à ce sujet au P. visiteur, tout en me demandant si ma lettre n'arrivera pas lorsque déjà une décision aura été prise. Fasse Notre-Seigneur qu'elle soit la meilleure pour la gloire de Dieu et pour le bien de cette université ! »

Un mois après, informé du désistement de Philippe II, Aquaviva exprimait sa satisfaction au visiteur Alarcon :

« Il était juste, disait-il, d'agréer les excuses du Père Suarez, car, ainsi que je vous le disais dans ma dernière lettre, elles me paraissaient très fondées. Il ne serait pas mauvais que le Père Luis de Molina aille à Coïmbre à sa place (2). »

Par ces derniers mots le général donnait son approbation au désir qu'on avait conçu en Espagne de faire agréer Molina à la place de Suarez, ainsi qu'en témoigne ce passage d'une lettre de Mariana au P. Pablo Ferrer, alors à Lisbonne.

« L'affaire du P. Molina (celle de son livre *Concordia*, etc...) n'est pas terminée, et c'est pitié de voir comment le traitent ses adversaires. Je crois que vous allez l'avoir dans votre pays : le P. François Suarez a fait agréer

(1) Suarez écrivit deux Mémoires pour exposer les raisons qui l'empêchaient d'accepter la chaire de Coïmbre. Un savant bibliographe espagnol, le P. Uriarte, S. J., nous en a communiqué les titres, mais sans pouvoir, malheureusement, nous indiquer où se trouvent ces précieux documents.

« *Memorial presentado por el P. Suarez al Señor D. Cristobal de Mora, sobre las dificultades que tiene para admitir la catedra de Coimbra.* Julio de 1596. »

« *Raçones que presenta el P. Francisco Suarez para no admitir la catedra de teologia que se le propone en la universidad de Coimbra.* Diciembre de 1596. »

(2) Arch. centr. S. J. *Tolet. Epist. Gener.* 1588-1600. — Aquaviva à Suarez, à Madrid 29 juillet 1596, — à Garcia de Alarcon, 26 août 1596.

ses excuses pour ne pas prendre la chaire de Coïmbre et on s'occupe ici de la faire attribuer au P. Molina (1). »

Molina était alors retiré au collège de Cuenca, sa patrie, où il travaillait à la défense de son livre et à la composition de nouveaux ouvrages. Il n'eut pas à subir la royale faveur refusée par son confrère. Peut-être les violentes attaques dont parle Mariana effrayèrent-elles Philippe II. Le monarque ordonna au professeur jubilaire, Antonio de Santo Domingo, de reprendre son cours, mesure qui ne pouvait être et n'était que provisoire, si bien que des négociations se poursuivirent en vue du choix de quelque autre jésuite (2). Mais à peine le dominicain était-il remonté dans sa chaire, que la mort l'en fit redescendre, à la fin de cette année 1596.

L'université de Coïmbre s'empressa de renouveler sa première demande et la fit présenter au roi par un de ses docteurs, Rui Lopes da Veiga, qui se trouvait à la cour.

II. — Au retour de Tolède, Suarez, heureux comme un triomphateur, s'était renfermé dans sa vie de cellule et de travail, où il se croyait désormais bien à l'abri de tous les coups de vent qui auraient pu l'arracher de ce port. Mais bientôt y arriva une troisième lettre du roi qui détruisit ses espérances :

« Au Père Garcia de Alarcon, visiteur des collèges de la Compagnie de Jésus : Le Roi, salut. — J'ai fait parler ici au recteur de votre collège de la nécessité où se trouve l'université de Coïmbre de pourvoir à la chaire de Prime et de la satisfaction que j'éprouverais, si le Père François Suarez était chargé de cet enseignement, bien qu'il ait objecté son peu de santé et de forces la première fois que je vous ai écrit à ce sujet et que vous lui avez fait part de mes intentions. J'ai vu alors, ainsi que je l'attendais de vous et de votre ordre, que vous vous empresseriez d'accomplir tout ce que mon service demanderait. Il est vrai que ledit Père François Suarez

(1) Mariana à Paul Ferrer, Tolède, 24 juin 1596. — Cité par Georges Cirot, *Mariana historien* (Bordeaux, 1905), p. 434.

(2) Le P. Fr. de Gouvea, provincial de Portugal, écrivait à Aquaviva, de Coïmbre, le 17 novembre 1596 : « Aun esta universidad de Coimbra no esta proveyda de leyentes de theologia. Ablando al Rector della, le dixi quasi aliud agendo que si Su Magestad se quiziera servir de la España, el camino era embiar a V. P. le diese uno o dos leyentes, que se los daria acomodados y aun le quedara lugar para los rejectar si no quisiese los desgnados por lo deseo que V. P. y todos teniamos de le dar gusto. Agradólo mucho esto y presto lo escribira á Madrid... » Arch. S. J. cod. *Lusitan. Epist.* 1593-1596.

objecte encore, avec beaucoup d'insistance, les infirmités qui ne lui permettent pas d'accepter cette chaire. Mais je vois aussi qu'il faut absolument pour Coïmbre un homme de grande vertu et de grande science, et je sais que tel est le Père Suarez. En conséquence, je vous mande de lui donner l'ordre formel d'aller prendre possession de cette chaire. Dites-lui que son cours ne se fera pas à l'heure de Prime, mais à toute autre qui lui sera plus favorable. Et si la santé vient à lui manquer, alors il pourra abandonner cette chaire. Faites ainsi, et je me tiendrai pour bien servi. — Madrid, le 10 février 1597. »

Toute résistance du visiteur au roi ou de Suarez au visiteur devenait impossible, à l'encontre d'une volonté si nettement exprimée et en même temps si condescendante. Car l'autorisation, donnée au professeur, de transférer sa leçon de la première heure à celle qui lui conviendrait le mieux, déplacement accepté par l'université, était un privilège sans exemple, contre lequel protestaient toutes les traditions, aussi bien que le nom même de la chaire de Prime. Nous ignorons d'ailleurs si dans la suite cette permission fut mise à profit; il semble plutôt qu'elle ne le fut pas.

Suarez se résigna et fit répondre au roi, par le Père visiteur, qu'il irait à Coïmbre; que, cependant, il désirait différer un peu son départ, pour achever de surveiller l'impression d'un ouvrage important — il s'agissait de sa *Métaphysique*. Le roi, soit impatience de terminer cette affaire, soit crainte de nouvelles complications, refusa ce délai, mais en des termes qui, de sa part, honorent singulièrement le théologien.

« Père Garcia de Alarcon, disait Philippe II, j'ai reçu la lettre par laquelle vous répondiez à celle que je vous ai écrite, au sujet de l'envoi du Père Suarez à Coïmbre; et j'ai éprouvé une grande satisfaction de l'assurance, que vous me donnez, qu'il est disposé à s'y rendre et décidé à partir, en dépit de sa santé, dès que je lui en donnerai l'ordre. Je vous suis très reconnaissant de ce que vous avez fait: c'est bien ce que je devais attendre de vous et de la Compagnie en cette circonstance, comme en tout ce qui regarde mon service. Exprimez de ma part au Père Suarez les remerciements qu'il mérite et dites-lui de partir promptement pour Coïmbre, sans attendre que son ouvrage soit imprimé. Il se trouvera bien quelqu'un au collège de Salamanque pour continuer ce travail, sans que son absence y soit fâcheuse, tandis qu'elle pourrait l'être beaucoup à Coïmbre. J'espère donc que, se conformant à mes desirs pour le fond, il le

fera aussi pour ce détail. Et par là il me rendra tout particulièrement service. — Madrid, le 28 mars 1597. »

Le mois suivant, Suarez quitta Salamanque. Il avait épuisé, pour échapper aux ordres du souverain, tous les moyens dont il lui était permis d'user. Ses biographes attribuent principalement cette résistance à son humilité. C'était un grand honneur, en effet, que d'être choisi de préférence à tant d'autres, et choisi par le roi, pour la première chaire d'une des plus illustres universités du monde ; et Suarez était assez humble pour trouver dans l'éclat même de cette distinction un motif de la repousser. Il le fit entendre à un conseiller du roi, plus tard évêque, Don Georges de Atayde, qui le pressait d'accepter une faveur royale d'où rejailirait tant d'honneur sur lui-même et sur la Compagnie.

« Cette Compagnie, répondit-il, fait profession, en vertu même d'un vœu solennel, de fuir les dignités et les honneurs. Ne soyez donc pas surpris si un de ses fils s'efforce d'écarter l'emploi que le roi daigne lui offrir, précisément parce qu'il est honorable. Quant à la Compagnie, son intérêt est d'avoir beaucoup de religieux assez savants pour mériter cette chaire, assez humbles pour la refuser (1). »

Suarez, en parlant et en agissant ainsi, allait au delà de ses obligations et de ses promesses. Il savait très bien, comme il l'enseignera plus tard, qu'une chaire de théologie, même de premier ordre, n'est pas une de ces prélatures et dignités que les profès s'engagent à repousser (2). Mais, de son vœu, il voulait observer l'esprit, et non pas seulement la lettre.

Il semble, toutefois, que ce sentiment d'humilité n'expliquerait qu'en partie les efforts que fit Suarez pour ne pas aller à Coïmbre. Après tout, quelque illustre que fût cette chaire, avec la réputation qu'il s'était déjà acquise, il l'honorait plus qu'il n'en était honoré. Il avait aussi cette sagesse surnaturelle qui fait accepter facilement, quand le service de Dieu le demande, les biens comme les maux de cette vie, à une âme habituée à les regarder d'assez haut pour n'y plus voir de différence. Nous croyons donc que Suarez regrettait surtout les loisirs qui lui permettaient de poursuivre et de hâter ses travaux théologiques, bien

(1) Descamps, V^e part.. c. 23.

(2) Suarez, *De Instituto Societatis Jesu*, l. VI, c. VII, n^o 13.

plus utiles à ses yeux, et il avait raison, que l'enseignement le plus élevé. Il est certain aussi qu'à d'autres points de vue la nouvelle carrière, où il allait entrer, ne devait lui offrir que peu d'attrait. Il fallait échanger sa province religieuse pour une autre, où il n'avait eu jusqu'alors de relations avec personne. Il fallait quitter son pays, pour aller vivre dans un royaume, qui, violemment annexé à la monarchie de Philippe II, en dépit de sa glorieuse histoire nationale, devait avoir alors peu de sympathie pour tout ce qui était espagnol. Ces appréhensions étaient trop naturelles pour ne pas naître, en ce moment, dans le cœur du théologien ; mais elles ne devaient pas l'inquiéter longtemps. Il lui sera aisé de se faire du Portugal une seconde patrie, si bien qu'il paraîtra même la préférer à la première, lorsque, plus tard, délivré des obligations qui l'y avaient amené, il y prolongera son séjour sans paraître se soucier de revenir en Espagne.

12. — Sur cet appel de Suarez à Coïmbre, un point reste encore à éclaircir. Nous avons dit que Philippe II l'avait demandé sur le désir de l'université. Mais ce désir fut-il tout spontané ? Des écrivains ont dit que les Jésuites avaient agi pour amener ce choix, qui devait leur donner à Coïmbre la prééminence dans l'enseignement supérieur, comme déjà, par leur collège, ils l'avaient dans l'enseignement classique ; ils ont ajouté que par là ils cherchaient aussi le moyen de faire agréer par l'université des statuts nouveaux, qui alors s'élaboraient à Madrid (1).

Observons d'abord que ces statuts n'ont rien à voir ici. Résumé de tous ceux qui avaient précédé, ils n'innovaient rien pour le fond, et, pour les modifications secondaires qu'ils apportaient, ils n'offraient rien où l'on pût reconnaître la main de la Compagnie. Au contraire, ils furent attaqués par les Pères de Coïmbre, comme contraires à des privilèges accordés par les rois du Portugal.

Mais, pour tout autre motif, ou simplement par esprit de corps, la Compagnie n'aurait-elle pas elle-même provoqué le bon vouloir du recteur de l'université ou des amis qu'elle pouvait

(1) V. Vasconcellos, *Francisco Suarez*, p. XLI.

avoir autour de lui ? Si elle l'avait fait, en quoi aurait-on pu le lui reprocher ? Pourquoi ne lui aurait-il pas été permis de désirer, pour un de ses membres, ce que les autres ordres et le corps universitaire convoitaient pour les leurs ? Et puisque l'enseignement de la théologie était un des ministères que l'Église lui avait confiés, aurait-elle eu si grand tort de chercher les conditions les plus favorables pour l'exercer avec fruit ? Mais telle est sa destinée : elle est accusée d'ambition dès qu'elle réclame sa petite part de ce qu'on accorde libéralement à d'autres, accusée de tout envahir dès qu'elle paraît un instant là où les autres se font une demeure.

Sans nous arrêter à ces réflexions, répondons que la Compagnie elle-même ni ne provoqua, ni ne désira la nomination de Suarez. S'il en eût été autrement, comment expliquer le refus du théologien, persistant, réitéré et approuvé de ses supérieurs ? L'affaire conclue, Aquaviva écrivait encore :

« Je désirais que la chose ne se fit pas ; les raisons du Père Suarez me paraissaient très justes. Mais quand j'ai vu que le roi le voulait absolument et sans plus d'excuses, j'ai pensé qu'il fallait accepter, le Père Suarez ne pouvant en toute situation que faire beaucoup de bien par ses bons exemples comme par sa science, et ses talents devant être là-bas très utilement employés (1). »

Ainsi, les supérieurs de la Compagnie, comme Suarez lui-même, ne firent que subir à regret la volonté de Philippe II.

Mais, en dehors et au-dessous d'eux, quelque jésuite ne se mêla-t-il pas de l'affaire, soit en mettant en avant le nom de Suarez, soit, ce nom proposé par d'autres, en travaillant à le faire agréer ? C'est possible, et même un mot d'Aquaviva pourrait appuyer cette supposition. Dans la première réponse qu'il adressa à Suarez après son départ, il lui répétait qu'il aurait bien voulu lui épargner cette épreuve, mais qu'il avait fallu céder à la nécessité ; puis il ajoutait :

« Je sais bien qu'avec l'humilité et l'esprit religieux que je vous connais, vous saurez accepter et souffrir tout ce que les circonstances amèneront. Je n'en serais pas moins vivement peiné, si, en tout cela, il y

(1) Arch. centr. S. J. *Castell. Epist. Gener.* 1588-1603 : Aquaviva à Jean Suarez, 2 sept. 1597.

avait eu ingérence et intrigues de quelqu'un des Nôtres. Je le suis plus encore des ennuis qui vous ont été causés là-bas à votre arrivée, alors que vous méritiez si bien de n'y trouver que des consolations. Pour ma part, de mon mieux, je m'efforcerai de vous en procurer, d'autant plus que, par votre lettre si pleine de modestie et de foi, j'ai compris que l'occasion ne vous a pas manqué de montrer la vertu que Dieu vous a donnée. Ne vous laissez pas de tout supporter avec courage. Ces misères passent, mais le fruit en reste (1). »

Il paraît donc probable que Suarez, arrivé à Coïmbre, y avait appris, ou du moins soupçonné, que certains de ses confrères n'étaient pas restés totalement étrangers à sa nomination, et qu'il s'en était plaint au général. S'il en fut réellement ainsi, quelque bienveillantes qu'aient été les intentions de ces intercesseurs, Suarez et ses supérieurs avaient le droit de leur en faire un reproche, eux, parce qu'on ne les avait pas consultés, lui, parce qu'on ne s'était pas informé de ses dispositions. Mais tous les autres, au dehors de l'ordre, quels qu'ils fussent, n'avaient tout au plus que le droit de regretter un succès qui avait pu contrarier leurs propres visées. Plusieurs, nous le verrons, ne se bornèrent pas à des regrets silencieux, et c'est à cela, sans doute, que fait allusion Aquaviva, quand il parle des ennuis que rencontra Suarez en arrivant à Coïmbre.

(1) *Ibid.* Aquaviva à Suarez, 1 juillet 1597.
